1

E. CAPENDU

LE CHEVALIER DU POULAILLER

MONTREAL
LES EDITEURS DE "LA LECTURE"
42 PLACE JACQUES-CARTIER
BOITE DE POSTE 653
1906

LE CHEVALIER
DU
POULAILLER

LE CHEVALIER

DU

POULAILLER

PAR

ERNEST CAPENDU

MONTREAL
LA LECTURE, 42 Place Jacques-Cartier
1906

PQ 2203
C6 C44

LE CHEVALIER

DU

POULAILLER

I

A, B, C.

Le 30 janvier 1745, au moment où dix heures et demie du soir sonnaient à la chapelle de Saint-Nicolas-des-Champs, un fiacre, débouchant de la rue Grenéta, traversa la rue St-Martin et vint s'arrêter le long des murs du cloître de l'abbaye.

Le cocher quitta son siège, et, ramenant sous son bras gauche les plis de sa houpelande, il ouvrit la portière: trois hommes descendirent.

Le dernier qui mit pied à terre paya le cocher sans prononcer une parole.

L'automédon salua en homme satisfait du pourboire reçu; puis il reprit sa place sur son siège, et, fouettant ses chevaux efflanqués, il les força à prendre le trot. La voiture suivit la rue Aumaire et disparut dans la direction de la rue Transnonain.

Les trois hommes étaient demeurés immobiles et muets à la même place, paraissant attendre que le fiacre se fût éloigné.

La température était très basse cette nuit-là: le thermomètre marquait 8 degrés au-dessous de zéro; aussi l'air était-il très froid, la terre très sèche et le ciel très pur. Bien que la lune ne fût pas levée encore, la clarté des étoiles était telle que la nuit était presque lumineuse.

Cette partie de Paris était absolument déserte, et, quand le bruit du roulement de la voiture eut cessé avec l'éloignement, un silence profond régna.

Les trois hommes firent à la fois un même mouvement, se rapprochant comme pour se consulter.

Ces trois personnages, qui étaient à peu près de même taille élevée, étaient tous trois vêtus de noir, et chacun s'enveloppait dans les plis d'un long manteau de couleur sombre qui cachait le bas du visage, tandis que l'ombre du chapeau dissimulait le haut.

Ils se regardèrent un moment tous trois, semblant se consulter des yeux; puis celui qui était au centre fit un geste: les deux autres s'inclinèrent légèrement.

Tous trois se mirent alors en marche. Ils longèrent le mur du cloître, remontant la rue St-Martin dans la direction de la barrière. Arrivés à l'angle de la rue du Vert-Bois, ils tournèrent à droite et s'arrêtèrent devant la porte d'une petite maison à deux étages.

L'un des trois nocturnes promeneurs dégagea sa main droite de son manteau et il introduisit une clef dans la serrure, tandis que les deux autres interrogeaient la rue à droite et à gauche.

Certains que personne ne pouvait les voir, ils se retournèrent, et, la porte étant ouverte, ils entrèrent tous trois.

La porte fut refermée; ils se trouvèrent alors dans une obscurité complète; mais sans doute ils connaissaient parfaitement la localité, car ils se dirigèrent vers une porte située à l'extrémité du vestibule dans lequel ils venaient d'entrer.

La porte ouverte, ils pénétrèrent dans une autre pièce encore plus obscure peut-être que le vestibule.

" Fault-il allumer la lanterne? dit une voix sur un ton très bas.

—Non, répondit une autre voix; je me charge de vous guider, sans même heurter un meuble, jusqu'au perron donnant sur le jardin.

—Messieurs, dit une troisième voix sur le même ton, je crois que, par plus de prudence, nous devrions mettre nos masques avant de descendre dans le jardin et convenir, entre nous, de la façon de nous interpeller.

—Soit, reprit la voix qui avait parlé la seconde et qui avait un certain ton de commandement. Convenons que je m'appellerai monsieur A.

—Et moi monsieur B, dit la seconde voix.

—Alors moi, monsieur C.

—Très bien. Maintenant, mon cher monsieur B, veuillez prendra la main de M. C., qui va prendre la mienne, et je vous conduirai de façon à ne faire aucun bruit. "

L'ordre exécuté, les trois hommes s'avancèrent lentement. Ils traversèrent plusieurs pièces sans qu'aucun accident ne survînt.

" Voici la porte du jardin, " dit M. A., en s'arrêtant.

Il l'ouvrit doucement: la clarté du ciel étoilé fit apparaître blanches les marches d'un perron descendant dans un jardin qui avait pour limites le cloître Saint-Martin.

Les trois hommes franchirent les marches. Tous trois avaient un masque de velours noir sur le visage.

M. A, qui marchait le premier, s'arrêta devant une petite cabane ayant une ouverture sans porte. Il entra dans l'intérieur; puis il ressortit presque aussitôt, tenant à la main deux pioches et une pelle.

Le jardin, qui était assez grand, paraissait fort mal soigné: le lierre et les mauvaises herbes avaient tout envahi, et quelques arbres aux branches dénudées se dressaient çà et là.

M. A prit une allée: ses deux compagnons le suivirent.

Ils atteignirent un rond-point, au centre duquel se dressait un abricotier de plein vent.

"C'est là! dit M. A en désignant le pied de l'arbre.

—Vous en êtes certain? demanda M. B.

—Parfaitement certain.

—Alors fouillons.

—Le travail sera dur, car la terre est gelée! fit observer M. C.

—Commençons toujours!"

Les trois hommes commencèrent à creuser au pied même de l'arbre; les coups de pioche se succédaient rapidement, et la pelle rejetait la terre.

Il y avait dix minutes au moins que durait ce travail, rendu pénible par l'état de dureté du sol, lorsque M. C s'arrêta soudain:

"Je sens une excavation, dit-il; le bout de ma pioche a rencontré le vide.

—Alors, dit vivement M. A, prenons les précautions les plus grandes; n'avançons que ligne à ligne et gardons-nous de rien briser!"

Les trois hommes avaient quitté leurs manteaux; retroussant les mancher de leurs habits, ils vidèrent avec la main le trou qu'ils venaient de faire dans le sol.

Bientôt ils dégagèrent une couche de chaux formant

une sorte de dessus de voûte. C'était dans cette couche que la pioche avait pénétré.

Prenant les plus grandes précautions et travaillant avec un ensemble merveilleux, les trois hommes enlevèrent ce dessus de voûte, morceau par morceau.

Cette opération mit à découvert une fosse creusée en entonnoir. Les trois hommes se penchèrent sur l'ouverture de la fosse.

" On ne voit pas, dit M. B.

—On distingue, dit M. C., mais on ne distingue pas assez nettement.

—Il faut allumer la lanterne, dit M. A, car nous devons avoir des renseignements précis: c'est absolument nécessaire."

Monsieur C alla vers l'endroit où il avait déposé son manteau. Il prit une lanterne et, se plaçant au-dessus de la fosse, il l'alluma. Alors il abaissa lentement son bras et la lumière éclaira l'intérieur de la fosse.

La profondeur pouvait être de cinq pieds. Cette fosse contenait un squelette portant une corde au cou. Les dents et les cheveux étaient parfaitement conservés, et un anneau d'or entourait encore une phalange. Plusieurs ossements gisaient au fond de la fosse, mais à la position du crâne, à celle de la colonne vertébrale et des ossements d'une jambe et d'un bras, il était facile de reconnaître que, soutenu par les amas de terre et de chaux, le corps avait conservé, en grande partie, la pose dans laquelle il avait dû être enseveli.

—Vous voyez que c'était bien là, messieurs, dit M. O.

—Oui, répondit M. C qui examinait attentivement le squelette. Mais ce qui m'étonne, c'est la conservation parfaite...

—Rien n'est plus facile à expliquer, cependant, dit M. B. Quand on a enterré le cadavre, on l'a recouvert de chaux vive, cela est évident; mais dans la précipitation de l'enterrement on a oublié de jeter de l'eau sur

la chaux. Aussi la chaux, au lieu de consommer le corps, comme on s'y attendait, n'a fait au contraire que le conserver. Les chairs ont disparu,, mais le squelette est complet. C'est l'histoire des animaux fossiles retrouvés dans les carrières.

—Alors, dit M. A, il faut maintenant que nous examinions attentivement ce squelette, que nous le recomposions et que nous précisions l'âge et le sexe de celui ou de celle qui fut inhumé là, la cause de la mort et le nombre d'années écoulées depuis l'instant de cette mort. Pour que notre mission soit accomplie, messieurs, il faut, vous le savez et vous me l'avez promis, que nous n'hésitions pas.

—Nous sommes prêts à agir, dit M. C, emportons ces os épars qu'aucune attache ne retient plus et reconstituons le corps. Ensuite, nous l'examinerons et, la science aidant, nous saurons ce que nous voulons savoir.

—Mais, fit observer M. B, où emporterons-nous ces ossements? Chez lequel de nous devrons-nous travailler?

—Permettez-moi de vous indiquer ce qu'il convient le mieux de faire, reprit M. A. Je croirais imprudent de quitter cette maison en emportant ces ossements. Aucun autre bâtiment n'a vue sur ce jardin; donc personne ne saurait nous espionner. Les branches dénudées s'opposent à ce que des indiscrets se cachent dans les arbres. Prenons ces os avec soin; emportons-les dans le cellier de la maison. La porte fermée, les fenêtres closes afin qu'aucun rayon lumineux ne puisse passer au dehors, nous allumerons les bougies et nous procéderons à notre travail. La nuit sera longue; elle nous suffira.

—Très bien, dit M. C."

Les trois hommes enlevèrent précieusement les ossements et, chacun d'eux enveloppant ces os dans son manteau, ils éteignirent la lampe après avoir examiné

attentivement la fosse afin d'être bien certains qu'ils emportaient jusqu'au dernier vestige du squelette.

Ils gagnèrent la maison et, guidés par M. A, ils pénétrèrent dans le cellier.

Toutes les précautions prises pour assurer leur sécurité, ils allumèrent des bougies et, se servant d'une grande table en bois de chêne placée au centre du cellier, ils procédèrent à l'assemblement des os.

Sans doute ces hommes avaient une grande habitude de ce genre d'opération, car ils travaillaient avec une adresse et une certitude d'exécution dignes de grands anatomistes, de praticiens savants.

Sans doute aussi ces hommes avaient l'âme forte, car ils paraissaient agir sans la plus légère émotion, et les regards, qui perçaient à travers les trous du masque de velours, étaient calmes et profonds.

Après une demi-heure de travail, le squelette était entièrement reconstitué et, sauf les attaches qui manquaient, il était intact.

Les trois hommes l'examinèrent avec une attention extrême.

"Ce squelette est évidemment celui d'une femme, dit M. B. Cela est facile à reconnaître à la conformation des côtes et à celle du bassin.

—Et à la petitesse des os et à l'exéguïté de la taille, ajouta M. C."

M. A. mesurait la hauteur du corps.

"Elle avait quatre pieds huit pouces," dit-il.

M. C recomposait le crâne.

"L'état des os peu soudés entre eux, dit-il, et quelques vertèbres seulement affaissés annoncent un âge peu avancé.

—Les cheveux très bien conservés, ajouta M. B, sont d'un blond vert indiquant la jeunesse à l'époque de la mort.

—Les dents étaient longues, fit observer M. A.

—La main devait être petite et jolie...

—Oui, et les ongles longs et intacts prouvent que le sujet ne devait pas se livrer à un travail pénible.

—Evidemment.

—Ces cheveux étant d'un jaune vert prononcé indiquent que leur nuance a dû être rousse ou d'un blond ardent.

—Plutôt rousse, car le blond n'a pas des reflets verdâtres.

—C'est vrai.

—Quel âge avait cette femme? demanda M. A."

M. B. et M. C. se regardèrent, paraissant se consulter tacitement.

"Cette femme devait avoir tout au plus trente-cinq ans, dit M. B.

—C'est mon avis ajouta M. C.

—Et maintenant, reprit M. A., quelle a été la cause de la mort? Un crime ou un suicide?

—Un crime! dit vivement M. C. On ne saurait douter.

—Examinez le cou, ajouta M. B. les vertèbres sont encore entourés par six tours de corde...

—Oui, et la corde a dû même couper les chairs, car elle est affreusement serrée.

—La cause de la mort est donc la strangulation?

—Evidemment.

—Quand à l'idée de suicide, elle est absolument inadmissible.

—Comment?

—Voyez les tours de cordes? Ils ont une direction d'avant en arrière et de haut en bas, ce qui dénonce l'intervention d'une main étrangère.

—C'est incontestable, dit M .B. Puis dans la fosse, la tête était placée plus bas que les membres inférieurs. Vous l'avez remarqué, n'est-ce pas?

—Oui, dit M. A qui paraissait écouter avec l'attention la plus vive.

—Les membres inférieurs avaient été repliés, cela était encore facile à voir.

—Oui.

—Donc, le cadavre avait dû être inhumé presqu'aussitôt après la mort, avant la rigidité cadavérique.

—C'est très vrai! dit M. A."

Un silence assez long suivit cet échange de réflexions judicieuses.

"Concluons, dit M. C. en reprenant la parole. Cette femme avait de trente à trente cinq ans, elle était petite de taille, elle avait les mains fines, les cheveux roux, elle a été étranglée et enterrée presque aussitôt après sa mort, et cette mort, nous le constaterons plus positivement par l'état des os, cette mort ne remonte pas à plus de vingt ans. Est-ce votre avis, mon cher monsieur B?

—En tous points! répondit M. B, en s'inclinant.

—Donc, messieurs, reprit M. A, vous voyez que je ne m'étais pas trompé.

—Nous le reconnaissons! dit M. C.

—Me laissez-vous la direction de l'affaire?

—Pour ce qui me concerne, oui! dit M. C.

—Et vous, monsieur B?

—Vous êtes le maître; agissez! j'écouterai et je suivrai vos avis.

—Alors, nous triompherons! dit M. A, dont les regards flamboyaient à travers les trous du masque de velours.

—Dieu vous entende! dit M. C.

—Mais, reprit M. B, nous oublions l'anneau d'or qui peut nous donner des éclaircissements.

—Le voici," dit M. A.

—M. B. prit l'anneau et l'examina avec une attention minutieuse.

"C'est une alliance, dit-il, portant sans doute la date du mariage.

—Y a-t-il un nom, des initiales? demanda M. C.

—Non. Il n'y a qu'une date. Les chiffres sont visibles. Lisez!"

M. C. examina l'anneau dans tous les sens.

"Il n'y a évidemment aucun secret, dit-il. La gravure des lettres est encore nette: "30 *janvier* 1710."

M. A. s'était tenu un peu à l'écart pendant cet examen: il n'avait pas prononcé un mot. M. B. se retourna vers lui:

"Croyez-vous que ce soit une date de mariage? demanda-t-il.

—Je le crois," répondit M. A.

Il reprit la bague des mains de M. C. et il la glissa dans la poche de sa veste.

"Et maintenant, reprit M. C. que devons-nous faire?

—Nous allons replacer ces ossements dans la fosse, dit M. A. dans la même position où nous les avons trouvés; nous rétablirons les choses comme elles étaient et nous quitterons cette maison, en effaçant jusqu'à la trace de nos pas pour ne rien laisser derrière nous qui puisse déceler notre présence.

—Oh! dit M. C en ouvrant la porte. Le ciel est pour nous. Il commence à neiger! La neige sera notre plus puissant auxiliaire.

—Hâtons-nous!" dit M. A.

Trois heures après leur arrivée, les trois hommes quittaient la maison de la rue du Vert-Bois, et la neige, recouvrant le sol de sa nappe blanche, effaçait jusqu'aux dernières traces de leur passage.

II

LA GRANDE-BATELIERE

Une heure et demie du matin allait sonner au moment où les promeneurs nocturnes atteignaient l'endroit de la rue St-Martin, où la rue du Grand-Hurleur débouche en face celle de Jean-Robert.

Ils s'arrêtèrent, ils échangèrent quelques rapides paroles à voix basse, puis M. B tourna à gauche et disparut dans la direction du cimetière St-Nicolas, tandis que les deux autres hommes tournant à droite, se dirigèrent vers la rue St-Denis, qu'ils gagnèrent rapidement.

MM. A. et C avaient conservé leurs masques de velours noir, et, enveloppés dans les plis de leurs manteaux, ils se détachaient comme deux fantômes sombres sur le tapis blanc dont la neige recouvrait le sol.

Le plus profond silence régnait dans cette partie de Paris: on n'entendait même plus le bruit des pas des deux hommes.

M. A se pencha vers son compagnon.

—Eh bien? lui dit-il simplement.

—Je reconnais, répondit M. C, que vous êtes bien réellement mon maître.

—Donc vous avez en moi une confiance absolue?

—Absolue, dans la véritable acception du mot.

—Croyez-vous que je puisse compter sur B comme sur vous?

—Je le crois, bien qu'il n'ait pas les mêmes motifs que moi pour vous obéir aveuglement; mais si ces motifs ne le guident pas, il a un ardent désir de connaître à fond la vérité sur cette histoire qui le touche de si près.

—C'est aussi mon avis, et j'ai, comme vous, la conviction que je puis compter sur lui; mais dans tous les cas, il faudra continuer à le surveiller.

—Je m'en charge.

Les deux hommes venaient d'atteindre le bâtiment de la Comédie italienne, alors situé rue Mauconseil et ayant une entrée sur la rue Montorgueil. M. A. s'arrêta.

"Nous nous quittons ici? demanda C.

—Oui, répondit A. Continuez votre marche jusqu'à la place Vendôme. Une fois là, vous savez ce que vous avez à faire?

—Parfaitement. A quelle heure viendrez-vous demain?

—Je ne sais; mais je viendrai.

—Il faudra vous attendre?

—Oui. Que je vous trouve à toute heure, je puis avoir besoin de vous.

—Je serai prêt.

—Surveillez B! je vous le répète."

M. C. fit un signe de tête affirmatif.

"A propos, reprit-il, il y a une observation qu'il faut que je fasse. Lorsque, tout à l'heure, en achevant le travail, nous avons remis les ossements dans la fosse, vous avez gardé la bague. Est-ce avec intention?

—Pourquoi? demanda M. A, dont les regards flamboyèrent à travers les trous du masque.

—La remarque que j'ai faite, M. B a dû certainement la faire; voilà pourquoi je vous préviens.

—Vous avez raison, C. J'ai gardé cette bague, je ne l'ai pas remise dans la fosse non par oubli, mais pour conserver un gage qui peut avoir une puissance que vous ignorez et dont vous verrez peut-être un jour les effets terribles. Quant à M. B, s'il vous adresse une observation ou une interrogation à ce sujet, dites-lui ce que je lui dirai: c'est que j'ai conservé cette bague pour l'interroger plus minutieusement.

—Une seconde remarque.

—Laquelle? Parlez sans me cacher l'ombre de votre pensée!

—La date que porte cette bague: "30 janvier 1710," indique qu'aujourd'hui, jour pour jour, il y a trente-cinq ans que l'alliance a été donnée à celle qui la portait. Ce jour où nous avons fouillé cette fosse est donc un anniversaire.

—C'est évident, dit M. A.

—Alors... c'est au hasard que l'on doit attribuer cette particularité?

—Non, dit froidement M. A. Si je vous avais fixé cette date pour agir, c'est que je savais que ce jour était effectivement un anniversaire. Si M. B a fait la même remarque, faites-lui la même réponse."

Puis après un court silence:

"Avez-vous encore quelque observation à me communiquer? demanda M. A en changeant de ton.

—Aucune autre," répondit C.

Et, s'inclinant légèremnt, il fit un mouvement comme pour s'éloigner; mais revenant vers son compagnon:

"Ah! dit-il, j'oubliais!"

Il avait fouillé dans la poche de sa veste et il en tirait un papier plié, qu'il tendit à M. A.

"La lettre de Binet, dit-il.

—Ah! fit M. A en la prenant. Il consent?

—A tout.

—Qu'il garde le secret s'il tient à conserver sa place. Quand le roi chasse-t-il?

—Après-demain.

—Dans la forêt de Sénart?

—Oui.

—Bien, à demain!

M. C adressa un dernier geste d'adieu et il s'éloigna rapidement. M. A demeura immobile à la même place; puis, quand l'ombre de son compagnon eut complètement disparu dans les ténèbres, il tourna à droite dans la rue Montorgueil qu'il remonta vivement.

Il gagna le boulevard par la rue des Jeûneurs et la rue Montmartre, et il se dirigea vers la Grange-Batelière.

A cette époque, cette partie de Paris était loin d'être habitée. A peine quelques maisons se dressaient-elles çà et là.

Du boulevard, on apercevait au loin la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette. Près de cette chapelle était une voirie, et entre cette voirie et la Grange-Batelière s'étendait le terrain du cimetière de St-Eustache.

La neige continuait à tomber avec violence, et la chaussée du boulevard présentait l'aspect d'une nappe blanche. Enveloppé dans son manteau, M. A, toujours masqué, atteignit le mur de clôture du cimetière. Il s'arrêta devant une petite porte basse pratiquée dans la muraille, à côté de la grande porte. Cette petite porte devait donner entrée à la fois dans le cimetière et dans la maison du gardien, qui se dressait sur la rue.

M. A introduisit dans la serrure une petite clef qu'il tenait à la main ,et il ouvrit la porte dont il franchit le seuil, en la refermant aussitôt sur lui.

A peine avait-il fait deux pas en avant, qu'un aboiement furieux retentit, et qu'un énorme chien, le cou garni d'un collier de cuir à clous pointus, ce rua vers lui.

" Paix, Jacot! " dit M. A. en tendant la main avec un geste impérieux.

Le chien s'était arrêté brusquement: il fit entendre un grognement doux en agitant sa queue de droite à gauche, puis, se mettant à gambader, il décrivit un cercle autour de M. A, continuant à témoigner sa joie par des grognements amicaux.

La porte de la maison du garde s'ouvrit, et un homme apparut dans les ténèbres.

" C'est vous, maître? demanda l'homme.

—Oui, répondit M. A.

—Ah! Dieu soit béni! ma femme sera bienheureuse de vous voir. Elle pleurait en craignant que vous ne vinssiez pas.

—Ne pas venir! dit M. A. Ce nuit n'est-elle donc pas celle du 30 janvier?

—Hélas! dit le gardien en se signant.

—Ah!" fit une voix émue.

Une ombre jaillit, et une femme vint se précipiter dans la neige aux genoux de M. A. Celui-ci lui saisit les mains:

" Marie! dit-il, je vous en conjure. Relevez-vous!

—Non! dit la femme. C'est à genoux qu'on remercie Dieu et ceux qui le représentent sur cette terre!

—Taisez-vous, Marie! Ne parlez pas ainsi! Moi, représentant de Dieu! Hélas! ce serait pas du Dieu de bonté et de miséricorde!

—Vous, maître vous dont la main guérit tous ceux qui souffrent...

—Silence, Marie, et relevez-vous. "

La femme obéit. M. A enleva son masque, et, se penchant vers Marie, il la baisa sur le front. L'obscurité était si profonde, et la neige tombait tellement épaisse, qu'il était impossible de distinguer les traits des trois personnages formant groupe devant la maison.

" Rentrez! dit M. A.

—Vous voulez demeurer seul dans le cimetière? dit Marie.

—N'est-ce point mon habitude.

—Oui! mais chaque fois j'ai peur!

—Croyez-vous donc aux fantômes? Je voudrais avoir cette foi, Marie. Ce ne serait pas une crainte, ce serait une espérance!"

Et M. A, adressant un geste impérieux à l'homme et à la femme:

Rentrez!" dit-il.

Tous deux obéirent. M. A, enveloppé dans son manteau, se dirigea vers l'intérieur du cimetière. Le chien le suivait pas à pas. La neige étendait au loin une couche épaisse, qui semblait d'autant plus éblouissante que le ciel était plus noir.

Sur cette couche blanche se dressaient des croix de pierre ou de bois, des colonnes, des entourages. Un silence profond régnait. M. A marchait lentement, d'un pas ferme, en homme connaissant le chemin qu'il devait suivre au milieu de ce dédale de tombe.

Certes, il fallait que M. A eût le coeur bien placé pour dominer l'impression qu'il devait ressentir. Cette promenade de nuit dans ce cimetière à demi-enseveli sous la neige, avait quelque chose de lugubre et d'effrayant.

M. A s'était arrêté en face d'une croix de bois plantée dans le sol. Il demeura immobile, les bras pendants, les mains jointes, la tête penchée, les plis de son manteau retombant autour de lui comme ceux d'un suaire.

Avec un mouvement lent et régulier, il s'agenouilla. Il pria longuement, et de grosses larmes tombaient de ses yeux sur ses mains réunies.

Deux heures sonnaient à l'horloge de la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette: M. A tressaillit. Il étendit la main droite: cette main tenait un anneau d'or;

"Mon père, dit M. A d'une voix sourde, voici l'anneau de mariage que j'ai reçu cette nuit au doigt de ma mère et que j'apporte sur votre tombe. Il y a trente-cinq ans, ce jour, vous étiez tous deux heureux et l'avenir vous souriait! Il y a vingt ans, cette même nuit, à cette même heure, vous tombiez tous deux victimes d'infâmes assassins! Sur votre cadavre, mon père, et vous parlant à l'oreille pour que vous m'entendiez, je vous ai juré vengeance! Dieu aidant, j'ai marché dans la voie qui devait me conduite à la vérité. Cette nuit même j'ai acquis des preuves. Sur cet anneau, mon père, je renouvelle le serment d'accomplir ma vengeance, et cette vengeance se continuera sans merci ni trève, jusqu'à l'heure où Dieu me réunira à vous!"

En achevant ce serment, l'homme se releva, et étendant encore les deux mains au-dessus de la tombe:

"Je le jure!" répéta-t-il.

Le chien qui avait suivi M. A était demeuré près de lui, tout le temps qu'il avait prié, sans faire entendre le moindre grognement, sans tenter un seul mouvement. Les yeux fixés sur le visage de M. A, on eût dit que l'intelligente bête comprenait ce qui se passait dans l'âme de cet homme agenouillé devant une tombe. Quand M. A se releva, Jacot le suivit du regard, sans bouger, puis quand il eut étendu les mains et prononcé le dernier mot, Jacot fit entendre un léger grognement.

M. A tourna lentement sur lui-même et reprit le chemin de la maison du gardien. Jacot le suivit pas à pas pour revenir comme il l'avait suivi pour aller.

Lorsque M. A fut devant la porte de la maisonnette, il frappa doucement:

"Venez mes amis," dit-il.

Il n'achevait pas que le gardien et sa femme apparaissaient sur le seuil. M. A avait fouillé dans les po-

ches de son habit et en avait tiré deux petites sacoches de cuir:

"André, dit-il, en tendant une sacoche à l'homme, voici cinq cents louis pour subvenir cette année aux enterrements de tous les gens laborieux dont les familles seraient trop pauvres, pour honorer les dépouilles d'un père, d'une mère ou d'un enfant."

Et se tournant vers Marie:

"Marie, continua-t-il, voici cinq cents louis pour secourir les enfants malades et les mères malheureuses. Puis, voici une autre bourse, mais celle-là est pour vous, Marie: elle contient la pension annuelle de votre sainte mère et la somme nécessaire à votre frère pour mener à bien l'entreprise dont il s'occupe."

Marie avait de grosses larmes qui lui coulaient sur le visage: elle joignit les mains:

"Et vous ne voulez pas que je tombe à vos pieds, dit-elle, et vous ne voulez pas que je dise que vous êtes le représentant du bon Dieu sur cette terre, vous qui avez tout fait pour nous et qui chaque jour faites plus encore!

—N'avez-vous pas fait pour moi plus que je ne pourrai jamais faire pour vous!... dit M. A avec une émotion très vive. N'est-ce pas grâce à vous que j'ai pu m'agenouiller depuis deux ans sur la tombe de mon père, et cette nuit, sur celle de ma mère!

—Oh! fit Marie.

—C'est vrai? dit André en s'avançant.

—Oui; les renseignements que tu m'as donnés étaient exacts.

—Oh! le ciel était pour nous le jour où nous nous sommes trouvés face à face, maître, et c'est le doigt de Dieu qui m'a conduit.

—Dieu a eu pitié de mes souffrances; je dois, pour reconnaître sa bonté infinie, avoir pitié de celles des

autres. Ne me remerciez donc pas: secourez et soulagez!

—Et, dit Marie, il faut toujours garder le secret?

—Le plus absolu, je l'exige! Que l'on ignore toujours, moi vivant ou mort, de qui viennent ces secours et ces dons, que votre père et votre mère l'ignorent, que vos enfants ne l'apprennent jamais. Ce secret doit être enseveli entre nous trois et mourir avec nous!

—Votre volonté sera faite, dit Marie en s'inclinant.

—Adieu, mes amis! dit M. A en se dirigeant vers la porte.

—Vous partez seul, à cette heure, dans Paris, par ce temps de neige! s'écria Marie.

—Qu'ai-je à craindre?

—Tout des voleurs et des bandits. N'y a-t-il pas des bandes de coupeurs de bourses qui désolent le guet?

—Si je rencontre des bandits, j'ai de l'or dans mes poches pour racheter ma liberté, et si cet or ne suffit pas, j'ai à ma ceinture une paire de pistolets et à mon côté une épée solide.

—Voulez-vous que Jacot vous accompagne? demanda André.

—Non, dit M. A en caressant le chien qui ne cessait de le regarder.

—Il mangerait deux hommes, dit Marie.

—Même quatre, j'en répondrais. Mais que Jacot demeure ici; je n'ai pas besoin de lui cette nuit, mais plus tard, je ne dis pas non."

Puis, ouvrant brusquement la porte, M. A adressa un dernier geste à André et à Marie, et il s'élança dans la rue Grange-Batelière qui comptait alors trois maisons bâties en face le cimetière Saint-Eustache.

La neige avait cessé de tomber: la couche blanche qui recouvrait le sol était épaisse et elle projetait dans les ténèbres une sorte de reflet lumineux.

M. A, en quittant le cimetière, avait remis son mas-

que, et, enveloppé dans les plis de son manteau, il marchait d'un pas rapide, longeant la haute muraille de l'hôtel de Luxembourg et du boulevard, faisant face à l'hôtel d'Usez, formant l'angle opposé.

Au moment où il dépassait la rue Saint-Fiacre, le chant du coq retentit brusquement. A ce *korikoko* sonore, M. A s'arrêta : six hommes l'entouraient, trois tenaient un pistolet de la main droite, deux autres une épée à lame courte et épaisse, le sixième avait les mains enfouies dans les poches de son pourpoint.

Ces six hommes étaient couverts de haillons et ils avaient le visage peint en deux couleurs : rouge et noir. Rien n'était plus bizarrement effrayant que l'aspect de ces êtres à face antihumaine surgissant tout à coup sur cette couche neigeuse.

M. A promena son regard autour de lui, sans paraître éprouver la moindre émotion :

"Que voulez-vous ?" demanda-t-il d'une voix ferme et sans tenter de se mettre sur la défensive.

Celui des six hommes qui avait les mains enfouies dans ses poches s'avança lentement :

"Le prix de l'oeuf !" répondit-il.

Et, étendant le bras droit, il présenta sa main ouverte dans laquelle était un oeuf rouge orné d'une croix blanche.

"Le prix de l'oeuf !" répéta M. A.

—Oui, dit l'homme : vingt louis d'or en échange de cet oeuf dont la possession t'assurera la tranquillité pour le reste de la nuit.

—Et si je n'ai pas vingt louis ?

—Nous te fouillerons, nous prendrons ce que tu auras, et nous t'enfermerons jusqu'à l'heure où tu nous auras fait donner le reste.

—Si je ne puis ?

—Tu le pourras. Tu es masqué, bien costumé, tu viens de quelque aventure galante, tu as une tournure

de gentilhomme: tu es grand seigneur ou financier; donc tu es riche.

—Si tu te trompais?

—Je ne me trompe pas! Paye!

—Si j'étais porteur d'une somme plus forte que tu ne le crois?

—Je ne te demande que vingt louis, c'est notre règle, mais si tu le veux, tu peux acheter la sécurité des nuits suivantes en prenant d'autres oeufs et en les payant.

—Qui me garantirait cette sécurité?

—La parole d'un Coq.

—Et, dit M. A, en écartant brusquement son manteau, si je me défendais?"

Il saisit les deux pistolets passés à sa ceinture.

Le bandit ne bougea pas; les cinq autres s'étaient rapprochés instantanément, entourant M. A de leurs armes menaçantes.

"Ne résiste pas! dit celui qui s'était donné le singulier titre de Coq. Tu es en face des Enfants du Poulailler... Paye ou meurs!"

—Je payerai," dit M. A.

Il tira vingt louis de sa poche qu'il tendit au bandit. Celui-ci prit l'argent d'une main et offrit l'oeuf de l'autre.

"Quitte! dit-il. Tu peux aller où tu voudras, cette nuit; à quiconque t'arrêterait, présente cet oeuf et tu passeras."

Il salua lestement: le cri de *korikoko!* retentit, et les six hommes disparurent. Qu'étaient-ils devenus! Il était impossible de le dire.

M. A regarda autour de lui, puis il reprit sa marche aussi régulièrement et aussi tranquillement que si aucun accident ne lui fût arrivé.

En quelques instants il atteignit le faubourg Saint-Denis dans lequel il s'engagea.

En haut de ce faubourg s'élevaient, à gauche, les bâ-

timents de Saint-Lazare, et à droite, près du champ de la foire Saint-Laurent, le couvent des *Soeurs de charité*, surnommées alors les *Soeurs grises*. Ce couvent formait l'angle de la rue Saint-Denis et de la rue Saint-Laurent, et il avait jour et nuit sa porte à demi ouverte et une cloche facile à agiter.

M. A s'arrêta devant cette porte basse et il sonna doucement: la porte s'ouvrit. Une petite lampe éclairait faiblement un vestibule donnant sur une grande cour.

Une religieuse était là, portant le vénérable costume, qui n'a pas changé depuis cette année de grâce de 1633, pendant laquelle Vincent de Paul le fit porter, pour la première fois, à Mme Louise de Maillac, la fondatrice de cet ordre, que bénissent tous ceux qui ont souffert.

La religieuse avait les mains enfoncées dans ses manches grises croisées sur son tablier de coton bleu, et sa grande cornette empesée cachait absolument son visage; mais à la voix on devait reconnaître que la sainte fille était jeune.

"Que veut mon frère? demanda-t-elle.

—Parler à la sainte mère au nom de ceux qui souffrent, répondit M. A. Vous savez que cette nuit est celle du 30 janvier, ma soeur?"

M. A appuya avec une intention marquée sur cette dernière phrase. La soeur grise s'effaça en se rangeant le long de la muraille.

"Notre sainte mère vous attend dans la chapelle, mon frère," dit-elle de sa voix douce.

M. A passa. Il traversa la cour et il pénétra dans une chapelle qui s'élevait au centre des bâtiments intérieurs. Une lampe suspendue à la voûte répandait une lueur douteuse.

Une femme vêtue en *soeur grise* était agenouillée sur la dalle, devant l'autel, et elle priait avec ferveur, en égrenant un chapelet qu'elle tenait dans ses mains amaigries.

M. A s'approcha lentement, et il s'agenouilla près de la religieuse, un peu en arrière.

"Sainte mère! priez pour moi!" dit-il.

La religieuse tourna doucement la tête: elle ne parut nullement étonnée de voir là un homme masqué de velours noir. Elle fit le signe de la croix, et se relevant:

"Ah! dit-elle, c'est vous, mon frère?

—N'est-ce pas la nuit du 30 janvier, ma soeur? répondit M. A, et ne sommes-nous pas entre deux et trois heures du matin?

—Aussi vous attendais-je, mon frère."

M. A était demeuré à genoux, et il tenait à la main une petite boîte qu'il présentait à la soeur grise.

"Voici mon offrande habituelle," dit-il.

La soeur prit la boîte, et, s'avançant vers l'autel, elle la déposa sur la première marche.

"Que notre divin Maître accepte ce don! dit-elle, et que les prières de tous ceux qui souffrent et que vous soulagez montent vers lui pour implorer pour vous sa clémence.

M. A se releva lentement. Il salua profondément la soeur grise, puis il se dirigea vers la porte de la chapelle. La soeur le précéda rapidement, et, trempant ses doigts dans le bénitier, elle lui présenta l'eau sainte. M. A parut très ému:

"Ma soeur, dit-il, ma main n'ose effleurer la vôtre...

—Pourquoi? demanda la soeur grise.

—Parce que votre main est pure et que la mienne est souillée."

La religieuse secoua doucement la tête.

"Mon frère, dit-elle, j'ignore qui vous êtes, puisque je n'ai jamais vu votre visage et que je ne connais pas votre nom: j'ignore quel est votre passé, mais je sais ce que vous faites. Voici la quatrième année que, la nuit du 30 janvier, vous m'apportez dans cette chapelle cent mille livres pour être distribuées secrètement

au nom de la charité chrétienne, à ceux qui souffrent: cent mille livres de médicaments ont sauvé la vie à bien des malades. L'oeuvre que vous accomplissez dans le mystère est une oeuvre pieuse. Quelle faute avez-vous commise? je l'ignore. Mais l'indulgence du Seigneur tout puissant est inépuisable, et la preuve que cette indulgence s'étend sur vous, c'est que j'ai remarqué, mon frère, que depuis deux années, et surtout cette année même, tous ceux que j'ai secourus avec vos dons ont guéri plus vite."

M. A joignit les mains:

"En vérité?" dit-il, avec un accent d'anxiété vive.

La soeur fit un signe affirmatif. M. A se courba devant elle.

"Sainte mère, dit-il, ce sont vos prières qui ont appelé sur moi l'indulgence du ciel. Que ces prières s'élèvent encore vers Dieu!"

Puis, faisant un pas en arrière:

"Dans un an, dit-il, à cette même heure."

Et il traversa la cour, le vestibule, puis il sortit brusquement. Il descendit le faubourg Saint-Denis de l'allure la plus vive; trois heures sonnaient aux *Filles-Dieu*.

"Ah! dit-il, en traversant le boulevard, les bonnes oeuvres sont accomplies; maintenant, aux mauvaises! L'heure des bienfaits est passée; l'heure de la vengeance a retenti! A l'oeuvre!"

III

BELLE-ETOILE

Il ne neigeait plus et le froid était d'une violence extrême, mais les nuages noirs, s'amoncelant au-dessus de Paris, indiquaient que les rafales de neige allaient bientôt épaissir le tapis blanc qui couvrait la chaussée des rues.

M. A descendit la rue Saint-Denis, paraissant se diriger vers la Seine. Arrivé à la hauteur de la rue de la Cassonnerie, il ralentit sa marche et s'avança avec précaution en rasant les maisons.

La muraille du cimetière des Innocents se dressait devant lui. Il s'engagea dans la rue aux Fers.

En face de l'entrée du cimetière stationnait une voiture sans armoirie, sorte de carrosse de louage. Le cocher dormait sur son siège, et les deux chevaux, la tête basse, semblaient, eux aussi, sommeiller paisiblement.

M. A raffermit les attaches de son masque, puis, après avoir examiné la voiture avec un coup d'oeil rapide, il s'approcha doucement.

La glace de la portière, qui était levée, s'abaissa sans bruit, et une tête de femme tout emmitouflée dans les plis soyeux d'un capuchon noir, se dessina vaguement dans l'ombre.

A s'était arrêté fort près de la voiture : sa tête était à la hauteur de l'ouverture de la portière.

"D'où vient l'étoile? dit-il.

—De la forêt, répondit une voix douce avec un accent ému."

M. A se rapprocha plus encore:

"Le 26 février, dit-il, au bal costumé de l'Hôtel-de-Ville, tout sera prêt.

—Binet?

—Est pour nous, voici sa lettre."

M. A présenta le papier que lui avait remis M. C.

"Et M. de Richelieu? demanda l'inconnue.

—Il ne sait rien, il saura quand il faudra qu'il sache.

—Et le roi?

—La ministure ne le quitte pas.

—Et le bal a lieu dans vingt-six jours!

—Oui, et cette nuit-là il faut triompher ou tout serait perdu.

—Comment?

—Mme d'Estrades a pour elle... celui que vous savez..."

La mystérieuse dame se pencha vers son interlocuteur.

"Le lieutenant de police? dit-elle à voix très-basse.

—Oui.

—Oh! alors, comment lutter? M. Feydeau est tout-puissant!

—Ne craignez rien! Il tombera avant la fête...

—Lui? Et comment tombera-t-il?

—Tué par le ridicule.

—Mais dites-moi...

—Rien. Vous saurez quand il faudra savoir. Donc espérez et surtout agissez! Ce que vous avez fait jusqu'ici est charmant, continuez et comptez sur moi.

—Si vous saviez quelque chose, vous me feriez prévenir?...

—Immédiatement."

M. A fit un pas en arrière en saluant de la tête, mais sans se découvrir; la dame encapuchonnée le retint du geste. Se penchant rapidement dans l'intérieur de la voiture, elle prit un sac de cuir placé sur la banquette de devant et elle le tendit à son interlocuteur.

Celui-ci ne leva pas les mains pour prendre le sac.

"Quoi! dit la dame, vous ne voulez...

—Rien maintenant! dit M. A.

—Mais, reprit-elle avec un peu de hauteur, il n'y a là que mille louis, et si cette somme est trop mesquine...

—De grâce, remettez ce sac dans la voiture. Là! n'en parlons plus. Trouvez-vous que je vous sert bien?

—Merveilleusement.

—Alors si j'ai refusé votre main pleine, je vous supplie de me donner votre main vide."

Une petite main dégantée, mignonne, blanche, admirable de forme, passa par la portière. M. A prit délicatement ces doigts effilés dans sa main gauche et y appuya ses lèvres, puis de sa main droite il passa rapidement dans l'annulaire que quittait sa lèvre une bague ornée d'un diamant tellement beau, qu'il resplendit dans l'ombre de la nuit comme un ver luisant dans un épais feuillage.

—Oh! fit la dame, sans pouvoir retenir un cri d'admiration.

—Silence! fit M. A.

—Mais je ne puis accepter...

—C'est une bagatelle indigne. Je n'eusse pas osé vous offrir mes plus beaux diamants.

—Mais, mon Dieu! dit la jeune femme en joignant les mains, qui donc êtes-vous?

—Vous le saurez.

—Quand?

—Quand vous serez à Versailles et que toute la cour sera à vos pieds... Alors, vous me connaîtrez, car je viendrai vous demander la récompense de mes services.

—Eh bien! venez, et je vous accorderez ce que vous me demanderez!

—Vous le jurez?

—Je le jure.

—Bien! Dans trois mois vous ne me devrez plus rien.

—Comment? murmura la jeune femme, vous croyez donc que je réussirai?

—N'y a-t-il pas *Etoile* dans votre nom?

—C'est vrai! dit la dame.

—*Etoile* signifie *réussite*: donc, espérez! Dans trois mois, à Versailles."

Et M. A, se reculant tout à coup, fit un geste. Le cocher, qui avait paru jusqu'alors dormir profondément, se redressa brusquement, et rassemblant ses guides, fouetta ses chevaux qui, en dépit de la neige, partirent rapidement. La voiture disparut dans la rue de la Ferronnerie.

M. A lança un regard investigateur autour de lui. Certain que personne ne l'épiait, il marcha d'un pas rapide dans la direction de la Seine. Depuis quelques instants, la neige tombait avec un redoublement de violence.

En moins de dix minutes, A eut atteint le quai de la Ferraille, ce quai qui s'étendait du Pont-Neuf au Pont-auChange, et que bordait une longue haie de maisons hautes de six et sept étages, noires, enfumées, coupées çà et là par des ruelles étroites, dont la première était celle de *l'Arche-Marion*, et la dernière la rue *Trop-va-qui-dure*.

Les eaux de la Seine, qui n'étaient pas alors très haute, dégageaient la berge et laissaient un grand espace libre pour la chaussée du quai.

A cette heure de la nuit et par le temps qu'il faisait, cette partie de Paris offrait l'aspect le plus lugubre.

La blancheur de la neige rendait plus profondément noires les murailles des maisons et les eaux du fleuve.

Sur l'autre rive, le sombre Palais de Justice se dres-

sait comme une prison menaçante, avec ses murs crénelés, ses remparts sévères et ses tourelles aux toits aigus.

Pas une lumière ne brillait sur ce quai des Morfondus, que bordaient des petites chaloupes ayant de loin l'aspect de huttes de sauvages.

A droite et à gauche, le Pont-Neuf et le Pont-au-Change, dont les arches avec leurs saillies garnies de neige, semblaient des blocs de rochers.

La berge, les quais, les toitures, les auvents, les corniches, les appuis des fenêtres, présentaient des lignes d'une éblouissante blancheur. Les deux parapets des ponts, surtout, se dessinaient comme deux immenses traits-d'union entre la rive droite et la Cité.

M. A s'était arrêté au coin de la rue de la *Sonnerie*. Il demeura là immobile, sous un auvent qui l'abritait à demi. La neige ne décessait plus de tomber, et la rafale l'emportait en tourbillons rapides.

Les flocons étaient épais, précipités et serrés au point d'empêcher de voir les rares lanternes qui étaient accrochées de loin en loin.

M. A paraissait attendre. Durant plusieurs minutes, on n'entendit que le murmure des eaux bouillonnantes de la Seine, qui se ruaient sur les piles du Pont-Neuf.

Tout à coup, un coq chanta dans le silence de la nuit; il chanta trois fois. Sans doute, M. A avait froid, et il souffrait de cette action du froid qu'il subissait, car il toussa sèchement.

Une ombre surgit brusquement sur le quai, et un homme apparut au milieu d'un tourbillon de neige.

Cet homme était couvert d'un vêtement noir, de coupe demi-militaire et demi-bourgeoise. Un grand feutre à plumes noires lui ombrageait le front.

Avec une rapidité merveilleuse, cet homme tourna

l'angle de la rue de la Sonnerie et fut en face de M. A. Il porta la main à son front, comme un soldat qui salue son chef.

En relevant la tête, il permit à la faible clarté de la nuit, reflétée de près par l'éclat de la neige, de frapper son visage.

La tête était celle d'un nègre. La peau était d'un noir d'ébène rendu plus vif par l'opposition de la neige qui couvrait le vêtement. Les traits étaient ceux des nègres nubiens.

"Quelles nouvelles? demanda M. A.

—Bonne! répondit le nègre. Tout va bien!

—L'hôtel est cerné?

—Absolument. Vos ordres ont été exécutés de point en point.

—Où est le *Coq pattu?*

—Rue Barbette, avec onze poules.

—Le *Coq nain?*

—Au cloître St-Anastase, avec dix poules.

—Le *Coq Iago?*

—Dans les combles de l'hôtel d'Albret, avec deux poules.

—Le *Coq d'Inde?*

—Rue des Rosiers, avec neuf poules, et le *Coq doré*...

—Boulevard Montmartre, à l'hôtel d'Usez, avec cinq poules, interrompit M. A.

—Ah! dit le nègre avec étonnement, vous le savez?

—J'ai payé droit de passage sans me faire reconnaître."

Et, prenant l'oeuf qu'il avait conservé dans la poche de son habit:

"Mets cela au nid! dit-il. Et, puisque tout est prêt... procédons!"

Il y eut un instant de silence:

"Où est ton poulailler? demanda brusquement M. A.

—Sous le pont, répondit le nègre. Sous la première arche."

Et il désigna le Pont-Neuf.

"Est-il au complet?

—A peu près.

—Combien de poules?

—Dix-huit.

—Et de poulets?

—Quatorze.

—Bien! Va préparer l'envolement.

—Dans quelle direction?

—Tu le sauras quand je t'aurai rejoint. Prépare et attends!

—Pas d'autre ordre?

—Non! va!"

Le nègre s'élança à travers les tourbillons neigeux, et, rasant les maisons en se courbant à demi, il courut dans la direction du Pont-Neuf.

M. A était toujours à la même place, tournant le dos à la porte de la maison de la rue de la Sonnerie.

Reculant d'un pas, il s'adossa à cette porte, les deux pieds posés sur une marche de bois. Etendant les deux bras, il appuya les mains sur le battant plein. Il demeura ainsi quelques secondes.

Tout à coup, la porte tourna brusquement sur elle-même, maintenue en haut et en bas, à son centre, par un pivot mobile, et M. A. disparut.

IV

NICETTE

M. A était dans une pièce étroite, éclairée par une lanterne sourde accrochée à la muraille. M. A se débarrassa du long manteau qui l'enveloppait, il enleva son chapeau à larges bords et il détacha son masque.

Alors son visage apparut à la faible clarté de la lampe. Ce visage était celui d'un homme de trente à trente-cinq ans et d'une beauté masculine remarquable, mais ce qui devait frapper au premier abord c'était, dans l'ensemble de cette physionomie gracieuse et intelligente ,une étrange expression d'énergie puissante. Dans le regard surtout il y avait une fermeté et une incisivité dénotant une force d'âme peu commune.

Le teint était pâle, les lignes pures, les lèvres chaudement carminées : il y avait aussi de la bonté dans l'expression de ce visage.

Après avoir enlevé son masque, son manteau et son chapeau, M. A secoua ses habits pour faire disparaître les traces de terre qu'y avait laissées l'opération nocturne faite dans le jardin de la rue de Vert-Bois. Ensuite, il s'approcha d'une table de toilette et se lava soigneusement les mains. Puis, allant fouiller dans une armoire placée près de la table, il y prit un tricorne galonné de soie noire et un manteau gris.

Alors décrochant la lanterne sourde, il traversa la

pièce et il alla ouvrir, en faisant jouer un ressort, une petite porte en fer plein. Il franchit le seuil, descendit deux marches et la porte se referma d'elle-même sans causer le moindre bruit.

M. A se trouvait dans un petit couloir aboutissant à une grande pièce aménagée et organisée comme une boutique d'armurier. M. A s'avança sur la pointe des pieds, au milieu d'un silence que ne troublait pas sa marche.

La boutique était déserte, les volets fermés intérieurement; une grande porte toute bardée de fer, avec une énorme serrure dans laquelle était enfouie une clef gigantesque, était au centre de la devanture.

M. A atteignit cette porte avec la légèreté d'une ombre. Il tenait de la main gauche la lanterne, dont la pâle lueur se projetait sur les lames nues des épées, des poignards, des sabres; sur les canons luisants des fusils et des pistolets accrochés çà et là ou placés dans des rateliers.

Il posa la main sur la clef de la serrure, et tournant brusquement cette clef, il fit jouer le pêne avec violence. La porte s'ouvrit avec vacarme. M. A, demeurant dans l'intérieur, referma bruyamment cette porte qu'il venait d'ouvrir. Il traversa la boutique en frappant des pieds comme pour secouer la neige qui recouvrait ses chaussures.

Au moment où il atteignait la première marche d'un petit escalier placé au fond de la boutique et montant vers l'étage supérieur, une lumière vive apparut en haut de l'escalier et une voix douce cria :

" Est-ce vous, mon frère?

—Oui, petite soeur, c'est moi! " répondit M. A, en enlevant son manteau qu'il plaça sur la rampe.

Il gravit lestement les marches. Une jeune fille était sur le palier du premier étage, une lampe à la main.

Cette jeune fille était de taille moyenne, frêle, gra-

cieuse et mignonne dans son ensemble. Blanche et rose de teint, elle avait de grands yeux bleus et de beaux cheveux blonds dorés. Son visage exprimait une émotion joyeuse.

"Oh! dit-elle, comme vous rentrez tard!

—Si l'un de nous doit gronder l'autre, Nicette, dit M. A en embrassant tendrement la jeune fille, c'est moi qui dois te gronder de veiller encore à pareille heure!

—Je ne pouvais dormir, mon frère!

—Pourquoi?

—J'étais inquiète. Je vous savais sorti... J'ai fait coucher Geneviève en lui disant que j'allais rentrer dans ma chambre, mais je suis demeurée dans votre cabinet. En vous attendant j'ai prié le bon Dieu pour qu'il vous protégeât, et il a exaucé mes prières, puisque vous voilà sain et sauf."

M. A et la jeune fille étaient entrés, tout en parlant, dans une chambre simplement meublée et dont les deux fenêtres donnaient sur le quai de la Ferraille.

—Avez-vous faim, Gilbert? voulez-vous souper? demanda Nicette.

—Non, chère soeur, je n'ai pas faim; je suis fatigué, voilà tout, et cela n'est pas étonnant, car si je suis rentré aussi tard, c'est que j'ai travaillé toute la nuit.

—A la fabrique?

—Oui, Nicette.

—Alors... vous avez eu des nouvelles de Sabine?

—Oui.

—Elle va bien?

—Très bien.

—Et... reprit Nicette en hésitant, c'est tout?

—Oui...

—Mais... qui vous a donné des nouvelles de Sabine?

—Son frère..."

Nicette tressaillit, et comme emportée par un mouvement de curiosité involontaire:

"Alors... vous avez vu Roland?" dit-elle.

Celui que la jeune fille venait de nommer Gilbert leva les yeux sur son interlocutrice, et son regard l'enveloppa avec une expression railleuse.

Le visage de Nicette s'empourpra, et elle abaissa ses longs cils.

"Oui, dit Gilbert en riant, j'ai vu Roland, ma jolie Nicette, et il m'a parlé de toi toute la soirée.

—Ah!... fit la jeune fille de plus en plus émue.

—Est-ce que tu n'es pas curieuse de savoir ce qu'il m'a dit?

—Oh! si! dit naïvement Nicette.

—Eh bien! il m'a dit qu'il voudrait bien m'appeler son frère, pour avoir le droit de t'appeler sa femme.

—Il a dit cela!...

—Il a dit autre chose encore...

—Quoi donc?

—Curieuse!... Mais bah! tu sauras tout!... Il m'a dit, avec de l'humidité sous la paupière et de l'émotion dans la voix, qu'il t'aimait de tout son coeur et de toute son âme, qu'il était un honnête homme, et qu'au prix de sa vie, s'il le fallait, il te prouverait son affection. Enfin, il a terminé en joignant les mains et en me disant: "Que faut-il faire pour que Nicette soit ma femme devant Dieu et devant les hommes?"

Nicette avait les regards rivés sur son frère.

"Et que lui avez-vous répondu? demanda-t-elle.

—Je lui ai pris ses mains encore jointes et je les ai serrées dans les miennes, en lui disant: "Roland! je te sais homme de coeur et d'honneur, tu aimes Nicette... elle sera ta femme!"

—Ah!" fit la jeune fille en posant la main sur son coeur avec une émotion très vive.

Gilbert la prit dans ses bras. Nicette jeta ses mains

autour du cou de son frère, et, appuyant sa tête sur son épaule, elle pleura.

" Nicette! Nicette! dit Gilbert avec impatience, veux-tu sécher tes larmes. Ne sais-tu pas combien le grand frère est bête quand il voit pleurer sa petite soeur!... Allons! regarde-moi en souriant et ne pleure plus.

—Oh! dit Nicette, ces larmes-là... c'est le bonheur qui les fait couler.

—Tu aimes donc bien Roland?

—Oui!"

Nicette avait prononcé cette affirmation sans hésiter et avec un aplomb naïf qui peignait sa franchise.

" Eh bien, reprit Gilbert ,si tu l'aimes, tu seras heureuse, car tu seras sa femme dans trois mois.

—Dans trois mois?... répéta Nicette avec étonnement.

—Oui, dit Gilbert.

—Pourquoi dans trois mois?

—Parce que, pour des motifs que tu ne peux connaître, il faut que ce temps soit écoulé pour que ton mariage ait lieu.

—Mais....

—Nicette, dit Gilbert d'une voix ferme et en regardant fixement sa soeur, tu sais que toi et Sabine vous êtes tout ce que j'aime sur la terre, absolument tout. La somme entière d'affection et de tendresse que j'ai en moi est concentrée sur vous deux. Je donnerais bien volontiers ma vie pour assurer votre bonheur à chacune. Si je retarde de trois mois ton bonheur et le mien (car je ne serai l'époux de Sabine que le jour où tu seras la femme de Roland) c'est que des circonstances impérieuses me contraignent à agir ainsi.

—Mon frère! dit vivement Nicette, si je suis avec Sabine, tout ce que vous aimez sur la terre, c'est qu'aussi vous avez été tout pour moi. Je n'ai jamais connu ni ma mère, ni mon père, je n'ai connu que vous, et toute

ma tendresse de soeur et de fille, vous l'avez. J'ai foi en vous, comme en mon bon ange. Mon bonheur est dans vos mains, gardez-le: je vous obéirai aveuglément.

—Alors embrasse-moi, Nicette, et va vite dans ta chambre prendre un repos dont ton inquiétude pour moi t'a privée. Va, mon enfant, et aie confiance; si j'ai ton bonheur, il est en bonnes mains! Dans trois mois, tu seras madame Roland...

—Nous serons trois à vous aimer."

Gilbert sourit doucement avec mélancolie. Il embrassa sa soeur:

"Va, dit-il, repose-toi!"

Nicette adressa un dernier regard à son frère, et elle entra dans une pièce voisine.

Gilbert ne l'avait pas quittée des yeux.

"Les hommes me rongeaient le coeur, dit-il, et Dieu, dans sa bonté suprême, m'a envoyé cet ange pour arrêter le mal!"

Il marcha vers une autre porte placée en face de celle donnant dans la chambre de Nicette.

"Oh! oui, dit-il, en franchissant le seuil d'une pièce située précisément au-dessus de la boutique, oh! oui, elles sont les seules que j'aime sur la terre: je hais tout ce qui n'est pas elles!"

En prononçant ces mots: *je hais*, la physionmie de Gilbert avait pris une expression effrayante; il y avait comme une aspiration de sang dans la dilatation des narines.

"Société humaine! société maudite! murmura-t-il, en se dirigeant vers une fenêtre; quelle joie pour moi le jour où j'aurai rendu à tous ces hommes le mal qu'ils m'ont fait!"

Il appuyait son front contre les vitraux. La neige continuait à tomber au dehors. Un silence profond régna, puis le chant du coq se fit entendre.

"Allons! dit Gilbert en tressaillant, l'heure a sonné! continuons la vengeance!"

Revenant brusquement vers la porte, il la ferma et poussa un verrou dans sa gâche. La pièce dans laquelle il était avait pour tous meubles un grand lit en chêne à baldaquin garni de rideaux, un bahut énorme, quatre sièges et une table.

Les deux fenêtres étaient placée en face de la porte: le lit était à droite, et à gauche se dressait le manteau d'une grande cheminée.

Gilbert s'approcha de cette cheminée ,et, se baissant, il appuya ses lèvres sur un des ornements des montants. Un son aigu retentit au loin, comme s'il fût venu du quai. Puis le chant du coq se fit de nouveau entendre.

Gilbert éteignit la lanterne qu'il avait placée sur la table, et la chambre fut plongée dans un obscurité profonde.

V

LA SAMARITAINE

Notre Pont-Neuf actuel, embelli, restauré, remis à neuf, ne saurait guère donner une idée exacte du Pont-Neuf d'il y a cent ans.

Celui-là, avec ses trottoirs très étroits et très élevés, avec ses demi-lunes encombrées de boutiques, avec sa chaussée servant moins de passage que de lieu de promenade, et surtout avec sa *Samaritaine*, avait un aspect véritablement pittoresque et bizarre, qui faisait comprendre la réputation dont il jouissait. Alors, le premier but de promenade des étrangers arrivant à Paris était le Pont-Neuf.

Le premier sentiment d'admiration était provoqué par la *Samaritaine*.

La *Samaritaine* occupait la seconde arche du côté du quai de l'Ecole.

Supporté par des pilotis, le bâtiment s'élevait au-dessus du pont, et était décoré sur sa façade par un groupe représentant Jésus-Christ et la Samaritaine. Entre ces deux figures tombait, d'une vaste coquille, une nappe d'eau reçue dans un bassin doré.

Au-dessus du groupe étaient un cadran et une horloge surmontés d'un petit pavillon carré, à toit aigu à girouette, dans lequel était établi le fameux carillon qui sonnait des airs, tandis que l'horloge sonnait les heures.

La mécanique inventée par le flamand Jean Lintlaër, enlevait les eaux pour les envoyer dans les fontaines avoisinantes.

Les pilotis de la Samaritaine rendaient donc impraticable le passage de la seconde arche et fort difficile celui de la troisième. Quant à la première arche, l'eau était d'ordinaire si basse à cet endroit, que le voisinage de la pompe-à-eau n'était pas pour elle un préjudice.

A cette époque de l'hiver de 1745, la Seine étant basse, le dessous de l'arche était à moitié à sec. Le froid était tellement intense depuis plusieurs jours, que le fleuve charriait de gros glaçons.

Pour éviter le choc dangereux de ces masses flottantes, on avait établi, en aval de la Samaritaine, de grosses poutres solidement attachées et des barres de fer pour faire l'office de brise-glace.

Cette précaution, en arrêtant les glaçons et les amoncelant, avait fait geler la surface de l'eau qui, de la berge à la troisième arche, présentait un passage solide.

Couverte de neige avec son bâtiment carré et ses pilotis aériens, la Samaritaine semblait, de loin, un énorme animal blanc à mille pattes.

Trois heures et demie du matin venaient de sonner à son horloge. C'était quelques instants après celui où M. A s'appuyait contre la porte mobile de la maison de la rue de la Sonnerie.

Sous l'arche, une masse noire et confuse se détachait à peine au sein de l'obscurité profonde. Il y avait là une vingtaine d'hommes debout, serrés les uns contre les autres et gardant le plus profond silence.

Tout à coup un léger bruit retentit et un mouvement se fit. Un homme venait de se glisser parmi ceux qui étaient là.

"Oui!" dit-il simplement.

Cette affirmation, jetée dans le silence, produisit un étrange effet. Un frémissement joyeux fit tressaillir

l'assemblée. Tous s'étaient redressés, et on voyait la flamme des regards briller dans les ténèbres.

" Attention et silence! " dit celui qui venait d'arriver.

Le calme se fit aussitôt, et l'immobilité et le mutisme furent absolus.

Trois heures trois quarts sonnèrent à l'horloge. La neige continuait à tomber avec une violence croissante, et elle était tellement épaisse, qu'elle formait comme un rideau sur lequel se brisait le regard.

Au moment où quatre heures sonnaient, une ombre traversa la voûte et un homme, lâchant l'extrémité d'une corde dont l'autre bout était fixé aux pilotis élevés de la Samaritaine, tomba sous l'arche.

Tous s'étaient écartés et l'homme demeura isolé au milieu d'un cercle. Cet homme était vêtu d'un costume collant brun foncé, dessinant admirablement ses formes qui étaient fort belles.

Il n'avait pas d'habit; il portait de grandes bottes, une culotte collante et une veste à basques et à manches serrée à la taille par une ceinture de cuir.

Il avait la tête nue, mais sa chevelure était d'une abondance telle et d'un luxe de frisure si grand, que Louis XVI l'eût envié pour perruque.

Cette chevelure s'unissait à une paire de moustaches énormes, à une barbe inculte qui couvrait tout le bas du visage, et à des sourcils épais qui abritaient les yeux.

Il serait impossible de décrire les traits du visage, car on ne voyait que la masse noire de la barbe, de la moustache, des sourcils et des cheveux.

Une paire de pistolets, une épée courte et un poignard étaient passés à la ceinture. L'homme tenait, enroulé autour de son bras gauche, un manteau de drap épais.

Il lança autour de lui un regard rapide.

" Çà! dit-il, vous êtes prêts? "

Tous firent un signe affirmatif.

"Il s'agit d'une fortune pour chacun de vous, mais l'affaire peut être grave. Le guet a été prévenu, il a choisi ses meilleurs soldats, il faudra en découdre. La moitié de vous restera peut-être sur le terrain, mais l'autre moitié aura cent mille livres pour elle."

Un murmure d'admiration joyeuse se fit entendre.

"Enfants du Poulailler! reprit l'homme, souvenez-vous du serment que vous avez fait en me reconnaissant pour chef. Que pas un de vous ne se laisse prendre vivant."

Puis, levant la main:

"Puisque la justice du roi est impuissante, ajouta-t-il, à nous à frapper!"

Et il s'élança vers le quai en gravissant la berge: tous le suivirent.

La neige tombait en masse confuse, et les flocons devenaient glace en touchant le sol.

VI

LA BONBONNIERE

Cette nuit-là, il y avait souper galant chez Mlle Camargo, la célèbre danseuse de l'Opéra.

La Camargo était alors dans tout l'éclat de sa gloire, de sa beauté, de son *brio*, comme le disent si bien les Italiens.

Fille de Joseph de Cuppi, écuyer, seigneur de Renoussard; élève de l'illustre demoiselle Prévost, Marie-Anne Camargo avait eu des débuts qui étaient passés à l'état d'événements, car une innovation inattendue et une aventure scandaleuse les avaient signalés.

Camargo avait été la première danseuse qui eût osé faire raccourcir ses jupes. Dans son pas du ballet *les Caractères de la Danse*, elle avait dansé en jupons courts Tout Paris s'était occupé du fait un mois durant, puis un beau soir, en plein ballet, un des gentilshommes assis autour de la scène, se précipite, enlève Camargo dans ses bras et s'élance avec elle entouré de valets postés pour lui prêter aide. Ce gentilhomme était le comte de Melun. La Camargo avait été transportée et enfermée dans l'hôtel de la rue Culture-Saint-Gervais et retenue de vive force.

Son père adressa une requête au roi, et il n'avait fallu rien moins qu'une lettre de cachet de Louis XV pour faire rendre à la liberté la jolie prisonnière.

L'aventure lui avait valu une ovation brillante à son

retour sur la scène, et avait augmenté ses succès qui avaient été toujours croissants.

En cette année de 1745, la Camargo habitait un charmant hôtel, petit, mignon, discret, situé rue des Trois-Pavillons, au Marais, et que lui avait récemment offert pous ses étrennes le galant duc de Cossé-Brissac.

Sur la façade ,au-dessus de la porte du vestibule, était sculpté le mot: *Bonbonnière;* chaque lettre imitant un assemblage de confiseries. Le jour de l'an, jour de cadeau, toutes les pièces, de la cave aux greniers, avaient été encombrées de bonbons: le contenu justifiait donc le titre du contenant.

La salle à manger de la *Bonbonnière* était une des merveilles cases de cette boîte dorée. Les murailles étaient recouvertes de panneaux en stuc blanc, sur lesquels s'épanouissaient des guirlandes de fleurs en porcelaines, aux couleurs vives et variées. Girandoles et lustres étaient en cristal, et tous les meubles en bois de rose et en bois de citron. Au plafond, voltigeait un essaim d'amours mal voilés dans des nuages diaphanes.

Cette nuit-là, douze convives entouraient une table merveilleusement servie et placé au centre de cette mirifique salle à manger.

Dames et cavaliers étaient en même nombre.

Mlle Camargo présidait naturellement. Elle avait à sa droite le duc de Cossé-Brissac et à sa gauche le duc de Richelieu.

En face d'elle était Mlle Dumesnil, la grande tragédienne de la Comédie-Française, qui venait récemment d'obtenir un énorme succès dans la création de Mérope, cette oeuvre nouvelle du poête illustre de l'écrivain qui déjà avait conquis le premier rang, quoiqu'il ne fût pas encore à l'apogée de sa gloire, de M. de Voltaire, enfin.

Près de Mlle Dumesnil, à sa droite, était assis le spirituel marquis de Créqui, celui-là, qui devait plus tard

être à la fois bon général et bon littérateur. De l'autre côté, causait follement le brillant et pétulant vicomte de Tavanne, qui avait conservé sous Louis XV la rouerie de la régence.

Entre le vicomte de Tavanne et le duc de Cossé-Brissac étaient Sophie Camargo, la soeur cadette de la reine de la danse, et Mlle Catherine Gaussin, la grande comédienne dont, au dire de ses contemporains, la *sensibilité touchante*, le *charme de la diction*, les *grâces extérieures*, excitaient l'enthousiasme du public.

Un jeune abbé, frais, mignon, pomponné, séparait les deux femmes; cet abbé, c'était l'abbé de Bernis, celui que Voltaire avait surnommé *Babet-la-Bouquetière*, et qui avait répondu au cardinal de Fleury qui lui disait avec rudesse: "Vous n'avez rien à espérer de mon vivant.—Eh bien! monseigneur, j'attendrai!"

Enfin, entre le duc de Richelieu et le marquis de Créqui, étaient Mlle Salé, l'amie de Camargo et sa rivale en succès dans l'art chorégraphique, le prince de Lixen, un des jeunes fous de l'époque, et Mlle Quinault, alors âgée de quarante ans, mais plus belle qu'aucune des jeunes femmes qui l'entouraient; Mlle Quinault, qui avait déjà reçu vingt-deux des trente-sept lettres que Voltaire devait lui écrire, et dans lesquelles il la nommait tour à tour *ingénieuse, charmante, divine, judicieuse Thalie, aimable et sage critique, ma souveraine, etc., etc.;* Mlle Quinault, qui avait quitté la Comédie-Française quatre ans plus tôt, en 1741, et qui avait transporté dans le monde tout l'esprit qu'elle étalait sur la scène.

Trois heures du matin venaient de sonner sans qu'aucun des assistants entendit résonner le timbre, tellement la conversation était brillamment animée.

"Mais, ma chère, disait Mlle Salé à Mlle Dumesnil, on devrait interdire de pareilles manifestations; c'est horrible! Vous avez dû beaucoup souffri?

—Le fait est, répondit en riant l'illustre tragédienne, que j'ai gardé, durant plusieurs jours le souvenir cuisant de l'expression d'enthousiasme brutal de mon admirateur.

—Aussi, dit le marquis de Créqui en se penchant vers sa voisine, pourquoi substituez-vous si admirablement la réalité à la fiction? Ce soir-là, et ceci est à la lettre, pendant la scène des imprécations, le parterre a reculé d'effroi...

—Oui, dit l'abbé de Bernis, et ce fut au moment où vous déclamâtes ce vers:

Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour!

que le provincial s'est précipité sur vous pour vous frapper!

—J'avais fait arrêter ce spectateur trop impressionnable, dit Richelieu; mais Mlle Dumesnil l'a fait remettre immédiatement en liberté, et, bien plus, elle l'a remercié!

—Ma chère amie, dit Mlle Quinault, à côté de ce témoignage d'admiration un peu trop expansif, mais qui prouve toute la grandeur de votre talent, il faut que vous me permettiez d'en placer un autre qui, je le crois, sera aussi flatteur pour vous. Garrick est à Paris depuis quelque temps. Dernièrement, il était dans ma loge, nous parlions de vous et de Clairon, dont depuis deux ans le succès va croissant. "Comment les avez-vous trouvées? demandais-je à Garrick.—Il est impossible de mieux jouer la tragédie que Clairon, me répondit-il.—Et Mlle Dumesnil?...—Oh! dit-il avec son enthousiasme d'artiste, je n'ai jamais vu Mlle Dumesnil; j'ai vu *Agrippine*, *Sémiramis* et *Athalie*, et j'ai compris le poëte qui avait pu s'inspirer d'elles.

—Vive Dieu! s'écria Lixen, Garrick a dit juste. Mlle Clairon, c'est l'art: Melle Dumesnil, c'est la nature.

—Et vous, prince, qu'est-ce que vous êtes? demanda Mlle Gaussin en riant.

—L'adorateur des trois, mademoiselle, répondit Lixen.

—Comment, des *trois?* Vous n'avez nommé que l'art et la nature.

—Eh bien! entre la nature et l'art, il y a le *charme*: ce qui veut dire qu'entre Mlle Dumesnil et Mlle Clairon, il y a Mlle Gaussin.

—Lixen, vous volez Voltaire! s'écria Richelieu.

—Comment?

—Allez-vous refaire pour la tragédie et la comédie ce qu'il a fait pour la danse?

—Et qu'a-t-il donc fait?

—Créqui va vous le dire. Eh! marquis, reprit Richelieu en se renversant nochalamment sur le dossier de son siège, répète-nous donc le sixain que Voltaire a composé hier soir, au début du souper, et que tu as entendu si dévotement.

—Je l'ai retenu! s'écria Mlle Quinault.

—Alors dites-le, ma charmante. J'aime mieux que les paroles sortent de votre bouche que de celle de Créqui.

—Non! s'écria l'abbé de Bernis; c'est un homme qui doit dire ces vers, car ils s'adressent à des dames. Moi aussi j'ai bonne mémoire et en voici la preuve."

Et rejetant doucement la tête en arrière, le jeune abbé commença à déclamer avec cette grâce parfaite qui fit de lui l'un des causeurs les plus attrayants du siècle dernier:

Ah! Camargo, que vous êtes brillante!
Mais que Salé, grands dieux est ravissante!
Que vos pas sont légers et que les siens sont doux!
Elle est inimitable et vous toujours nouvelle;
Les nymphes sautent comme vous,
Et les grâces dansent comme elle.

Richelieu avait pris dans les siennes la main droite de Salé et la main gauche de Camargo.

"C'est vrai, c'est vrai, dit-il en baisant alternativement les deux jolies mains.

—Messieurs, dit Lixen en levant son verre, je bois à la santé de notre ami de Cossé-Brissac qui, cette nuit, nous a donné le bonheur charmant de passer des heures entières auprès de nos reines de la tragédie, de la comédie, de la danse et de l'esprit!"

En prononçant ce dernier mot, il salua Mlle Quinault comme il avait salué successivement Françoise Dumesnil, Catherine Gaussin, la Camargo, la Salé et Sophie.

"Le fait est, répondit le duc de Brissac en parcourant des yeux le cercle des dames, qu'il serait impossible, messieurs, de vous faire trouver en meilleure compagnie.

—Ah! dit Tavanne en vidant son verre, c'est l'avis d'un homme charmant que je regrette bien de n'avoir pu vous amener. Je le rencontrai ce soir au moment où je quittai l'hôtel. Quand je lui eus appris où j'allais souper: "Palsembleu! s'écria-t-il, faut-il que j'aie cette nuit plusieurs entreprises urgentes à vider! Sans quoi j'eusse été avec vous, vicomte, vous priant de me présenter." Et, poursuivit Tavanne, je l'eusse fait avec une véritable joie!

—C'est donc un ami? demanda Sophie.

—Un ami dévoué, ma toute belle!

—Un gentilhomme de sang?

—Véritablement de sang!

—Nous le connaissons? demanda la Camargo.

—Vous le connaissez toutes et tous... de nom au moins.

—Et ce nom est illustre?

—Il grandit chaque jour, car il est dans toutes les bouches!

—Mais qui est-ce donc? demanda Richelieu.

—Oui, oui! qui est-ce? répéta-t-on.

—Devinez! dit Tavanne.

—Ne nous fais pas chercher! s'écria Créqui. Dis son nom!

—Son nom! son nom! dirent les dames."

Tavanne prit une pose digne.

"Le Chevalier du Poulailler!" dit-il.

Il y eut un moment de silence, puis tous les hommes éclatèrent de rire.

"Poulailler! répéta Brissac, c'est celui-là que tu regrettes de ne pas nous avoir amené?

—Mais, oui.

—Vous entendez, ma belle Camargo?

—J'entends et je frissonne, répondit la danseuse.

—Ah! vicomte! pouvez-vous dire des choses comme celles-là !dit Mlle Salé.

—Mais, mademoiselle, je dis ce qui est!

—Comment, vous parlez de Poulailler?

—Oui.

—De ce bandit dont tout Paris s'occupe?

—Précisément.

—De cet homme qui ne recule devant rien?

—De cet homme-là, mademoiselle.

—Et vous dites qu'il est de vos amis?

—Des meilleurs!

—C'est flatteur pour ces messieurs! dit Mlle Quinault en riant.

—Ah! dit Tavanne, je regrette bien qu'il ait été occupé cette nuit, sans quoi je vous l'eusse amené, et certes en le voyant vous changeriez d'avis.

—Ne parlez pas ainsi! dit Camargo.

—Pardieu! s'écria Lixen, je n'eusse pas été fâché de le voir ,moi, ce chevalier du Poulailler, car si ma mémoire ne me fait pas défaut, il a dévalisé, il y a

quinze ans, l'hôtel de ma chère tante, et il m'eût donné des détails sur l'événement!

—En vérité? il a dévalisé l'hôtel de Mme de Marsan?

—Oui.

—C'est pardieu vrai! s'écria Richelieu en riant aussi.

—Mais, au fait, mon cher duc, vous en savez quelque chose! vous étiez avec ma tante ce soir-là!

—J'avais passé la soirée dans sa loge, à l'Opéra, et nous sommes revenus ensemble à l'hôtel, Mme de Marsan, moi, et Poulailler. Seulement je suis parti après souper, moi, et Poulailler plus favorisé, a passé la nuit à l'hôtel.

—Que nous racontez-vous là? dit en riant Mlle Dumesnil.

—Je vous raconte ce qui a été.

—Comment, dit de Bernis, vous êtes revenu de l'Opéra à l'hôtel de Marsan avec Poulailler et la princesse?

—Oui: la même voiture nous a ramenés tous trois.

—Ah! quelle plaisanterie! s'écria Mlle Quinault.

—Mais je parle sérieusement! fit le duc de Richelieu.

—Poulailler va rarement à pied, fit observer Tavanne.

—Il est trop gentilhomme pour cela, dit de Bernis.

—Vous êtes revenus tous trois? dit Mlle Gaussin, dans la même voiture?

—Dedans, non! avec, oui.

—Nous demandons le mot de l'énigme! dit le duc de Brissac.

—Eh bien, tandis que Mme de Marsan et moi étions dans l'intérieur du carrosse, Poulailler s'était attaché sous les ressorts avec des lanières de cuir, et il fit ainsi son entrée à l'hôtel sans que le suisse pût remarquer sa présence.

—Et alors que se passa-t-il? demanda Camarge.

—Il paraît, reprit Richelieu, que Poulailler attendit

dans cette position pénible que toute l'écurie fût couchée. Alors il se glissa dans le corps principal des bâtiments. Il pénétra dans l'appartement particulier de Mme de Marsan sans réveiller les femmes, et, après avoir forcé le secrétaire, sans faire aucun bruit, il enleva deux mille louis d'or et un grand portefeuille.

—Et ensuite? demandèrent les dames qui paraissaient vivement s'intéresser au récit du duc.

—Ensuite il a quitté l'hôtel!

—Comment?

—Par les toits, dit Lixen. Il a passé par la fenêtre de la lingerie qui est dans les combles, et il s'est servi des draps pour se fabriquer un moyen de descente.

—Et on n'a rien su? dit Mlle Gaussin.

—Absolument rien. On ne s'est aperçu du vol que le lendemain, et encore ma tante n'a ouvert son secrétaire qu'après que Poulailler l'eut fait prévenir.

—Ah! dit Mlle Quinault en riant aux éclats, cette fois c'est trop fort! Poulailler a fait prévenir votre tante qu'il l'avait volée?

—Sans doute: il lui a renvoyé le lendemain le portefeuille encore tout garni de ses contrats de rente sur l'Hôtel-de-Ville.

—Et il y avait une lettre avec ce portefeuille, ajouta Richelieu, lettre écrite par Poulailler, signée de son nom, et dans laquelle le drôle priait Mme de Marsan d'accepter la restitution du portefeuille et ses humbles excuses à lui, chevalier du Poulailler.

—Chevalier, s'écria Mlle Quinault, il est donc gentilhomme?

—Il paraît.

—Cela ne doit pas vous étonner, dit Tavanne, puisque je vous affirme qu'il est gentilhomme.

—Mais, reprit Richelieu, ce qu'il y a de plus impertinemment original dans l'affaire, c'est que le digne chevalier du Poulailler ajoutait fort poliment, dans son

épître, que s'il avait su le secrétaire aussi maigrement garni, il ne se fût pas dérangé...

—Oh! c'est très joli! dit Mlle Dumesnil.

—Et il terminait en exprimant ses regrets d'avoir privé d'une aussi modique somme une si illustre dame, à laquelle, si besoin était, il serait heureux d'en prêter une plus forte du double!

—Il a osé écrire cela? s'écria Sophie.

—Tout au long!

—Ce diable-là est plein d'esprit !dit Tavanne qui paraissait enchanté. Ah! je regrette bien de ne pas l'avoir amené ce soir!

—Mais, dit Salé, vous le connaissez donc?

—Je le connais.

—Sérieusement?

—Très sérieusement; j'ai l'honneur de le connaître."

Des acclamations moqueuses partirent de toutes les bouches.

—A nous entendre, on nous croirait en carnaval! dit Mlle Quinault.

—Je ne déguise pourtant pas mes paroles, répondit Tavanne.

—Mais, fit observer Richelieu ,tu dis que tu es de ses amis.

—Oui, je le dis, parce que cela est.

—Vous êtes l'ami de Poulailler! s'écria Brissac.

—Ami et obligé, dit Tavanne. Le chevalier m'a rendu un de ces rares et excellents services que l'on n'oublie jamais.

—Tavanne! vous vous moquez.

—Tavanne !tu plaisantes trop longtemps.

—Tavanne! il faut que tu t'expliques!"

Et les appellations, les interrogations se croisaient dans tous les sens.

"Permettez! dit Tavanne en se levant pour dominer l'assemblée. Voici simplement ce que le chevalier

du Poulailler a fait pour moi: dans l'espace de six heures il m'a sauvé deux fois la vie, il a tué trois hommes qui allaient m'assassiner, il a fait emporter à cinquante lieues de distance un vieux tuteur hargneux et jaloux qui me gênait fort et il a jeté au vent mille écus pour qu'une femme que j'adorais et à laquelle je n'avais jamais parlé me tendît les mains en me disant: "Merci!" Le chevalier du Poulailler a fait tout cela en l'espace d'une matinée, je le répète. Dites, mesdames; répondez, messieurs! connaissez-vous beaucoup d'amis dévoués qui soient capables de telles actions?"

Tous les convives se regardaient avec une expression de doute manifeste. Il était évident que chacun des assistants croyait à une plaisanterie prolongée.

Tavanne avait l'expression de la physionomie sérieuse et le regard persuasif:

"Je vous affirme ,reprit-il du ton le plus ferme, que ce que je vous dis là est vrai!

—Votre parole de gentilhomme? demanda Quinault en regardant fixement Tavanne.

—Ma parole de gentilhomme! Poulailler m'a rendu le service immense dont je viens de vous parler."

Le doute n'était plus permis.

—Ah! dit Lixen, voilà qui est bien étrange.

—Racontez-nous l'événement en détail! dit Camargo.

—Malheureusement je ne puis vous dire plus que ce que je viens de vous dire.

—Et pourquoi? demanda Bernis.

—Parce qu'il y a dans cette affaire un secret que je dois encore garder en ce moment.

—En ce moment? répéta Richelieu. Pourquoi en ce moment?

—Parce que l'instant où je pourrai raconter l'événement dans ses détails n'est pas encore arrivé.

—Arrivera-t-il? demanda Mlle Dumesnil.

—Oui, mademoiselle!

—Et quand cela?

—Dans deux ans au plus tard.

—Deux ans! que c'est long!

—Peut-être le pourrai-je plutôt."

Tous les convives se regardèrent encore.

"Mais c'est que Tavanne est sérieux, très sérieux! dit Brissac.

—Et c'était sérieux aussi ce que vous disiez à propos de votre rencontre, ce soir, avec Poulailler? demanda Catherine Gaussin.

—J'ai rencontré Poulailler, ainsi que je vous l'ai dit, répondit Tavanne.

—Et vous l'auriez amené ici? demanda Camargo.

—Oui.

—Sous son nom?

—Certainement.

—Oh! ce n'est pas possible!

—J'aurais voulu le voir, moi! dit Mlle Quinault.

—Mais, repartit Tavanne, je ne dis pas encore qu'il ne viendra pas!

—Ah!" firent toutes les femmes en frémissant.

VII

LE SOUPER

Un silence avait suivi les paroles du vicomte de Tavanne. Tout à coup, Brissac, Richelieu et Lixen partirent d'un joyeux éclat de rire.

" Ah! dit Richelieu, pour être plus certain que ton ami vienne, Tavanne, tu devrais aller le chercher.

—J'irais si je savais où le trouver, répondit tranquillement Tavanne.

—Tu n'es pas de sa bande, n'est-ce pas? demanda le prince de Lixen en manifestant une crainte comique.

—Messieurs, reprit Créqui, je propose une chose!

—Laquelle? demanda-t-on.

—Si Tavanne va chercher Poulailler, j'irai chercher, moi, quelqu'un qui sera enchanté de se retrouver avec lui.

—Qui cela?

—Tournehem!

—Le fermier général! dit Mlle Salé.

—Le père adoptif de Mlle Antoinette Poisson! dit Brissac.

—Le qualificatif est de trop! fit observer Bernis.

—Votre demoiselle Antoinette Poisson n'est-elle pas présentement Mme Le Normand d'Etioles? demanda Mlle Dumesnil.

—Oui, dit Richelieu; elle a épousé, il y a deux mois,

Le Normand, le sous-fermier, le neveu de Tournehem d'Etioles. J'ai assisté aux noces.

—Bah! fit Créqui, vous vous êtes fourvoyé dans ce monde de finances?

—On s'oublie quelquefois, mon cher.

—Mais on se retrouve toujours, ajouta l'abbé de Bernis.

—Mais qu'est-ce que votre Tournehem, le père plus ou moins adoptif de la jolie Mme d'Etioles, a affaire avec Poulailler?

—Comment! Brissac, vous ne savez pas cela dit Créqui avec un sentiment d'étonnement prononcé.

—Mais non.

—Vous savez du moins qu'il existe dans ce monde élégant et séduisant de l'Opéra, dont Camargo et Salé sont les deux reines, une charmante et récente recrue qui a nom Mlle Allard?

—Parbleu! dit Brissac. Certes, je le sais...

—Trop? demanda Bernis.

—Pas assez! dit Richelieu.

—Bref, continua Créqui. Quoique la nature ait beaucoup fait pour la petite Allard, Tournehem a trouvé qu'elle n'avait pas fait encore assez.

—Et la preuve ,ajouta Mlle Gaussin en riant, c'est que la nature, dans ses dons, ayant oublié les diamants, le fermier général a réparé l'oubli.

—C'est-à-dire a voulu réparer...

—Comment?

—On avait remarqué à l'Opéra, poursuivit Créqui, qu'à chaque sortie du théâtre la jolie petite Allard était suivie par un cavalier fort élégant, qui s'enveloppait le bas du visage dans les plis de son manteau. Chaque fois qu'elle arrivait au théâtre, elle trouvait le cavalier sur son passage. Cette adoration muette dura plusieurs jours. Comment ce mutisme cessa-t-il? je ne saurais le dire. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'il cessa, et

la preuve, c'est qu'un certain soir, après la représentation, Allard et le cavalier étaient assis devant l foyer de la chambre de la jolie danseuse, paraissant d viser avec une certaine animation.

—Passons! dit Lixen.

—Tout à coup on sonne. La camériste accourt effarée, et elle entrebâille la porte en glissant ces mots: "*Le fermier général!*" Mlle Allard, quoique jeune encore, étant douée de beaucoup d'expérience, pria rapidement le beau cavalier de passer dans un cabinet voisin. La porte se refermait sur lui au moment où Tournehem faisait son entrée, un volumineux paquet sous le bras. Vous devinez ce que renfermait ce paquet?

—Les diamants! dit Sophie.

—Précisément. Allard fut éblouie... mais éblouie au point qu'elle oublia le cavalier caché dans le cabinet noir. Les diamants étalés devant elle, brillant de tous leurs feux, elle joignait les mains avec admiration: "Oh!" fit-elle en regardant le galant bienfaiteur. Mais elle demeura stupéfaite. Tournehem était debout, immobile, les yeux démesurément ouverts et dans la position d'un homme glacé d'effroi. En cet instant, la petite Allard sentit quelque chose effleurer sa tempe gauche; elle se retourna... Un cri expira sur ses lèvres...

—Oh! firent les dames en frémissant.

—Derrière elle, reprit Créqui, était un homme tenant un pistolet armé de chaque main. Cet homme était l'élégant cavalier qu'elle avait fait cacher dans le cabinet noir.

—Quelle horreur! s'écria Sophie.

—C'est affreux! dit Salé.

—Et qu'advint-il? demanda Brissac.

—Le cavalier s'inclina poliment en maintenant le canon du pistolet à la hauteur de la poitrine du fermier général. "Monsieur, dit-il, comme il n'y a per-

sonne ici pour me présenter à vous, et que mademoiselle ignore mon nom véritable, je vais me présenter moi-même: *Le chevalier du Poulailler!*

—Le malheureux Tournehem a dû devenir vert! dit Richelieu.

—Je ne sais de quelle couleur il est devenu, mais il avait terriblement peur. Poulailler était plein d'aisances...

"Cher monsieur, continua-t-il, vous avez fait un choix charmant en achetant ces bijoux, et la plus grande preuve d'admiration que je puisse vous donner, c'est de vous prier de me les offrir. Mais pour que le cadeau ait plus de prix, je tiens à ce qu'il vienne de vos mains propres. Veuillez donc remettre ,vous-même, ces bijoux dans leurs écris, puis les envelopper avec soin afin que je puise les emporter facilement."

Et tout en s'exprimant ainsi, Poulailler maintenait l'un de ses pistolets sur la poitrine du fermier général, tandis que le canon de l'autre effleurait la tempe de la petite Allard. Vous pensez si le fermier général obéit sans mot dire!

Quand il eut achevé, Poulailler le pria, toujours avec une exquise politesse, de placer le paquet dans la poche de son habit ,puis il ajoua:

"M. le fermier général, dit-il, je ne souffrirai pas que vous m'accompagniez. Mademoiselle aura la gracieuseté de me reconduire en m'éclairant jusqu'à la porte de sa maison."

Le pistolet faisant toujours son office, le fermier général n'osa tenter un mouvement, et la petite Allard, tenant un flambeau d'une main tremblante, accompagna Poulailler en l'éclairant. Quand il eut atteint la porte de la rue, il déposa un baiser sur le front de la danseuse et il disparut dans les ténèbres de la nuit...

Et maintenant, messieurs, que pensez-vous du chevalier du Poulailler?

—Que c'est un hardi coquin, dit Richelieu.

—Un aimable bandit, ajouta Lixen.

—Bandit, j'en doute; aimable assurément, dit Tavanne.

—Mais, mon Dieu, vous ne dites que du bien de lui, M. de Tavanne! dit Mlle Gaussin en riant. Décidément je finis par vous croire!

—Et vous faites bien!

—Toujours est-il, dit l'abbé de Bernis, que si le chevalier du Poulailler est de vos amis, M. de Tavanne, il n'est certes pas de ceux du comte de Charolais!

—Il a cela de commun avec bien d'autres! fit observer M. de Cossé Brissac.

—Avec vous, par exemple, mon cher duc?

—Je l'avoue!

—Vous le détestez donc toujours, le comte de Charolais? demanda Camargo en minaudant coquettement.

—Je me rappelle, mon bel ange, le soir où, dans votre salon, désirant être seul avec vous il osa me dire: "*Sortez!*" Je le regardai bien en face et lui répondis: "*Vos ancêtres eussent dit: Sortons.*" Si j'eusse été un simple gentilhomme, il m'eût fait assassiner, mais il a eu peur de ma famille, et il a reculé. Il m'a cédé une place que je n'eusse jamais cédée."

Et le duc, en achevant ces mots, baisa galamment la main de la jolie danseuse.

"Et ce mari qu'il a fait tuer pour se débarrasser d'un jaloux! ajouta Créqui.

—Et cette manie qu'il affecte, reprit l'abbé de Bernis, de tirer des coups de fusil, pour son plaisir, sur les couvreurs qui travaillent isolément sur les toits de son hôtel.

—Il en a déjà tué trois ou quatre, fit observer Mlle Gaussin.

—A propos, dit Lixen, vous connaissez, à cet égard, la dernière réponse du roi!

—Non, dit Mlle Dumesnil.

—Il y a quelques jours, reprit le prince, M. de Charolais, désireux de prouver son adresse, paria qu'il allait envoyer une balle dans le crâne d'un ouvrier qui travaillait sur un toit du couvent des Hospitaliers de St-Gervais, à deux pas de cet hôtel.

—Cela est vrai; M. de Charolais demeure à côté de chez moi, dit Mlle Camargo, rue des Francs-Bourgeois.

—Et il a tué l'homme? demanda Mlle Salé.

—Bel et bien!

—Oh! le monstre!

—Le lendemain, dit de Bernis, il alla, suivant sa coutume en telle circonstance, demander simplement sa grâce à Sa Majesté Louis XV. Le roi la signa, puis il signa un autre papier. "Voici votre grâce, dit-il, et voici, signée d'avance, avec le nom en blanc, la grâce de celui qui vous tuera en cas de récidive!"

—Très bien! s'écria Camargo. Et que dit le comte.

—Rien, mais il est probable qu'il mettra à profit l'avertissement.

—Que l'humanité vous entende!

—Oh! reprit Brissac, quant à moi, je ne m'en cache pas et je le répète: je n'aime pas M. de Charolais.

—Ni moi, dit Richelieu.

—Ni moi, ajouta Mlle Salé.

—Il a pourtant été fort amoureux de vous, ma toute belle, dit le marquis de Créqui. Il vous poursuivait partout et sans cesse.

—Il me faisait trembler! dit Mlle Salé en frémissant.

—Le fait est, ajouta l'abbé de Bernis, que le comte de Charolais a aussi une manière d'aimer véritablement effrayante.

—Témoin Mme de St-Sulpice! dit Mlle Quinault.

—Oh! c'est horrible! s'écria Salé.

—Et c'est bien vrai? demanda Mlle Gaussin.

—Hélas! trop vrai! n'est-ce pas, M. de Bernis?

—Oui, mademoiselle. J'ai vu mourir la malheureuse femme, j'ai reçu ses derniers soupirs, et bien que je fusse fort jeune alors, cette scène est demeurée gravée dans ma mémoire. J'entends les cris et les imprécations de cette victime!

—M. de Charolais l'avait tuée?

—Pour son plaisir.

—Comment?

—C'était pendant un de ces soupers galants comme on en faisait sous la Régence. Le comte de Charolais était parvenu à enivrer Mme de St-Sulpice. Elle portait une robe de mousseline des Indes; il prit un flambeau et mit le feu à cette robe pour se donner le plaisir de voir brûler la dame!

—Oh! firent à la fois Camargo, Salé, Sopnie, Gaussin et Dumesnil.

—C'est parfaitement exact! dit Mlle Quinault.

—Et elle a brûlé? demanda-t-on.

—Entièrement! dit Brissac.

—Oh! firent les dames avec une expression de terreur et de réprobation.

—Je suis arrivé près d'elle au moment où elle expirait, dit l'abbé.

—Une telle horreur commise par un prince du sang! dit Mlle Dumesnil.

—Un descendant du grand Condé! ajouta Mlle Quinault, le frère du duc de Bourbon!

—Ce fut cette nuit-là où le comte accomplit cet acte de cruauté inouïe, dit Richelieu, qu'on le retrouva attaché, garrotté et plongé jusqu'au menton, inclusivement, dans un trou rempli de boue liquide. A côté de lui était sa voiture versée sur le flanc, sans chevaux, et son cocher et ses deux valets de pieds garrottés et bâillonnés. On ne sut jamais qui avait accompli cet acte singulier.

—Et qui le comte accusait-il? demanda Sophie.

—Personne; il ne savait pas qui l'avait mis dans cette situation pénible.

—Il en a été quitte pour prendre un bain, dit l'abbé de Bernis.

—De sang? dit Mlle Quinault.

—Un bain de sang! répéta Mlle Dumesnil.

—Sans doute! n'est-ce pas l'habitude du comte?

—Il prend des bains de sang?

—Mais certainement... Comment! vous ne savez pas ce qui se passe? Il n'est pourtant question que de cela dans Paris.

—Le comte de Charolais prend des bains de sang?

—Pour se remettre la santé, oui, ma chère, des bains de sang de taureaux.

—On dit pis que cela !fit observer Tavanne.

—Et on n'a peut-être pas tort de le dire, ajouta Richelieu.

—Mais... que dit-on?" demanda Mlle Dumesnil.

Créqui lança un regard autour de lui dans la salle pour s'assurer qu'aucune oreille indiscrète de valet ne pouvait l'entendre. puis, baissant la voix:

"On dit, commença-t-il sur un ton confidentiel, que ces bains de sang, qui doivent être pris seulement le dernier vendredi du mois, sont composés des trois quarts de sang de taureau et d'un quart de sang humain!"

Il y eut un mouvement de réprobation.

"Et on ajoute, continua le marquis, que ce sang humain doit être celui d'un jeune enfant soumis à l'avance à des préparations mystérieuses.

—Mais c'est horrible! s'écria Salé.

—Et c'est pour soigner sa santé que le comte commet pareille infamie! dit Mlle Dumesnil.

—C'est dans l'espoir de se rajeunir, dit le duc de Richelieu.

—Mais si le roi savait cela?

—Il ne le sait pas, personne n'ose le lui apprendre.

—Oh ! ne parlons plus de cela, dit Mlle Gaussin avec une expression de dégoût profond.

—Non, ne parlons plus de cela, mais dites-nous donc, M. de Tavanne, pourquoi votre ami le chevalier du Poulailler est l'ennemi du comte de Charolais?

—Pourquoi !... je n'en sais rien, répondit le vicomte; mais le fait est facile à prouver. Chaque fois, depuis un an, que le comte se laisse aller à quelques-unes de ses fantaisies féroces, comme de tirer sur les passants, d'arracher les cheveux à des valets, de torturer les femmes qu'il aime, une grande affiche est placardée la nuit sur la porte de l'hôtel, et cette affiche porte ces simples mots: "*Charolais est un lâche!* (Signé) Poulailler." Vous pensez que l'affiche ne reste pas longtemps placardée; le comte, qui n'a jamais pu surprendre le coupable, a donné des ordres en conséquence, mais.... "

Un cri plaintif et déchirant, éclatant subitement au dehors, arrêta la parole sur les lèvres du vicomte.

"On dirait qu'on appelle *au secours!* dit le marquis de Créqui en se levant.

—Mais oui! ce sont des gémissements!" dit Mlle Camargo.

Elle se leva précipitamment ainsi que tous ses convives. Le prince de Lixen avait déjà ouvert une fenêtre.

"Je ne vois rien! dit-il.

—Et je n'entends plus rien!" ajouta le duc de Cossé-Brissac.

La *Bonbonnière* de Mlle Camargo était placée à l'angle de la rue des Trois-Pavillons et de la rue de la Perle. L'entrée de l'hôtel était sur la rue des Trois-Pavillons, mais l'hôtel était entre cour et jardin et avait une partie de ses bâtiments sur la rue de la Perle. C'était dans cette partie des bâtiments que se

trouvait la salle à manger. Les fenêtres donnaient donc sur la rue.

La neige qui couvrait le pavé étendait sa surface blanche à gauche, jusqu'au delà de l'hôtel Soubise, et à droite jusqu'au couvent des Filles-Bleues. Dames et gentilshommes se pressaient sur les appuis des trois fenêtres, interrogeant la rue avec anxiété.

Il y eut un moment de profond silence.

"Nous nous sommes trompés! dit M. de Cossé-Brissac.

—Cependant j'ai entendu! dit Tavanne.

—Moi aussi! ajouta Camargo. C'était un cri d'alarme suivi de gémissements!...

—On n'entend plus rien... on ne voit rien!

—Chut!" fit Mlle Quinault.

Tous écoutèrent.

"J'entends quelque chose, dit Mlle Quinault à voix très basse.

—Oui, oui, dit Mlle Salé.

—Ce sont les plaintes de quelqu'un qui souffre! ajouta Mlle Dumesnil.

—Oh! j'entend distinctement.

—Il faut aller voir ce que c'est! dit vivement Tavanne.

—Non! non! restez!... s'écria Camargo, je vais envoyer des gens...

—Eh bien! qu'ils nous éclairent! Viens-tu, Créqui?

—Je vais avec vous! dit le prince de Lixen. Ces messieurs, pendant que nous chercherons, vont demeurer aux fenêtres pour nous donner des renseignements.

Les trois gentilshommes sortirent précipitamment. On entendit les portes de l'hôtel s'ouvrir et se refermer. Les femmes étaient demeurées penchées sur les balcons avec MM. de Richelieu, de Brissac et l'abbé Bernis.

La lueur rougeâtre des torches se refléta sur la neige.

"Ah! dit Mlle Salé, les voilà dans la rue du Parc-Royal.

—Ils cherchent! dit Mlle Dumesnil.

—Entendez-vous encore des plaintes? demanda la Camargo. —Non!

—Ah! ils reviennent!" dit l'abbé de Bernis.

Effectivement les trois gentilshommes, suivis et précédés de valets, revenaient vers l'hôtel. Ils s'engagèrent dans la rue de la Perle et passèrent sous les fenêtres.

"Rien encore! dit Créqui en relevant la tête. Aucune trace de passage sur la neige."

Tavanne était en avant. Tout à coup il pressa sa marche.

"Ah! fit-il brusquement. Venez vite!"

Il atteignait la rue du Temple. Ses amis le rejoignirent: les valets accoururent.

Les femmes regardaient avec une anxiété des plus poignantes.

—Mais je ne vois rien! dit la Camargo.

—Ni moi! dit Mlle Gaussin.

—Les voilà rassemblés en face de l'hôtel de Soubise, dit l'abbé Bernis. Ils entourent quelque chose ou quelqu'un...

—C'est un corps qu'ils relèvent! dit le duc de Richelieu.

—Oui! oui! Ah! ils reviennent!

—Voici Créqui qui accourt!

—Eh bien?"

Toutes les têtes étaient penchées au-dessus de la rue.

"Une malheureuse femme horriblement blessée; dit le marquis. Elle est évanouie.

—Vite! vite! apportez-la ici!" s'écria Mlle Camargo.

Et, quittant la salle, elle courut précipitamment vers l'office pour donner des ordres. Tout était en mouvement dans le charmant petit hôtel.

VIII

LA PRESENTATION

" Par ici, messieurs, dans cette chambre! disait Mlle Camargo.

—Doucement, prince! prenez garde!

—Vous la tenez bien, Tavanne?

—Très bien. Laissez-la moi porter seul maintenant, je passerai plus facilement. Dailleurs, la pauvre enfant ne pèse pas lourd. "

Et Tavanne gravit les marches de l'escalier. Il tenait dans ses bras le corps inanimé d'une femme frêle, petite, délicate de formes, portant le costume d'une bourgeoise riche.

Le visage était affreusement livide, les lèvres, étaient décolorées, le nez pincé, les yeux fermés, et de longs cheveux châtain-brun dénoués retombaient presque sur les marches. Les bras étaient pendants, les mains inertes. Le corsage de la robe était déchiré, et le sang ruisselait d'une large blessure faite à la poitrine, du côté gauche, au-dessous de l'omoplate. Les mains, les vêtements, le visage étaient maculés de taches sanglantes.

Tavanne, tenant précieusement son fardeau, entra dans un boudoir tout tendu de soie rose: il déposa la femme blessée sur un grand divan qu'un valet venait de tirer au milieu de la pièce.

Toutes les dames s'étaient précipitées et entouraient le divan.

" Ah! mon Dieu! s'écria Mlle Quinault en joignant les mains, mais c'est Sabine!

—Vous la connaissez? dit Mlle Dumesnil avec un étonnement qui se peignit sur tous les visages.

—Sans doute! c'est la petite Sabine, la fille de Dagé, le coiffeur.

—Mais elle a été affreusement blessée!

—Elle ne revient pas à elle!

—Elle perd tout son sang!

—Il faudrait la panser!

—La soigner... Un médecin!

—Un médecin! vite! un médecin!"

Toutes les femmes avaient parlé à la fois, témoignant un même désir de porter secours à la pauvre blessée.

—Je vais envoyer chercher Quesnay! dit le duc de Richelieu."

Et se précipitant au dehors:

" Normand! appela-t-il."

Un grand valet, à la livrée du duc, se présenta aussitôt.

" Prends la voiture, dit le duc, cours chez le docteur Quesnay; dis-lui que je le demande sur l'heure et ramène-le sans perdre une seconde. Dis à Léveillé de brûler le pavé! Va!"

D'un seul bond le valet fut au bas de l'escalier et il disparut sous le vestibule. Richelieu rentra dans le boudoir. Mlle Camargo y faisait dresser un lit.

" Messieurs, dit Mlle Quinault, qui, depuis qu'elle avait reconnu la jeune fille blessée, paraissait avoir pris la direction des soins à donner, veuillez nous laisser avec cette pauvre enfant. Nous allons essayer d'arrêter le sang et de la faire revenir à elle."

Les hommes passèrent dans le salon.

"Que diable signifie cet événement? dit le duc de Cossé-Brissac.

—La fille de Dagé le coiffeur de la Cour assassinée dans la rue du Temple! dit Créqui.

—Dagé demeure rue St-Honoré, près de St-Roch, ajouta Lixen.

—Mais qui accompagnait cette jeune fille?

—Personne, sans doute, dit Tavanne, nous n'avons vu personne et je n'ai remarqué aucune trace sur la neige.

—Comment était-elle quand vous l'avez trouvée? demanda Richelieu.

—Quand je l'aperçus, répondit Tavanne, elle était étendue sur la neige, en face de l'hôtel de Soubise et elle râlait faiblement.

—Il y avait du sang tout autour, ajouta le prince de Lixen.

—Oui, mais ces taches de sang entourant le corps et ne faisant trace d'aucun côté, indiquaient que la jeune fille avait été frappée à la place même où elle était tombée.

—Y avait-il sur la neige des traces indiquant une lutte soutenue? demanda l'abbé de Bernis.

—Rien! aucune trace.

—Alors elle aura été frappée traîtreusement et l'assassin se sera sauvé.

—A moins qu'elle ne se soit frappée elle-même dit Créqui.

—Nous eussions trouvé l'arme, dit Tavanne, et il n'y avait rien.

—On l'a donc assassinée pour la voler?

—C'est ce qu'il faut savoir."

Mlle Gaussin entra dans le salon.

"Eh bien! lui demanda-t-on.

—Le sang c'est coagulé autour de la plaie et s'est

arrêté lui-même, dit-elle. La pauvre petite commence à rouvrir les yeux...

—Parle-t-elle? demanda Tavanne.

—Pas encore.

—Avez-vous examiné ses vêtements? L'a-t-on frappée pour la voler?

—Non, dit Mlle Gaussin, on ne l'a pas volée. Elle a une chaîne et une croix d'or autour du cou, des boucles d'oreilles d'or et sa bourse garnie dans la pochette de sa robe.

—Alors, dit l'abbé Bernis, si ce n'est pas le vol qui a guidé l'assassin, c'est l'amour, ou plutôt la jalousie.

—Probablement, dit Richelieu. Elle aura accordé un rendez-vous à quelque amant trahi qui aura voulu se venger.

—Joli principe de vengeance, dit Mlle Gaussin.

—Le fait est que si l'on se tuait mutuellement par jalousie! dit Lixen.

—Demain il n'y aurait plu spersonne sur la terre! ajouta Richelieu.

—Ah! M. le duc, vous ne croyez donc pas à la fidélité?

—Et vous ma belle?"

Mlle Gaussin sourit.

"Moi, dit-elle, je ne crois qu'à ce que je vois. —

—Ah! dit Tavanne, la porte de l'hôtel s'ouvre: voici sans doute Quesnay."

C'était effectivement le célèbre docteur. Il pénétra dans le boudoir où reposait Sabine. Vingt minutes après, il entrait dans le salon suivi de toutes les dames.

"Mes prescriptions seront suivies? demanda-t-il à la Camargo.

—De point en point, répondit la danseuse. Mes femmes ne la quitteront pas et feront ce que vous avez dit, docteur.

—Surtout et avant tout, qu'elle ne parle pas!

—On ne lui demandera rien, et dès qu'elle aura repris ses sens on lui dira de ne pas prononcer une parole.

—Très bien.

—Que pensez-vous de cette blessure, docteur? demanda Tavanne.

—Que c'est un miracle qu'elle n'ait pas causé une mort immédiate.

—En vérité.

—Elle a été faite par une main ferme tenant une lame aigue et courte qui a pénétré de haut en bas à la naissance des côtes. Il est de toute évidence que celui qui frappait avait l'intention de donner la mort, car incontestablement il visait au coeur.

—Et le coeur n'a pas été atteint?

—Non, la lame aura glissé sur une côte!

—Alors vous sauverez la jeune fille?

—Je ne crois pas.

—Comment?

—Le poumon gauche doit être attaqué; la blessure est profonde et extrêmement dangereuse. Il y a toutes les chances pour que la jeune fille succombe.

—Mais il faudrait savoir qui l'a frappée si lâchement!

—Il faudrait la faire parler alors, et la seule chance de salut pour elle est dans un mutisme absolu."

Tavanne se retourna vers Mlle Quinault.

"Et vous êtes certaine, dit-il, que c'est Sabine Dagé, la fille du coiffeur.

—Parfaitement certaine.

—Voilà qui est bien étrange!"

Mlle Quinault fut frappée de l'air préoccupé du vicomte. Elle le regarda bien en face:

"Pourquoi est-ce étrange?" dit-elle.

Tavanne fit un mouvement brusque.

"Vous le saurez, dit-il, mais plus tard!

—Qu'a donc Tavanne depuis quelques instants? dit à part le marquis de Créqui à l'abbé de Bernis.

—Je ne sais, mais j'ai remarqué comme..."

Des clameurs furieuses, épouvantables, horribles, éclatant tout d'un coup comme un coup de foudre, coupèrent net la parole sur les lèvres de l'abbé, qui demeura bouche béante.

Tous se regardèrent:

"Ah! mon Dieu! dit Mlle Camargo qui était devenue fort pâle, qu'y a-t-il donc encore?"

Les cris redoublaient et se transformaient en hurlements affreux.

"Le feu! dit vivement le médecin.

Richelieu, Brissac, Créqui s'étaient précipités vers les fenêtres du salon qui s'ouvraient en grand sur le jardin, c'est-à-dire dans la direction de la rue des Francs-Bourgeois.

Les cris arrivèrent plus puissants et à ces cris se joignit le bruit d'un galop de chevaux. Une lueur rouge embrasa l'horizon, projetant en noir le profil des toitures aigues.

"Mais qu'y a -t-il donc? reprit la Camargo de plus en plus émue par cette succession d'événements."

La porte de la salle s'ouvrit tout à coup. Une camériste accourut tout effarée.

"Ah! mademoiselle! dit-elle en joignant les mains.

—Quoi donc? demandèrent les dames. Qu'y a-t-il, Nanine?

—Le feu est à l'hôtel de M. le comte de Charolais.

—Mais, s'écria Mlle Salé, l'hôtel du comte est rue des Francs-Bourgeois, c'est à deux pas d'ici!

—Miséricorde! dit Sophie, nous allons être rôties vives!

—Ne craignez rien, dit Brissac."

Et se penchant vers Camargo:

"Ma foi! si l'hôtel de Charolais brûle, dit-il à voix

basse, je ne demande qu'une chose, c'est que le comte brûle avec!"

Les cris et le tumulte redoublaient de minute en minute: on voyait monter les flammes au-dessus des maisons, et l'incendie était si proche que l'on ressentait la chaleur émanant de l'embrasement.

"Ah! s'écria Mlle Gaussin en courant vers Tavanne. S'il y a danger, vous nous sauverez, vicomte! Il paraît que c'est la bande de Poulailler qui a pillé l'hôtel de Charolais et qui y a mis le feu. C'est Nanine qui raconte cela!"

Elle désigna la camériste.

"Poulailler! répéta Tavanne.

—Oui, monsieur le vicomte, dit Nanine. Tous les gens qui courent dans la rue le disent...

Poulailler a incendié l'hôtel de Charolais! répéta Tavanne.

—Pourquoi pas? dit une voix."

Tous se retournèrent: un homme venait d'entrer dans le salon. Cet homme portait un costume d'une suprême élégance. Il avait l'aspect d'un véritable grand seigneur.

Il tenait dans ses bras une énorme brassée de roses en fleurs, ce qui, à cette époque de l'année, était alors une rareté de premier ordre.

Il s'avança vers la Camargo, salua avec une politesse exquise, et laissant tomber les fleurs devant elle:

"M. Tavanne, dit-il, m'avait fait espérer l'honneur insigne de vous être présenté cette nuit, madame..."

Il y eut un mouvement:

"Poulailler!" s'écria Tavanne.

"Poulailler! répéta-t-il sur le ton le plus aimable, qui, pour être à même de mieux contempler cette nuit les charmants visages des six plus jolies femmes de Paris, a fait allumer un feu de joie."

Et du geste il désigna l'hôtel de Charolais qui brûlait.

La stupéfaction des assistants était complète. Tout à coup des coups de fusil retentirent et les clameurs du dehors prirent des proportions effrayantes :

" Ne craignez rien, mesdames, dit Poulailler en souriant, quel que soit le danger, il ne saurait vous atteindre. Mes ordres sont donnés !..."

Et, traversant le salon, après avoir salué avec un redoublement de grâce et de politesse, il s'élança par la fenêtre ouverte, sautant dans le jardin.

Les coups de feu continuaient avec une intensité croissante, et les flammes s'étalaient en immense rideau.

IX

L'HOTEL DES CAPUCINES

La voiture de M. Feydeau de Marville, le lieutenant de police, venait de pénétrer dans la cour d'honneur de l'hôtel de la rue des Capucines.

La couleur des roues et celle de la caisse du carosse disparaissaient sous une épaisse couche de poussière, et les chevaux, surexcités au dernier point, piétinaient, couverts de sueur et jetant l'écume par flocons, en secouant énergiquement leurs têtes.

Il était trois heures de l'après-midi, et ce jour-là, le 31 janvier, était celui qui suivait, par conséquent, cette nuit durant laquelle s'étaient accomplis les événements que nous connaissons.

La voiture n'était pas arrêtée, qu'un valet de pied s'élançait et ouvrait la portière.

M. de Marville posa son pied sur le marchepied, sauta sur le perron et disparut rapidement sous le vestibule encombré d'huissiers, de valets qui se rangèrent avec un empressement respectueux.

Le valet de pied referma la portière, et, regardant le cocher:

" Une heure cinq minutes! dit-il.

—Pour venir de Versailles à Paris! ajouta l'automédon avec un soupir. Mes chevaux attraperont une

fluxion de poitrine par une telle allure en un temps pareil et sur un terrain gelé."

Et il fit tourner la voiture, se dirigeant vers les communs.

M. de Marville avait traversé le vestibule, les salons d'attente, les cabinets de ses secrétaires et son salon de réception comme un boulet qui ne rencontre pas d'obstacle.

Sur son passage, tous les employés s'étaient levés précipitamment, le regardant avec une expression visible d'inquiétude, d'anxiété et de crainte. M. Feydeau de Marville paraissait être effectivement en proie à un très violent accès de colère.

Il pénétra dans son cabinet en refermant brusquement la porte sur lui. Il jeta son chapeau sur un meuble: il arracha son manteau qui tomba et qu'il repoussa du pied, et il traversa la pièce en frappant ses mains l'une contre l'autre et en haussant les épaules.

M. Feydeau de Marville était un homme de quarante ans, probe, intelligent, éclairé, issu d'une excellente famille de robe et d'épée. Ancien maître des requêtes au parlement de Paris, il avait succédé à M. Hérault, le lieutenant de police en janvier 1740.

Il y avait donc cinq ans qu'il était en fonction, ce jour où nous le voyons impatient et inquiet dans son cabinet de travail, après être revenu de Versailles à Paris en une heure cinq minutes.

M. de Marville demeura un moment immobile et silencieux, puis, saisissant un des nombreux cordons de sonnette qui pendaient au-dessus de son bureau, il l'agita violemment. Un huissier entra aussitôt:

"Le secrétaire général! dit le lieutenant de police d'un ton impérieux."

L'huissier disparut.

Le secrétaire général que venait de demander M. Feydeau était le sous-chef de l'administration de la

police, celui qui venait immédiatement après le lieutenant. Il se nommait M. Berryer.

M. Berryer était un homme de trente à trente-cinq ans, à la physionomie spirituelle, à l'œil profond et doué d'une finesse et d'une intelligence qu'avait su apprécier M. Feydeau, et que devait, plus tard, apprécier bien plus encore S. M. le roi de France. Il entra dans le cabinet du lieutenant de police. Celui-ci lui tendit la main.

"Ce que vous aviez prévu est arrivé, mon cher!" dit M. Feydeau.

Berryer regarda son interlocuteur.

"Le roi?

—Est furieux et il ne m'a pas caché son mécontentement.

—Alors, il faut agir?

—Sans tarder d'une minute! J'ai brûlé la route pour être ici à temps.

—Je vais faire venir Deslande, Jacobert, Ledoux, Noir, Armand et Leduc. Ce sont ceux en lesquels nous pouvons avoir le plus de confiance."

Le lieutenant de police fit un signe affirmatif. Berryer tira deux fois trois cordons de sonnette. Une minute ne s'était pas écoulée, que six hommes de taille, d'âge, d'apparence absolument dissemblables, faisaient leur entrée dans le cabinet de M. Feydeau.

"Approchez!" dit le lieutenant de police en s'appuyant contre une table qui tenait le centre de la pièce.

Les hommes formaient demi-cercle: M. Berryer était près de la cheminée.

"Çà, messieurs! reprit brusquement le magistrat, avez-vous envie d'être pendus? Non, n'est-ce pas? Je le devine à l'expression de votre visage. Cependant, à l'heure où je vous parle, la corde qui doit vous accrocher au gibet est peut-être tissée."

Les six hommes regardèrent le lieutenant de police,

puis ils se regardèrent mutuellement avec une expression d'anxiété et de défiance. L'un d'eux fit un pas en avant: c'était un personnage de petite taille, au nez et au menton pointus.

"Monseigneur nous accuse-t-il donc? demanda-t-il en s'inclinant.

—Oui, je vous accuse! répondit M. de Marville.

—Et de quel crime, mon Dieu?

—Du crime de n'avoir pas su accomplir votre devoir. Voilà six mois que chacun de vous six me promet chaque matin de livrer Poulailler à la justice, et à cette heure Poulailler est encore libre!"

L'agent qui avait pris la parole consulta du regard ses camarades, puis, saluant encore plus humblement le lieutenant de police:

"Monseigneur, dit-il, quant nous avons promis à Votre Seigneurie de lui livrer Poulailler, nous croyions pouvoir réaliser nos promesses. Pour nous emparer du bandit, nous avons fait humainement ce que des agents dévoués peuvent faire.

—Vous n'avez pas assez fait, puisque vous n'avez pas réussi. Poulailler est homme; donc, il est prenable, donc il faut le prendre. S. M. Louis quinzième, notre bien-aimé roi, m'a donné ce matin l'ordre formel de livrer cet homme à la justice dans le délai de dix jours. Je vous transmets le même ordre. Si le 10 février Poulailler est encore libre, vous serez pendus."

Les six agents reçurent cette menace sans prononcer un mot.

"Si au contraire, reprit M. Feydeau après un silence assez long, l'un de vous me met à même, dans ce délai, de m'emparer du bandit, celui-là aura une récompense de deux cents louis d'or."

Toutes les physionomies s'éclairèrent soudain, toutes les bouches sourirent. Il y eut un même mouvement de retraite décelant l'ardeur du désir que chacun des

agents éprouvait de se mettre le premier en campagne, mais un sentiment d'obéissance les retint.

"Allez! dit M. Feydeau, et souvenez-vous que je tiendrai religieusement la parole que je vous ai donnée: la potence ou la fortune!"

Les agents saluèrent profondément et quittèrent le cabinet.

"Réussiront-ils? dit M. Feydeau en se retournant vers Berryer.

—Ils sont dans une alternative qui ne permet pas le doute sur les efforts qu'ils tenteront, répondit le secrétaire général.

—Vous ferez prévenir tous les commissaires, afin qu'ils redoublent d'activité et de vigilance. Leur maintien en place dépend de la réussite de cette affaire, car je l'ai compris, Berryer, parfaitement compris. Si dans le délai indiqué j'échoue, le roi me destituera!... C'est une cruelle situation que celle qui m'est faite. En présence des événements, je ne puis envoyer ma démission! je ne puis me démettre de ma charge, en donnant pour motif que je ne puis m'emparer d'un chef de voleur. Et si je ne réussis pas, cependant, à m'emparer de cet homme, je me vois honteusement tomber! Il faut que je réussisse à tout prix, Berryer, il le faut.

—Nous ferons tout au monde pour réussir, monsieur, dit le secrétaire.

Feydeau de Marville s'était assis devant le bureau et il écrivit rapidement.

"Tenez, dit-il en se levant et en tendant un papier à Berryer, envoyez cette circulaire à tous les inspecteurs de police de Paris: promesse d'une récompense de cent pistoles et du revenu d'une place de deux mille livres à celui ou à celle qui livrera Poulailler. Qu'ils fassent proclamer cette annonce dans tous les quartiers, dans toutes les rues, et récompense particulière de deux cents

louis pour l'inspecteur de police qui aura été cause de l'arrestation de Poulailler.

—Je vais au secrétariat, dit Berryer en prenant le papier.

Berryer sortit. Feydeau s'approcha de son bureau et il prit dans un carton une liasse de papier qu'il feuilleta rapidement.

" Plus de deux cents châteaux pillés, saccagés, en moins de deux ans! murmura-t-il. Soixante et onze incendies, dont onze demeures princières. Cent cinquante-trois hommes tués!... Et l'auteur de tous ces crimes demeure impuni!... Le roi a raison... mais cependant... que faire? J'ai tout employé... j'ai mis tout en oeuvre... et rien!... Ce Poulailler arrêté trois fois à Lyon, à Soissons, à Orléans, et qui chaque fois s'échappe sans qu'on puisse expliquer ni même deviner comment il a pu s'échapper!..."

M. de Marville parcourait son cabinet à grands pas.

" Il faut s'emparer de cet homme, dit-il avec énergie. Les paroles du roi sont précises. La non réussite, c'est ma perte... ma perte irrévocable... a moins que Mme d'Estrade..."

Il s'arrêta et réfléchit profondément.

" Le roi la trouve de plus en plus charmante, reprit-il. La place laissée libre par la mort de Mme de Chateauroux est encore vacante!... Favorite!... à quel degré de puissance n'atteindrait-elle pas, si elle suivait mes conseils? A quelle hauteur ne monterais-je pas moi-même?... Que m'importerait alors de trouver ou non Poulailleh dans le délai prescrit. "

M. de Marville réfléchit encore.

" Il faut que je voie le duc de Richelieu! " se dit-il en homme ayant pris un parti.

Berryer, rentrait, tenant à la main un rouleau de papiers.

Les ordres sont donnés, dit-il: les inspecteurs seront

prévenus tous à la fois. Voici le second rapport fait sur l'attentat commis la nuit dernière à l'hôtel de Charolais.

—Il est semblable au procès-verbal?

—En tous points... sauf un seul.

—Lequel?

—Une lettre écrite de la main de Poulailler, signée de lui, et qui a été trouvée dans la chambre du prince. L'existence de cette lettre n'avait pas été constatée tout d'abord, c'est pourquoi elle a fait défaut sur le procès-verbal remis au roi.

—Cette lettre vous l'avez?

—La voici."

Berryer ouvrit le rapport et enleva un papier qu'il tendit au lieutenant de police; celui-ci prit le papier et le parcourut des yeux.

"Oh!" fit-il.

Il regarda Berryer, puis il relut à voix basse:

"Mon cher cousin,

"C'est là un titre que nous avons le droit de nous donner, puisque tous deux nous sommes princes du sang... que nous répandons.

"Seulement, lorsque je tue, moi, je m'adresse à des gens puissants et forts, je combats bravement de ma personne.

"Vous, pour contenter vos instincts féroces, vous ne vous adressez qu'à de pauvres malheureux qui ne peuvent se défendre. Vous vous embusquez lâchement pour assassiner plus lâchement encore.

"Voici la troisième fois que nous avons affaire ensemble, mon cher et bien haï cousin.

"La première fois, ce fut il y a cinq ans, alors que, ne pouvant vaincre la vertu d'une honnête femme, vous tuâtes, de votre main, son mari, qui était votre valet de chambre. Je pillai votre château d'Emerinville, et

j'emportai la pauvre femme que je mis en lieu de sûreté et que jamais vous n'avez pu revoir.

" La seconde, ce fut après le meurtre de Mme de St-Sulpice, la malheureuse femme que vous vous êtes amusé à brûler vive après l'avoir enivrée. La nuit qui suivit ce meurtre, votre voiture versa. Des mains vous saisirent, et des hommes, que vous n'eûtes même pas le temps de regarder, vous enlevèrent et vous plongèrent tout entier dans un trou plein de boue liquide. Ces hommes m'obéissaient.

" Cette fois, enfin, votre hôtel étant mitoyen avec le couvent des hospitalières de St-Gervais, vous osez, de vos fenêtres, insulter chaque jour ces saintes filles. Pour les délivrer de vous, j'ai brûlé votre hôtel, et, si vous faites reconstruire, je brûlerai encore; seulement, cette fois, j'attendrai, pour incendier, que vous soyez chez vous, afin que l'honneur soit complet.

" Frère du duc de Bourbon, vous êtes à l'abri de la colère du roi; mais Poulailler n'a pas les mêmes motifs pour vous respecter.

" Il appartient à un bandit comme lui de punir un gentilhomme comme vous.

" Sur ce, lâche et infâme cousin, que le diable vous martyrise.

" Signé: chevalier du Poulailler. "

" Cette lettre était dans la chambre du comte de Charolais? reprit M. Feydeau.

—Oui, répondit Berryer.

—Et le prince, l'a-t-il lue?

—Non. Il était absent et c'est moi qui ai trouvé cette lettre enfermée dans une petite boîte de fer garnie intérieurement d'amiante. Je l'ai trouvée après votre départ pour Versailles, en allant visiter les lieux de l'incendie. Elle était sur un meuble presque entièrement carbonisé. "

Le lieutenant de police posa la lettre sur son bureau.

"Et le reste du rapport ne présente aucun changement?

—Aucun. Il constate, comme le constatait le premier procès-verbal, que l'incendie a éclaté à cinq heures et demie du matin avec une violence inouïe, et sur tous les points à la fois. Le guet est arrivé. Un tumulte horrible a eu lieu; un combat s'est engagé entre les soldats et les bandits; ceux-ci se sont échappés sans laisser un seul prisonnier. On a constaté que l'hôtel avait été entièrement pillé et saccagé avant l'incendie. Tous les valets avaient été enlevés en même temps, bâillonnés et placés dans la loge du suisse; pas un seul n'a été blessé, ni même frappé.

—Ce Poulailler est véritablement un être infernal! dit le lieutenant de police en reprenant la lettre.

—Ce qu'il y a d'étrange et ce que vous avez dû remarquer, reprit le secrétaire en baissant la voix, c'est que toutes les attaques, commises par Poulailler, l'ont été sur de grands seigneurs ,sur ceux surtout dont la vie publique ou la vie privée offre le plus de prise à la médisance.

—C'est vrai! dit M. Feydeau de Marville, comme frappé par une pensée subite.

—Jamais Poulailler n'a volé, pillé ou attaqué la maison d'un bourgeois ou d'un homme du peuple; jamais il n'a commis de crimes dans ces classes de la société.

—Oui, la finance et la noblesse ont le privilège de recevoir ses attaques!

—Et pas toute la noblesse. Il est des gentilshommes pour lesquels il a le plus profond respect, d'autres même auxquels il cherche à être utile... témoin son aventure avec M. le vicomte de Tavan

—Tout cela est étrange! dit M. [illegible] arville; cet homme, qui commet les crimes les plus effrontés, qui entre en correspondance avec ses victimes, qui se pose

en redressant de torts, qui protége les uns, châtie les autres, se moque de ceux-ci, secourt ceux-là, qui échappe merveilleusement à toutes les recherches, et qui cependant est partout!...

—Oui, reprit Berryer, cela est bien étrange!

—Il faut cependant que nous triomphions de lui!

—La plus grande chance de succès que nous ayons est dans la récompense promise à celui qui le livrera; elle pourra tenter un de ses hommes.

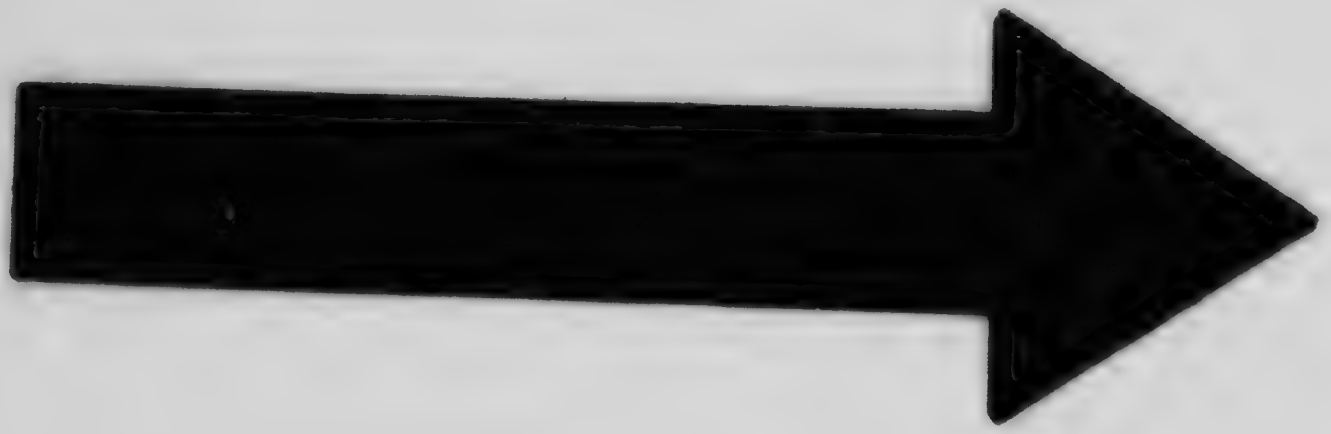
—C'est ce à quoi j'avais pensé."

Le lieutenant de police avait pris la lettre de Poulailler et l'avait placée dans sa poche.

"Ce soir, dit-il, je retournerai à Versailles et je communiquerai cette lettre au roi."

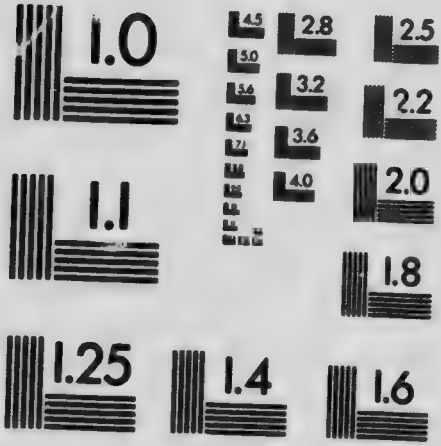
On gratta à l'une des portes.

"Entrez!" dit M. Feydeau à voix haute.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

X

JACOBERT

La porte s'entr'ouvrit: un homme se glissa par l'entre-baillement et s'avança sans bruit. On eût dit l'apparition d'une ombre; il salua M. Feydeau de Marville.

" Que voulez-vous, Jacobert? " demanda le lieutenant de police.

Jacobert était l'un des six agents auxquels M. Feydeau avait parlé précédemment. Avant de répondre, il lança un regard rapide et investigateur autour de lui. Bien convaincu qu'il était absolument seul avec le lieutenant de police et le secrétaire général, il s'inclina une seconde fois.

" Monseigneur a parlé de Poulailler? dit-il.

—Oui, répondit M. Feydeau.

—Monseigneur a accordé dix jours pour livrer Poulailler?

—Pas une minute de plus.

—Et à celui qui livrera Poulailler dans dix jours, monseigneur fera donner deux cents louis d'or?

—Sans doute; ne viens-je pas de promettre cette somme à vous, à Deslande, à Ledoux, à Noir, à Armand et à Leduc.

—Oui, monseigneur, mais à celui qui livrerait Poulailler cette nuit, que monseigneur donnerait-il? "

M. Feydeau fit un pas vers l'agent:

"A celui qui livrerait Poulailler cette nuit? répéta-t-il.

—Oui, monseigneur.

—Je doublerais la somme! dit le lieutenant de police.

—Et à celui qui, non-seulement livrerait Poulailler, mais encore tous les secrets de sa bande, que monseigneur donnerait-il?

—Mille louis!"

Jacobert salua une troisième fois.

"Cette nuit, dit-il, je livrerai Poulailler et ses secrets.

—Toi? dit M. Feydeau en échangeant un regard avec Berryer.

—Moi-même, répondit l'agent.

—Tu sais donc où est Poulailler?

—Je le sais.

—Si tu le sais, pourquoi n'as-tu pas parlé plus tôt? demanda le secrétaire général.

—Je n'ai été instruit que cette nuit.

—Comment! Explique-toi! parle! Je veux tout savoir!

—Monseigneur, reprit Jacobert, voici ce qui s'est passé depuis six jours. Chargé par M. l'inspecteur du quartier Ste-Geneviève de surveiller tout le pâté circonscrit entre la rue des Anglais, la rue des Noyers et la rue des Bernardins, j'avais établi mon quartier général place Maubert. Mes hommes venaient là chaque soir me faire leurs rapports. J'avais une chambre au premier étage dans la maison qui fait le coin de la place et de la rue Perdue. Portant mon attention sur tout ce qui m'entourait, je fis une remarque que personne n'avait faite jusqu'alors: c'est que sur la place même, au coin de la rue Galande, il y a une maison dont les croisées et les portes demeurent constamment fermées...

—Rue Galande, au coin de la place Maubert? dit Berryer.

—Oui, monsieur le secrétaire, répondit Jacobert.

—Une maison avec entourage de la porte en briques?

—Précisément!

—Continue.

—Evidemment, poursuivit Jacobert, la maison devait être inhabitée, et néanmoins aucun écriteau extérieur n'annonçait la vacance des lieux. D'une autre part, j'observai que des particuliers, à l'allure suspecte, arrivaient à certaines heures, notamment après la tombée de la nuit. Ces gens s'arrêtaient devant la porte, frappaient et entraient. Mais jamais je n'en vis ressortir un seul.

—Comment? demanda Feydeau.

—Pas un seul, monseigneur.

—Ils disparaissaient donc?

—Momentanément au moins, car le lendemain je voyais souvent revenir les mêmes personnages que j'avais vus la veille.

—C'est qu'il y avait deux issues à la maison.

—Non, monseigneur. J'examinai attentivement les lieux. La maison n'a qu'une entrée et une sortie, celle donnant sur la place Maubert. Elle est adossée à l'abbaye des Carmes, et les maisons qui la flanquent à droite et à gauche sont adossées à la même abbaye. Ces maisons ne communiquent pas ensemble: j'en ai acquis la certitude.

—Cependant, dit Berryer, par où pouvaient sortir ceux qui entraient?

—Voilà ce que j'ignorais hier encore et ce que j'ai su la nuit dernière. Ces entrées successives aux mêmes heures m'avaient paru bizarres, et je les étudiais avec une attention extrême. Je remarquai que souvent tous les hommes arrivaient deux à deux. Je les épiai, je les écoutai: ils parlaient l'argot technique des voleurs de

Paris, langage qui m'est familier. Enfin parmi eux je reconnus un ancien de la bande de Frôlard, nommé Isaac, et qui ignore absolument que je suis aujourd'hui au service de monseigneur le lieutenant de police Mon parti fut pris. Le lendemain (c'était hier à huit heures du soir), je me costumai, et, allant m'établir à un cabaret voisin de la maison mystérieuse, je bus à faire croire que j'étais ivre, et effectivement je jouai l'ivresse. J'avais l'oeil ouvert sur la maison fermée.

" Au moment où huit heures sonnaient et où la nuit était profonde, je reconnus Isaac et son ami passant devant le cabaret. J'étais sur la porte, je chantais; il me reconnut. Je lui proposai de renouer les liens de notre ancienne amitié; il accepta. Il entra au cabaret avec son ami; nous débouchâmes force bouteilles.

" On en arriva aux confidences.

—Que vas-tu faire? me demanda-t-il.

—Je ne sais, répondis-je. Je cherche de l'ouvrage.

—Sois des nôtres!

—Comment! Qu'est-ce que c'est que les *vôtres?*

—Veux-tu que je te présente cette nuit à la mère Léonarde? Tu sauras tout.

—Tope! lui dis-je, j'ai confiance en toi!

—Alors, viens! je te présenterai."

" Nous nous dirigeâmes vers la maison. Il frappa d'une certaine manière, la porte s'ouvrit; nous entrâmes. Nous étions dans une allée étroite, humide et assez mal éclairée par une chandelle posée dans une bobèche de fer scellée à la muraille. Arrivé à l'extrémité du corridor, Isaac s'adressa à son compagnon:

—Montons-nous ou descendons-nous? demanda-t-il.

—Descendons! dit l'autre. En bas on s'amuse mieux!"

" Nous descendîmes dans une sorte de caverne pratiquée évidemment sous la place Maubert, et dont on ne soupçonne pas l'existence. Dans cette caverne, il y

avait une multitude de gens attablés, mangeant, buvant, jouant, chantant.

"Je fus épouvanté, je l'avoue: je craignis d'être reconnu, mais heureusement, j'étais si bien déguisé qu'il n'en fut rien. Une femme vieille, décharnée, sorte de squelette, s'occupait à faire servir tous ceux qui étaient là.

"A peine entré, je me trouvai mêlé au milieu de cette foule. Isaac et son compagnon m'avaient abandonné. La vieille femme, que tous ceux qui étaient là appelaient la Léonarde, vint à moi.

—Tu es nouveau? me dit-elle.

—Oui, répondis-je.

—Qui t'a amené?

—Isaac et son ami.

—Tête-Verte !tu n'es pas reçu?

—Pas encore!

—Tu seras présenté cette nuit?

—C'est mon plus vif désir.

—Depuis quand es-tu à Paris?

—Depuis trois jours.

—D'où viens-tu?

—De Normandie.

—Dans quelle bande étais-tu?

—Celle de Frôlard.

—Tu as les signes de ralliement?"

"Je pris aussitôt dans ma poche tous les signes qui devaient la convaincre, et que Frôlard m'avait donnés quand je vins à Paris.

—Monte au premier!" me dit-elle.

"Je montai ,et, dans une salle très éclairée, je vis des hommes réunis et tous si bien grimés, si bien arrangés qu'il me serait impossible de les reconnaître. On fit appeler Isaac et Tête-Verte, qui tous deux répondirent de moi. Alors je fus reçu, enrégimenté; on me

donna un nom, le mot de passe, et on me fit signer sur le livre.

"J'étais membre de l'association. Tout allait bien, si bien même que, pressé de me mettre en mesure, je voulus me retirer. Je descendis, mais je ne pus retrouver le chemin de la porte par laquelle j'étais entré.

"J'avais tout examiné attentivement cependant, et il m'avait semblé devoir reprendre facilement ma route; mais il n'en était rien. Inquiet et redoutant les regards de mes nouveaux amis, je me décidai à aller trouver la vieille Léonarde, en lui demandant comment je pourrais retrouver le chemin.

—Ah! me dit-elle, ici nul ne revient sur ses pas. Une fois mis dans la route, il faut toujours aller en avant. Viens! je te conduirai."

"La vieille me prit la main et nous sortîmes de la salle: nous étions dans un corridor sans lumière. Nous montâmes, nous descendîmes des escaliers dans une obscurité complète. Après avoir marché longtemps, elle m'ordonna de me laisser bander les yeux. J'obéis. Les yeux bandés, je marchais encore. J'entendis une porte s'ouvrir. L'air frais du dehors me frappa le visage, mon bandeau tomba, et je me trouvai en face du cloître St-Jean-de-Latran, avec Isaac et Tête-Verte de chaque côté de moi.

—Tu étais en face du cloître St-Jean-de-Latran? reprit Berryer.

—Oui, monsieur le secrétaire, répondit l'agent.

—Et tu étais entré place Maubert?

—Oui, au coin de la rue Galande.

—Mais du coin de la rue Galande et de la place Maubert au cloître St-Jean-de-Latran, il y a toute la masse des maisons qui borde la rue des Anglais.

—Oui, dit M. Feydeau. Il y aurait donc des souterrains sous ces maisons?

Puis, se retournant vers Jacobert.

"Continue!" dit-il.

—Je voulus quitter mes deux compagnons, reprit l'agent. Mais Isaac me prit le bras en me disant que lui et Tête-Verte allaient m'accompagner jusqu'à mon logis. Je compris, et je les conduisis à la chambre de la rue Percée. Là, tout ce qu'ils virent put les convaincre que je leur avais dit vrai. Isaac parut content.

—Tu seras un bon compagnon! me dit-il, et demain tu seras mis à l'épreuve.

—Demain? répondis-je. Où? quand? comment?

—A huit heures, place Moubert, au cabaret, et ensuite devant Poulailler!"

"Et, sans me laisser le temps de dire un mot, il partit avec Tête-Verte. Depuis cet instant, je n'ai vu personne; mais j'ai pris des précautions telles que je suis certain qu'à l'heure où je vous parle, monseigneur, quelque embûche qu'on ait pu tendre sous mes pas, on ne sait rien sur moi. J'ai changé ce matin trois fois de suite de déguisement et de visage.

—Ce soir, reprit le lieutenant de police, tu iras au cabaret de la place Moubert?

—Oui, monseigneur."

Berryer adressa au lieutenant de police un clignement d'yeux significatif.

"Passez dans le cabinet No 7 et attendez! dit le lieutenant de police à l'agent. Dans dix minutes vous aurez mes ordres."

Jacobert salua et ouvrit la porte; un huissier était dans l'antichambre.

"Sept!" lui dit simplement M. Feydeau.

L'huissier fit un signe affirmatif. La porte se referma. Berryer était à l'autre bout du cabinet, il ouvrait une seconde porte au moment précis où la première se refermait.

Il fit un geste, un homme accourut.

"Que Jacobert ne puisse communiquer avec qui que ce soit jusqu'à nouvel ordre!" dit-il.

Et il referma la porte. Le lieutenant de police et le secrétaire général étaient seuls.

"Votre avis? demanda M. Feydeau.

—Faire surveiller cet homme jusqu'à ce soir sans ignorer une seule de ses paroles, une seule de ses démarches, répondit M. Berryer. Placer, dès maintenant, et sous des déguisements différents, vingt-cinq agents dévoués dans les maisons avoisinant la place Moubert; autant dans celles avoisinant le cloître St-Jean-de-Latran. Faire prévenir le chevalier du guet de tenir cette nuit ses soldats dans toutes les rues adjacentes à ces deux points du quartier St-Jacques. A huit heures laisser entrer Jacobert et à huit heures et demie assaillir à la fois la porte de la maison de la place Maubert et celle donnant en face le cloître St-Jean. Les soldats du guet cernant le reste du quartier, personne ne pourra échapper. Est-ce votre avis?

—En tous points, répondit M. Feydeau. Je n'ai à ajouter à votre plan qu'une chance nouvelle de réussite. Vous allez donner tous les ordres pour exécuter ce que vous venez de dire, mais Jacobert ignorera ces ordres. Vous allez le faire venir dans votre cabinet, vous lui demanderez quels sont les moyens qu'il compte employer pour arriver au but. Vous le mettrez à même d'agir de son côté, tandis que nous agirons du nôtre.

—Très bien! dit M. Berryer.

—Vous approuvez ce nouveau plan?

—Je le crois excellent!

—Alors, mon cher Berryer, donnez les ordres."

Berryer quitta le cabinet. M. Feydeau, demeuré seul, s'approcha de la cheminée en paraissant profondément réfléchir. On frappa à une porte: un valet entra tenant à la main un plateau d'argent sur lequel était une missive cachetée de cinq cachets.

"Qui a remis cela? demanda M. Feydeau en examinant les cachets qui ne portaient aucune armoirie.

—Un *grison*," répondit le valet.

(*Grison* était le nom par lequel on désignait un valet sans livrée aux couleurs de son maître.)

Le lieutenant de police rompit les cachets, enleva l'enveloppe et ouvrit la lettre. Cette lettre ne contenait que deux lignes et une signature. M. Feydeau tressaillit violemment.

"Demande-t-on une réponse? dit-il.

—Une réponse verbale, monseigneur, répondit le valet.

—Dites oui."

Le valet sortit. M. Feydeau de Marville parcourut de nouveau la lettre.

"Le duc de Richelieu! murmura-t-il. Que peut-il me vouloir?... Affaire importante qui ne souffre aucun retard, continua-t-il en relisant une troisième fois la lettre. Certes, j'irai!"

Et sonnant violemment:

"Mes chevaux!..." dit-il au valet qui accourut.

Puis, revenant vers son bureau, il s'assit et écrivit rapidement quelques lignes sur une feuille de papier très mince. Ensuite il plia la feuille avec une minutie telle qu'il en fit un petit carré facile à cacher entre deux doigts. Il fit jouer le chaton d'une bague passée à l'annulaire de sa main gauche, il plaça le petite papier dans le vide et il referma le chaton.

"La voiture est attelée," dit le valet en ouvrant la porte toute grande.

M. Feydeau prit son chapeau et ses gants:

Louis XV, en entendant les paroles prononcées par le prélat, s'était retourné vers l'abbé de Bernis sur lequel il fixait un regard interrogateur:

"M. de Mirepoix, dit-il après un silence, quelques instants avant l'heure à laquelle vous êtes arrivé, je venais d'entendre parler pour la première fois de l'arrestation d'un homme qui se prétendait être l'abbé des Rosniers de St-Ange, mais que le lieutenant de police prétendait, lui, être Poulailler, ce monstre qui désole Paris depuis trop longtemps. C'est de cet homme dont il s'agit, n'est-ce pas?

—Oui, sire.

—Cet homme est ou se prétend être, car je ne puis sortir de la supposition, l'oncle de l'abbé de Bernis."

Bernis s'inclina profondément.

"Malheureusement, continua le roi, l'abbé ne saurait nier ou confirmer cette assertion, car il ne peut reconnaître son oncle qu'il n'a pas vu depuis 20 ans.

—Sire! dit l'évêque. Je connais l'abbé des Rosniers depuis l'époque où son neveu a cessé de le voir. Je prie Votre Majesté de donner l'ordre qu'on nous mette en présence. Ensuite la justice aura son cours."

Louis XV, le front assombri, réfléchissait profondément.

M. de Maurepas, auquel un valet qui venait d'entrer avait parlé à voix basse, fit un pas vers le roi.

"Sire," dit-il.

Louis XV se retourna vers lui.

"M. Feydeau de Marville vient d'arriver à Choisy. Il attend les ordres de Votre Majesté.

—Le lieutenant de police! dit vivement le roi. Qu'il vienne!"

Et s'adressant à l'évêque:

"Il arrive à point!" ajouta-t-il.

La curiosité, provoquée par cette scène inattendue, était peinte sur toutes les physionomies.

Quelques secondes s'écoulèrent et le lieutenant de police, tenant sous le bras un volumineux portefeuille, fit son entrée.

" Ah ! M. de Marville, dit le roi, vous venez à propos. Il y a un mystère à éclaircir.

—Sire, dit Feydeau en saluant profondément, la présence à Choisy de Mgh de Mirepoix m'explique ce que Votre Majesté désire comprendre.

—Monseigneur le marquis d'Argenson ! " annonça brusquement l'huissier.

Le ministre secrétaire d'Etat des Affaires Etrangères entra d'un pas rapide et, usant de son privilège, il franchit la balustrade dorée du lit.

S'inclinant devant Louis XV :

" Sire, dit-il à demi-voix et de façon à n'être pas entendu des courtisans, plairait-il à Votre Majesté d'accorder, sur l'heure, une audience particulière à M. de Mirepoix, à M. le lieutenant de police et à moi-même.

—Est-ce urgent ? demanda le roi.

—Oui ! sire. "

Louis XV se redressa et avec cet accent empreint d'une dignité si grande qu'il savait prendre quand les circonstances l'exigeaient :

" Monsieur de Mirepoix, dit-il, monsieur d'Argenson, monsieur Feydeau de Marville, allez attendre mes ordres dans mon cabinet ! "

Les trois personnages s'inclinèrent, et ils quittèrent la chambre au milieu de l'étonnement croissant de tous ceux qui étaient là.

XV

LE MARQUIS D'ARGENSON

Le roi soucieux, ennuyé, à demi-rêveur, était assis dans un vaste fauteuil.

En face de lui, sur un tabouret, était l'évêque de Mirepoix. Feydeau de Marville se tenait debout devant une table sur laquelle il avait placé son portefeuille tout ouvert. René-Louis Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson, le ministre des Affaires Etrangères, était entre le roi et l'évêque, appuyé sur le haut dossier d'un grand fauteuil vide qui faisait l'office de tribune.

C'était dans le petit cabinet du roi qu'étaient réunis les quatre personnages.

"Sire! dit M. d'Argenson en prenant la parole, que Votre Majesté nous pardonne de venir troubler subitement ses plaisirs, mais les circonstances sont graves, et le service du roi, pour ses dévoués serviteurs, ne doit pas connaître d'obstacle.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Louis XV.

—Il y a, sire, qu'il continue à se passer dans Paris les choses les plus étranges.

—Encore?

—Votre Majesté a pris connaissance de tous les rapports concernant ce Poulailler, cet homme prétendu introuvable?

—Oui.

—Vous n'avez pas oublié, sire, et la récente affaire de la princesse de Marsan, et celle des diamants de la petite Allard, et la guerre ouverte déclarée au comte de Charolais et l'incendie de son hôtel...?

—Je sais tout cela, et je sais encore, dit le roi avec une expression de mécontentement marqué, qu'étonné de voir demeurer impuni dans la capitale de mon royaume un bandit de l'espèce de cet homme, j'avais ordonné à mon lieutenant de police d'arrêter ce bandit dans le délai de dix jours.

M. de Marville s'inclina profondément.

"Sire, dit-il, j'ai fait tout ce que pouvait humainement faire un sujet absolument dévoué, un serviteur fidèle. Si je n'ai pu réussir à exécuter rigoureusement vos ordres, c'est qu'il était impossible de réussir.

—M. Feydeau, répondit le roi, je ne mets en doute ni votre dévouement, ni votre fidélité, mais je constate que vous n'avez pu remplir l'obligation que je vous avais imposée."

Le lieutenant de police s'inclina plus profondément encore sans répondre.

"Sire, reprit le marquis d'Argenson quiavait écouté avec impatience, je supplie Votre Majesté de m'accorder quelques instants d'attention et de me permettre de suivre la voie explicative que je crois la meilleure pour arriver au but.

—Faites, dit le roi.

—Sire, le 31 janvier dernier, commença le ministre, c'est-à-dire il y a trois semaines, durant l'espace de 24 heures, quatre faits se sont accomplis à Paris, faits aussi étranges et aussi importants les uns que les autres. Le premier de ces faits fut l'enlèvement et l'assassinat de Sabine Dagé. Le mystère le plus profond, le plus absolu, le plus impénétrable, entoure cette affaire. Qui a enlevé et frappé cette jeune fille? Pourquoi l'a-t-on enlevée et frappée? Cela est triste à avouer, mais la

justice ignore positivement quel peut être l'assassin et quelle peut être la cause de l'assassinat. Elle se doute, elle suppose, mais elle ne peut rien affirmer. En second, il y a, cette même nuit du 30 au 31 janvier, l'incendie de l'hôtel de Charolais. Là, le doute n'est pas permis. C'est Poulailler qui a mis le feu à l'hôtel après l'avoir pillé, et sa lettre, cette lettre si spirituellement insolente que vous avez lue, sire, éclaire suffisamment la situation à l'égard de l'auteur de l'attentat.

—Oh! dit Louis XV, si Poulailler ne s'attaquait qu'à M. de Charolais, je les laisserais tous deux aux prises, sans plus m'occuper de l'un que de l'autre.

—Malheureusement, sire, Poulailler ne s'occupe pas que du comte. Le 31 janvier (Votre Majesté a probablement gardé mémoire de la chose), j'appris qu'un agent de la Pologne, adressé à S. A. le prince de Conti, devait arriver incognito à Paris, entrant de nuit par la barrière de Vincennes. Je parle ainsi devant Mgr de Mirepoix, continua d'Argenson en changeant de ton, parce que je connais son inaltérable dévouement pour le service du roi, parce que c'est le plus digne et le plus saint de nos évêques, et que, comme tel, je puis lui confier sans alarmes ni pour le roi, ni pour l'Etat, les secrets les plus grands.

—Je suis de votre avis, M. d'Argenson." dit noblement le roi.

L'évêque remercia le roi par un grand signe de tête.

"Donc, reprit d'Argenson, cet avis m'arrivant à moi, ministre des relations extérieures, je dus prendre mes mesures en conséquence. Je chargeai M. Feydeau de Marville de faire arrêter et garder l'envoyé polonais, sans qu'il pût communiquer avec qui que ce fût. Votre Majesté sait encore ce qui est arrivé. On arrêta un homme dans la voiture et ce fut une femme qui en descendit. Le lendemain, l'ambassadeur de Pologne vint près de moi réclamer la mise en liberté immédiate de

sa compatriote, qu'il affirma être la comtesse Potoka. Dans la voiture, sur la comtesse, on n'avait rien pu découvrir qui mît sur les traces d'une accusation. Les vêtements d'homme avaient absolument disparus, et il fallut forcément conclure ou que la comtesse était douée d'une habileté extraordinaire et avait à sa disposition des moyens de tromperie exceptionnels, ou que Martial, le brigadier de la maréchaussée, était un traître. Les antécédents de Martial parlaient très haut pour lui: il fallut cependant prendre des précautions. Il est au For-l'Evêque. Quant à la comtesse, elle a depuis ce temps demeuré à Paris où elle a vu le meilleur monde. Rien n'était venu confirmer l'accusation politique dont elle avait été l'objet, car, suivant le rapport que j'avais reçu, l'envoyé polonais arrivait à Paris chargé de pouvoirs pour appeler au trône de Pologne le prince de Conti, ce qui eût été fort grave; rien n'était venu, je le répète, confirmer cette accusation, lorsqu'hier un billet me fut envoyé. Ce billet m'était arrivé exactement dans les mêmes conditions que celui que j'avais reçu jadis, et qui m'avais dénoncé l'entrée à Paris du Polonais, agent politique, c'est-à-dire que je l'avais trouvé sur mon bureau en pénétrant le matin dans mon cabinet, sans qu'aucun des gens de ma maison pût me dire comment ce billet était là et qui l'avait apporté. Personne n'avait eu connaissance de ce papier, qui semblait être tombé du plafond ou arrivé par la cheminée. J'ouvris ce billet comme j'avais ouvert l'autre. C'était la même écriture. Seulement le premier était anonyme, et le second était signé.

—Signé! dit le roi. De qui?

—D'un nom trop connu.

—Quel nom?

—Poulailler.

—Poulailler? dit le roi avec étonnement.

—Oui, sire.

—Et ce billet, où est-il ?

—Le voici. "

Le marquis présenta au roi un papier plié qu'il avait tiré de sa poche. Louis XV l'ouvrit, et il parcourut des yeux les lignes serrées qu'il contenait, puis, se tournant vers l'évêque de Mirepoix, il lut à voix haute :

A Monsieur le Marquis d'Argenson, ministre des Affaires Etrangères.

" Monseigneur,

" Lorsque je vous écrivis dernièrement de prendre des précautions relativement à l'envoyé polonais, je m'en étais absolument rapporté à l'intelligence administrative de la police du royaume.

" J'ai eu raison... au point de vue de ceux qui voulaient tromper cette police, car elle ne s'est aperçue de rien.

" Quant à la prétendue comtesse polonaise, elle est partie ce matin en la personne de l'agent russe Gortskoff. Maintenant, il serait impossible d'atteindre cet habile agent.

" Pour vous convaincre de ma lucidité et de l'excellence de mes avertissements, je viens vous en donner une preuve.

" La chaise de poste dans laquelle il était entré dans Paris et qui a été arrêtée par Martial et fouillée par lui, est demeurée dans l'hôtel habité par la soi-disant comtesse Potoka. Envoyez chercher cette voiture.

" Quant elle sera dans la cour de votre hôtel, montez dedans. Soulevez la banquette de devant. Appuyez le doigt sur le bouton de cuivre placé au fond et qui sert à retenir le coussin.

" En appuyant fortement, vous sentirez le bouton s'enfoncer légèrement : alors tournez-le de gauche à

droite. Quand il aura fait un tour sur lui-même, appuyez encore, et le bouton s'ouvrira, laissant à découvert l'orifice d'un tuyau.

" Soufflez dans l'orifice de ce petit tuyau et une soupape s'ouvrira aussitôt dans le bois de la banquette, découvrant une ouverture carrée et assez vaste divisée en deux. Cette ouverture est celle d'un gros tube qui communique avec l'essieu des roues de devant et l'essieu des roues de derrière, à l'aide d'un autre tube de même grosseur passant dans les ressorts et rendu invisible.

" Dans l'essieu des roues de devant est disposé un mécanisme, que le mouvement de la voiture met en action et qui peut hacher, broyer et rendre menu le corps le plus pesant et le moins ductile.

" Le tube de l'essieu de derrière communique avec un double fond de la caisse de la voiture.

" Placez un grand morceau de drap, un vêtement dans l'extrémité supérieure du tube et faites mouvoir la voiture. Le vêtement ou le drap disparaîtront, et, après quelques instants de roulement, ils tomberont en charpie fine sous l'essieu, se dispersant au gré du vent.

" Dans la partie inférieure placez un paquet, un objet quelconque de la grosseur et du volume de l'ouverture du tube, puis renfermez le bouton et tournez de droite à gauche. Le paquet aura disparu : il aura été envoyé dans le double fond de la voiture.

" Tournez, au contraire, le bouton de gauche [illegible]ite et le paquet apparaîtra bientôt lentement.

" Ces expériences faites, vous comprendrez facilement, monseigneur, comment le personnage arrêté par Martial a pu faire disparaître ses vêtements d'homme pour se revêtir de vêtements de femme, et comment, enfin, les papiers secrets ont pu vous échapper.

" Et maintenant, M. le ministre, que des circonstances heureuses pour moi m'ont mis en relation avec Votre Seigneurie, j'espère que vous serez à même de compren-

dre et d'apprécier les services que je suis en état de rendre.

"J'espère encore que vous voudrez bien vous souvenir de moi, et ne pas m'oublier en *certaines* circonstances.

"Je souligne le qualificatif *certaines* et vous comprendrez bientôt pourquoi.

"J'ai appris que le brigadier Martial, accusé de trahison, avait été enfermé au For-l'Evêque. L'innocence de cet honnête soldat étant facilement prouvée par la vérification du mécanisme de la voiture, je ne doute pas que justice ne lui soit immédiatement rendue.

"Martial m'a poursuivi plusieurs fois avec grande intelligence. S'il ne m'a pas pris ce n'a pas été sa faute. Je souhaite que cet aveu lui soit utile.

"Ma dernière lettre était anonyme. Je signe celle-ci en vous priant, monseigneur, de recevoir l'expression du dévouement inaltérable et de la profonde estime de votre très humble et très obéissant serviteur,

"Le chevalier du Poulailler."

"Paris, ce 26 février 1745."

Puis, en bas de la lettre, il y avait écrit en *nota*:

"Quant à l'adresse de ma demeure, je me plais à supposer que M. Feydeau de Marville, le lieutenant de police du royaume, sera en mesure de la donner à monseigneur dès que j'aurai mis à même l'un de ses intelligents employés de gagner les deux cents louis d'or et le revenu de deux mille livres promis pour me livrer."

XVI

LA LETTRE

Le roi rejeta la lettre sur la table.

" Vive Dieu ! dit-il, voici un drôle d'une spirituelle insolence. C'est à croire qu'il sort des pages. Çà, M. d'Argenson, nous n'avons qu'une chose à faire : c'est de nous emparer de ce chevalier du Poulailler et de l'envoyer à notre illustre cousin et féal allié le roi de Prusse. Frédéric aime les philosophes et les gens d'esprit. Celui-là a fait ses preuves. "

Et se renversant en arrière sur son fauteuil :

" Qu'avez-vous fait après réception de cette missive ? demanda-t-il en changeant de ton.

—J'ai fait venir la voiture de poste, sire, répondit le ministre. Je l'ai visitée moi-même et j'ai constaté, après expériences faites, que les renseignements donnés étaient d'une exactitude et d'une précision véritablement extraordinaires.

—Et la comtesse Potoka ? "

Le lieutenant de police s'approcha tenant une liasse de papiers.

" Sire, dit-il, voici les rapports de dix agents différents. Pas un seul de ces rapports ne contredit les autres.

—Et que disent-ils ?

—Jue la comtesse Potoka a quitté Paris hier à dix heures du matin; qu'elle est montée dans une berline attelée de deux chevaux et conduite par un cocher avec un valet de pied sans livrée sur le siège: que la berline est sortie de Paris par la porte du Temple et qu'elle a traversé Belleville et Romainville. A midi, elle était à Noisy-le-Sec, et à une heure, après avoir stationné à Noisy, elle entrait dans la forêt de Bondy. A partir de cet instant, sire, les traces ont été perdues.

—Comment?

—On l'a vue entrer dans la forêt, mais on ne l'a pas vue sortir. Qu'est-elle devenue? On l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est que la voiture, les chevaux, le cocher, le valet de pied et la comtesse ont absolument disparu.

—Et vous n'espérez rien découvrir? demanda Louis XV.

—Je tente tout, sire, mais je ne sais si je dois espérer. A l'heure à laquelle j'ai l'honneur de parler à Votre Majesté, j'ai soixante agents fidèles et dévoués fouillant tous les environs de la forêt de Bondy dans un rayon de trois lieues. Ce soir, les premiers rapports m'arriveront."

Louis XV fit un signe de tête approbatif.

"Sire, dit le marquis d'Argenson, il faut maintenant que Votre Majesté se reporte encore à cette journée du 31 janvier, qui a engendré de si singuliers événements. C'est M. le lieutenant de police qui doit encore parler à cet égard.

—Je l'écoute, dit Louis XV.

—Pour obéir à l'ordre que le roi m'avait donné d'arrêter Poulailler dans le délai de dix jours, commença M. Feydeau de Marville, j'avais promis de grandes récompenses à mes employés.

L'un d'eux, nommé Jacobert, me demanda une audience particulière, et il s'engagea à me livrer, le len-

demain, Poulailler. Il me raconta qu'un hasard l'avait mis en rapport avec deux affidés de Poulailler.

Jacobert était, en effet, un ancien voleur. Avant d'entrer au service de la police, il avait fait partie de la bande de Frolard à Rouen. Les deux affidés de Poulailler crurent à une nouvelle recrue, et ils proposèrent à Jacobert de le faire enrégimenter.

Jacobert entra dans la maison de la place Maubert situé au coin de la rue Galande: Il assista aux orgies des bandits venus là et il fut reçu membre de la société. Il devait revenir le lendemain à huit heures pour être présenté à Poulailler et accueilli par lui.

Je donnai à Jacobert toutes les facilités pour agir, lui accordant tout ce qu'il demandait afin d'assurer sa réussite.

Puis je pris mes mesures pour le surveiller lui-même sans qu'il s'en doutât. Je fis cacher vingt-cinq hommes dans les maisons de la place Maubert, et vingt-cinq autres autour du cloître St-Jean de Latran. De plus, je fis prévenir le chevalier du Guet. Cela fait, j'attendis.

La nuit suivante s'écoula sans nouvelle. Les vingt-cinq hommes de la place Maubert et ceux de la rue du cloître St-Jean de Latran rentrèrent le matin. Ils n'avaient rien vu.

J'attendais Jacobert: il ne reparut pas.

J'envoyai alors mes hommes les plus sûrs, je fis envahir la maison indiquée par Jacobert comme celle donnant accès dans l'asile mystérieux. La maison était complètement vide des caves aux greniers. Ni meubles, ni créatures vivantes ne s'y trouvèrent, et il n'apparaissait pas même la moindre trace qui constatât la présence des êtres absents.

On s'efforça, mais en vain, de découvrir l'ouverture des caves qui, au dire de Jacobert, devaient communiquer avec les souterrains qui l'avaient conduit jusqu'en

face du cloître St-Jean de Latran. Nul indice ne signala ces souterrains. Les ténèbres entourant cette affaire devenaient de plus en plus épaisses.

Je fis rechercher le propriétaire de cette maison. Je constatai alors que cette maison, qui avait longtemps appartenue à l'abbaye St-Victor, avait été acquise, quelques années auparavant, par un homme que l'on n'avait vu venir qu'une seule fois dans la maison.

Depuis cette époque le propriétaire n'avait jamais reparu, et on ignorait absolument où il pouvait être. Aucun des voisins ne put donner de renseignement. N'ayant aucune preuve, ne pouvant agir en vertu d'aucun acte légal, je dus faire évacuer la maison.

Les jours s'écoulèrent et Jacobert ne reparut pas. Qu'était-il devenu? Avait-il été victime ou était-il traître? Voilà ce que je voulais savoir et ce que je ne parvenais pas à apprendre.

Hier matin une lettre m'est arrivée par la poste. Cette lettre n'était pas adressée au lieutenant de police, mais particulièrement à moi-même.

L'écriture était celle d'une main mal exercée.

Je décachetai l'épître. Dans l'intérieur s'en trouvait une autre sur laquelle mon nom et mes qualités étaient tracés nettement, avec cette inscription placée en dessous:

"Au nom du roi et de la justice, que celui qui ramassera cette lettre la fasse parvenir à M. le lieutenant de police."

Sans doute, continua Feydeau, la lettre avait été trouvée dans la rue où elle avait été jetée sur un terrain fangeux, car elle était maculée de taches de boue.

J'avais reconnu l'écriture de Jacobert. Il m'était impossible de ne pas avoir la certitude que je ne me trompais pas; j'avais reçu trop de fois ses rapports. D'ailleurs, pour éviter le danger des imitations et des contrefaçons, j'avais fait faire pour chacun des prin-

cipaux agents un signe particulier. Le signe est la moitié d'une empreinte dont j'ai l'autre moitié. Il y a autant d'empreintes différentes qu'il y a de différents agents.

J'ouvris vivement la lettre et je reconnus le signe, Cette lettre, la voici : ce signe, le voilà."

En achevant ces mots, Feydeau de Marville avait pris dans son portefeuille une lettre pliée qu'il présenta au roi. Cette lettre était froissée, salie, recouverte de taches jaunâtres et poussiéreuses.

Feydeau l'ouvrit, et il fit voir à Louis XV, en haut du papier,un signe bizarre imprimé en rouge brun.

"Il s'est évidemment servi de son sang," reprit le lieutenant de police.

Prenant encore dans son portefeuille une petite boîte plate, il tira de cette boîte un petit instrument découpé à jour de la grosseur d'un cachet. Il appliqua cet instrument découpé sur le signe de la lettre.

Toutes les parties pleines remplirent les parties laissées vides par les traits rouge-brun. Empreinte et cachet s'adaptaient merveilleusement.

"Je ne pouvais ni je ne puis douter, dit Feydeau, car Jacobert est le seul qui ait cette empreinte, et il a placé le signe dans la partie du papier fixée entre nous, mais entre nous seuls, pour recevoir le signe.

—Mais c'est fort ingénieux, cela ! dit le roi.

—De cette manière, reprit Feydeau de Marville, il m'est impossible d'être trompé; car, en admettant qu'on puisse imiter l'écriture d'un agent, qu'on se soit même emparé de son cachet, il faudrait connaître encore l'endroit exact du papier sur lequel le signe doit être apposé.

—C'est vous qui avez inventé cela, M. de Marville ?

—Oui, sire.

—Je vous en fais mon compliment sincère. C'est très habile et très adroit."

Feydeau salua avec une expression de satisfaction grande.

" Maintenant que nous savons que cette lettre est de JJacobert, reprit Louis XV, lisez-la, M. de Marville. "

Feydeau ouvrit la lettre et la lut:

" Monseigneur,

" Je suis pris, je vais mourir, mais un hasard heureux me permet de vous écrire.

" Si je meurs, assassiné par les bandits qui se sont emparés de moi, au moins cette mort pourra vous donner un renseignement précieux, et j'aurai servi jusqu'au dernier soupir la police du royaume.

" Si je ne me trompe pas dans mes calculs, bien que je sois absolument privé de la lumière du ciel et de l'air extérieur, voici quinze jours que je suis prisonnier.

" Où suis-je? Dans des souterrains. Mais quels sont ces souterrains? je l'ignore. Suis-je sous Paris ou dans la campagne? Ces souterrains sont-ils immenses ou m'a-t-on fait aller et revenir en croisant mes traces, comme un lièvre, pendant plus de dix heures pour me faire croire à leur immensité?

" Je ne puis répondre.

" Ce que je puis dire, c'est que je ne vois plus la lumière du ciel et que je ne la reverrai plus. Mais le sacrifice de ma vie est fait, et je soutiendrai le poids de la situation sans faiblir jusqu'au dernier moment.

" Voici, monseigneur, ce qui s'est passé.

" Monseigneur n'a pas oublié que le 31 janvier je m'engageai à lui livrer Poulailler le soir même.

" Ce soir-là, effectivement, j'avais rendez-vous dans le cabaret de la rue Perdue, sur la place Moubert, avec Isaac et Tête-Verte, mes deux anciens amis de la bande de Frolard, que j'avais vus la veille, qui m'avaient fait recevoir de la bande de Poulailler et qui devaient ce soir-là même me présenter au grand chef.

" A huit heures nous devions nous rencontrer à l'endroit indiqué.

" Je fus exact; ils le furent aussi.

" A huit heures nous quittâmes le cabaret pour traverser la place, dans les ténèbres, et gagner la maison qui fait le coin de la rue Galande.

" Nous entrâmes, la porte se referma; mais à peine avais-je fait trois pas, que je fus renversé, lié, bâillonné, avant que je pusse tenter un seul mouvement ou pousser un seul cri.

" On m'appliqua un bandeau sur les yeux, et je fus enlevé par quatre mains vigoureuses qui m'emportèrent en m'étreignant énergiquement.

" Au premier moment, la surprise passée, je pensai qu'on m'avait tendu un piège et qu'on savait qui j'étais. Alors j'étais perdu, absolument perdu, et j'allais endurer tous les genres de supplices.

" Puis une autre idée surgit tout à coup dans mon cerveau.

" Si c'était une épreuve, me dis-je, une de ces épreuves comme il s'en pratique dans tant de sectes.

" Cela pouvait être, et cette pensée me rendit tout le calme dont je devais avoir besoin pour soutenir la lutte qui évidemment, dans un but ou dans un autre, allait s'engager.

" Ne pouvant faire aucun mouvement, ne pouvant ni voir, ni entendre, je me sentais emporté rapidement. Cette situation dura longtemps. Enfin tout à coup j'entendis un chant de coq retentir dans l'éloignement, puis à ce chant en répondit un autre plus rapproché. Ceux qui m'emportaient s'arrêtèrent brusquement.

" Des gloussements répétés résonnèrent de tous les côtés. On me laissa tomber violemment; mes pieds s'enfoncèrent dans un sol mouvant et glissant. Je fis un effort pour ne pas tomber et demeurer debout.

" Une odeur très forte s'emparait de mes nerfs olfac-

tifs. Les gloussements, auxquels se mêlaient des chants de coq, ne décessaient pas.

"Le bandeau humide qui me couvrait les yeux, le bâillon épais qui me meurtrissait les lèvres tombèrent à la fois. Une lumière très vive frappa mes yeux et m'éblouit.

"Je demeurai un instant sans voir, puis la clarté revint dans mon esprit et dans mes facultés. Je regardai autour de moi: je demeurai stupéfait.

"Je croyais avoir été transporté dans quelque salle profonde des souterrains ou des catacombes. Je m'attendais à voir se dresser autour de moi les squelettes et les spectres menaçants... J'étais au milieu d'une gigantesque basse-cour.

"De hauts treillages entouraient un énorme espace de terrain et avaient pour toiture un autre treillage. En face de moi était un énorme poulailler, soutenu par de gros pilastres, avec ses *juchoirs* et ses nids. Une échelle faisait communiquer ce poulailler, qui eût pu facilement recevoir des autruches, avec la basse-cour.

"Le sol de cette basse-cour était recouvert d'une épaisse couche de paille. A droite, je voyais une pièce d'eau large comme un puis ordinaire.

"Les treillages ne formaient que trois côtés de la basse-cour. Le poulailler était adossé contre un grand mur.

"J'étais seul. J'entendais des gloussements très rapprochés.

"Tout à coup une porte que je n'avais pas remarquée s'ouvrit dans la muraille du poulailler, et je vis apparaître le cortège le plus bizarre et le plus fantastique.

"Ce cortège se composait de sept êtres qu'aucun mot de notre langue ne me permet de qualifier. Moitié hommes, moitié bêtes, ces êtres singuliers avaient des têtes de coq, des ailes attachées au dos, le corps tout

emplumé, les bras et les jambes enveloppés dans des maillots collants.

"Les plumes étaient chez chacun d'eux, de couleur différente.

"Le premier était un *coq-d'Inde* au plumage noir et blanc, avec la crête du dindon.

"Le second était un *coq doré* avec ses magnifiques plumes de faisan.

"Le troisième, un *coq pattu* avec ses plumes grises et brunes.

"Le quatrième, un *coq nègre* avec son plumage absolument noir et sa crête rouge.

"Le cinquième, un *coq nain* au plumage de coq de basse-cour.

"Le sixième, un *coq Iago* au plumage vert et rouge.

"Le septième, un *coq huppé,* blanc de plumes, avec une double crête formant couronne.

"Tous sept entrèrent gravement, et chacun d'eux sauta sur un juchoir en chantant. Puis, les places prises, un silence profond régna dans la basse-cour.

"Alors, par la porte demeurée ouverte, entra un homme qui..."

M. Feydeau de Marville s'était arrêté dans sa lecture.

"Eh bien? dit le roi, pourquoi ne continuez-vous pas?

—Parce qu'il y a une solution de continuité dans la lettre. Voyez, sire! Ce qui suit a été écrit très rapidement. Evidemment entre ce qui précède et ce qui suit il y a eu quelque terrible événement accompli."

Et Feydeau plaça l'épître sous les yeux du roi.

"Puis dit d'Argenson, le papier est froissé violemment, il a dû être caché avec grande précipitation."

En effet, cela était incontestable, le reste de la lettre avait dû être écrit à la hâte. Les caractères étaient mal tracés et à peine lisibles.

Voici ce que contenait la fin de la missive:

"Je suis brisé... J'ai subi tortures sur tortures sans vouloir parler...

"On voulait me contraindre à révéler tous les secrets de la police... Je me suis renfermé dans un silence absolu, complet, profond...

"La mort est suspendue sur ma tête... Combien de minutes ai-je à vivre?... Je l'ignore... Où suis-je en ce moment? Je ne le sais pas...

"Il y a quelques instants, j'étais couché sur le dos, couché sur une paille humide. Il faisait noir, car aucune lumière ne m'éclaire jamais; mais mes yeux se sont familiarisés avec cette obscurité incessante... J'ai fini par distinguer nettement, et ce que j'écris en ce moment, je l'écris dans les ténèbres.

"J'étais donc étendu sur le dos, le corps brisé par les souffrances de la torture, les yeux fixés sur la voûte du souterrain. Cette voûte n'était pas haute, car je la touchais facilement de la main en montant sur une pierre.

"Tout à coup j'entendis un roulement sourd allant en augmentant; puis tout s'ébranla autour de moi, comme si la terre eût ressenti une secousse; une traînée lumineuse apparut au-dessus de ma tête et un peu de terre tomba sur moi.

"Puis des claquements sonores résonnèrent et le bruit du roulement diminua lentement, progressivement.

"J'étais debout, la main sur mon coeur, qui battait avec une grande violence.

"La traînée lumineuse existait dans la profondeur de la voûte. C'était la lumière du jour qui arrivait jusqu'à moi. Je compris que le bruit que j'avais entendu était celui du roulement d'une voiture, que le claquement qui avait retenti était celui d'un fouet, que je devais être, par conséquent, sous la chaussée d'une rue.

"Une pensée ardente envahit mon cerveau. Parve-

nir à profiter de cette fissure du sol, qu'avait dû provoquer la lourdeur du poids d'un véhicule, pour me mettre en communication avec l'extérieur, c'était l'espoir qui renaissait dans mon âme, le lien suprême qui me rattachait à la vie.

"En quelques secondes, je m'efforçai de chercher et de combiner tous les moyens que je pouvais employer pour réussir; mais, hélas! ces moyens se réduisaient fatalement au néant...

"En proie à la douleur, à la rage, au désespoir, j'errais dans la galerie souterraine qui me servait de prison comme la bête fauve qui erre dans sa cage, quand ma main crispée étreignit de la paille sèche.

"Il y avait dans un angle des bottes de paille. Je poussai un râle joyeux. En employant ces longues pailles, en les attachant les unes aux autres, en fixant à l'extrémité un papier, je pouvais faire passer ce papier par la fissure, et..."

"C'est tout! dit M. Feydeau de Marville. La lettre s'arrête là...

—Il n'y a plus rien? demanda le roi.

—Rien, sire."

Louis XV prit les papiers; il les examina avec une attention extrême.

"C'est vrai, dit-il, il n'y a pas un mot de plus."

Un silence assez long suivit cette réflexion. Louis XV, soucieux et rêveur, paraissait avoir complètement oublié les plaisirs de Choisy, pour ne s'occuper que de cette aventure étrange, qui prenait des proportions inattendues.

L'évêque de Mirepoix, toujours immobile et impassible, écoutait tout, entendait tout, suivait tous les détails de cette affaire sans y prendre la moindre part orale. L'effet que produisait la taciturnité du vieillard augmentait encore le côté mystérieux et difficile de la situation.

Seul, d'Argenson semblait agir en homme suivant une route tracée d'avance et certain, dans un délai limité, d'arriver à atteindre le but. Sa physionomie était impassible, mais son oeil vif, intelligent, spirituel allait du roi au lieutenant de police, en glissant sur l'évêque avec une profondeur et une netteté de regard indiquant le travail de l'esprit.

XVII

LE PROCES-VERBAL

Le roi releva la tête et regarda Feydeau de Marville.

"Qu'avez-vous encore à m'apprendre? demanda-t-il.

—Un dernier fait, sire, répondit le lieutenant de police, dernier fait qui semble éclairer la situation et qui la rend plus obscure. Cette lettre que je viens de communiquer à Votre Majesté m'est arrivée hier matin par la poste, ainsi que j'ai eu l'honneur de lui dire. Ce n'est pas la seule nouvelle que je reçus. Cette nuit, en rentrant à l'hôtel, à une heure du matin, je trouvai sur mon bureau les liasses des rapports que l'on y dépose chaque soir à la même heure. Je me mis à les parcourir, ainsi que j'en ai l'habitude, quand tout à coup mes yeux s'arrêtèrent sur cette grosse enveloppe placée au milieu des papiers."

En achevant ces mots, Feydeau prenait dans le portefeuille un paquet de papiers qu'il présenta au roi.

Ce paquet de papiers était placé dans une enveloppe en parchemin qui portait cinq cachets. Les quatre cachets placés aux quatre angles étaient de nuance différente. L'un était en cire jaune, l'autre en cire verte, les deux autres en cire blanche et en cire noire. Les quatre cachets avaient pour empreinte un coq de taille et de formes différentes.

Le cachet du centre était en deux nuances: il portait

un oeuf blanc sur un fond rouge. Sur le dessus de l'enveloppe était écrit en grosses lettres:

Pour remettre à
Monsieur le lieutenant de Police.

Après avoir laissé examiner au roi cette enveloppe bizarre, Feydeau l'ouvrit et en tira plusieurs feuilles de grand papier doré sur tranches et pliées en quatre.

Ces papiers, pliés, étaient enveloppés dans une feuille de papier à lettre ordinaire sur laquelle étaient tracées ces quelques lignes:

" Monsieur le lieutenant de police,

" Comme vous devez être inquiet de la disparition subite de votre agent Jacobert, je m'empresse, maintenant que le délai du mystère est expiré, de vous envoyer tous les renseignements qui ne sauraient manquer de vous être agréables.

" Voici donc la copie exacte du procès-verbal de l'acte d'accusation et de lacte d'exécution de Jacobert.

" Après lecture, vous pourrez demeurer convaincu que ma police est aussi bien faite que la vôtre, et que mes agents et mes employés ne sont pas moins intelligents et moins dévoués que tous ceux attachés à votre service.

" J'espère, monsieur le lieutenant de police, avoir incessamment le plaisir de vous voir et de causer avec vous, et qu'alors vous m'exprimerez la satisfaction que vous aura causée le renseignement précieux que je vous donne.

" En attendant le moment après lequel j'aspire, veuillez, je vous prie,

" Monsieur le lieutenant de police,

me considérer comme votre très humble et très dévoué serviteur,

" Poulailler. "

Le roi prit le papier et l'examina attentivement. De l'autre main, attirant la lettre adressée au marquis d'Argenson, il plaça les deux épîtres en regard, comme pour les comparer.

"C'est exactement la même écriture, dit Louis XV.

—Exactement est le mot, sire, dit le ministre des affaires étrangères. Ce matin, j'ai fait examiner ces deux lettres par trois experts en écriture, et tous trois ont déclaré séparément, que la même main avait écrit ces lignes.

—C'est donc bien Poulailler qui a écrit?

—Et Poulailler qui a signé.

—Et ce procès-verbal?

—Le voilà, sire.

Feydeau de Marville prit le cahier de papier doré que recouvrait la feuille de papier à lettre et l'ouvrit.

"Lisez!" dit le roi.

Le lieutenant de police s'apprêta à lire; mais Louis XV, voyant M. d'Argenson s'appuyer légèrement sur la table pour se soutenir, car le ministre et son collègue étaient debout tous deux, ainsi que l'exigeait l'étiquette quand il n'y avait pas Conseil, Louis XV sourit de cet air gracieux qui lui était particulier.

"Messieurs, dit-il, asseyez-vous!

D'Argenson et Feydeau prirent chacun un tabouret. Le lieutenant de police commenca sa lecture:

De notre palais souterrain de Paris, cette nuit du 25 février 1745, cinquième année de notre règne de justice.

—Il y a cela?" dit le roi.

Feydeau présenta le papier.

—Eh bien mais, reprit Louis XV, il paraît qu'il y a à Paris deux rois et deux palais: les uns sur terre, les

autres sous terre. Je suis fort aise d'apprendre cette nouvelle. Ensuite."

Feydeau reprit:

Procès-verbal de l'assemblée des coqs. — Accusation, jugement, condamnation et exécution de Jacobert, reconnu et déclaré traître renard et arrêté en flagrant délit d'introduction dans le Poulailler même.

"Ce dit soir, du 25 février 1745, Jacobert, ex-employé de la société normande, Frolard et Cie, et ayant quitté ladite société pour passer au service des exploiteurs de la caisse royale..."

—Mais c'est une plaisanterie! s'écria Louis XV.

—C'est écrit tout au long, sire!

—Savez-vous qu'il commence à être très-amusant votre bandit, reprit le roi en se renversant sur son siège. Si cela continue, je vais désirer le voir.

—Plaise à Dieu que je puisse le présenter immédiatement à Votre Majesté!

—Ma foi, monsieur le lieutenant de police, je le recevrais avec grand plaisir, ce Chevalier du Poulailler, qui me paraît véritablement avoir des allures de gentilhomme.

—Même quand il tue les gens," dit le marquis d'Argenson.

Le roi se redressa majestueusement.

"M. de Charolais en tue-t-il moins? demanda-t-il. Et certes ceux qu'il tue, il les tue plus lâchement. S'il y a une excuse, elle est en faveur de Poulailler. Celui-là tue par métier et l'autre par plaisir!"

En s'exprimant ainsi, le beau visage de Louis XV était empreint d'une expression de dégoût et de mépris écrasant.

L'évêque de Mirepoix s'était levé.

"Sire, dit-il, je donnerais toutes les années qui me

restent à vivre, et ce serait peu, pour que la France entière entendît vos paroles et les comprît comme je les comprends.

—Vous les avez entendues, monsieur de Mirepoix, répondit le roi. Cela me suffit!"

L'évêque s'inclina profondément.

"Donc, reprit Louis XV en s'adressant au marquis d'Argenson et à M. de Marville, donc je voudrais voir le chevalier du Poulailler."

Le roi n'achevait pas qu'un chant de coq, vif, charmant, clair, un véritable point d'orgue de musique gallinacéenne ou gallinacéique retentissait en même temps qu'un coup sec heurtait la vitre d'une grande fenêtre placée précisément derrière le fauteuil de Louis XV.

Le roi se retourna vivement. Il aperçut sur l'appui de la fenêtre, en dehors, un coq admirable de richesse de plumes et de couleurs, un de ces coqs à la pose chevaleresque, à l'air noble et provocateur, aux formes essentiellement aristocratiques, et qu'un gentleman amateur de combats eût volontiers payé deux cents guinées.

Le coq donnait des coups de bec sur la vitre.

Le roi se leva vivement et courut vers la fenêtre; mais, au moment où il l'ouvrait, le coq poussa un nouveau kokoriko harmonieux et il disparut en s'envolant vers la terre.

Louis XV avait ouvert la fenêtre et il se pencha au dehors: à la place qu'occupait le coq était un oeuf de grosseur plus qu'extraordinaire.

Le roi prit l'oeuf, l'examina; puis ne voyant plus le coq, il referma la fenêtre et il revint vers le fauteuil.

Les trois hommes qui étaient dans le cabinet avaient assisté à cette petite scène avec un étonnement profond.

"Parbleu! dit le roi en s'asseyant et en examinant son oeuf, voilà une affaire qui prend de singulières proportions. Il paraît que je dois y être mêlé aussi. Qu'est-ce que ce petit coq qui vient de chanter sur cette fenêtre

et taper au carreau juste au moment où je dis que je voudrais voir le chevalier du Poulailler!"

Puis changeant de ton et comme obéissant à une inspiration soudaine:

"Marville, dit vivement le roi, donnez sur-le-champ l'ordre que l'on fouille les environs du château, et qu'on arrête immédiatement tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants, tous les animaux, tous les êtres enfin, et les coqs surtout, qui seraient dans le parc. Allez vite et revenez plus vite encore!"

Feydeau avait disparu.

"Le fait est que c'est étrange! dit M. d'Argenson.

—Plus qu'étrange!" reprit le roi.

Et tendant l'oeuf à l'évêque:

"Examinez cet oeuf, monsieur de Mirepoix, continua le roi. Vous qui êtes un saint homme, vous n'avez pas peur du diable. C'est, au contraire, le diable qui doit avoir peur de vous."

L'évêque, dont la curiosité paraissait être aussi très-vivement excitée, examinait l'oeuf, le tournant, le retournant de tous côtés, l'agitant et le levant pour le *mirer* suivant l'expression consacrée par les experts.

"Cet oeuf contient un objet lourd et ferme, dit l'évêque, qui n'est certes pas le résultat de l'alliage de la liqueur albumineuse et du jaune par l'incubation. Le corps que renferme cette coquille est un corps étranger; mais ce que je ne puis expliquer, c'est sa situation même.

—Comment? demanda le roi qui paraissait prendre un intérêt de plus en plus vif à l'aventure.

—L'enveloppe calcaire est absolument intacte, sire. Il n'y a pas la moindre trace de piqûre, ni de cassure. Comment expliquer que cet oeuf dont la coquille est dans son entier et est réelle, car ce n'est point une imitation; comment expliquer, dis-je, que cet oeuf renferme un corps volumineux et dur?"

Le roi se retourna vers d'Argenson:

"Que vous en pense?

—Qu'il faut casser l'oeuf pour savoir ce qu'il contient, sire, répondit le ministre des affaires étrangères.

—C'est mon avis.

—Votre Majesté veut-elle casser l'oeuf? demanda l'évêque.

—Non pas! si c'est une oeuvre diabolique je ne m'en mêle point! dit Louis XV en souriant. D'ailleurs la situation est claire. Ou il faut être bien avec le diable ou il faut être mal pour mener la chose à bonne fin. Dans le premier cas, le marquis d'Argenson nous sera de la plus grande utilité; dans le second cas, il n'y a pas de main plus puissante que la vôtre.

—Que Mgr de Mirepoix agisse, dit d'Argenson. Je ne tiens pas à entrer en relation avec Satan."

L'évêque posa l'oeuf sur la table et le soulevant doucement, il lui brisa le côté pointu en le frappant légèrement. Puis il enleva délicatement des morceaux de coquilles.

Le roi et le ministre suivaient l'opération avec un intérêt vif.

"Ah! dit Louis XV, je vois scintiller quelque chose.

—Des rubis! des émeraudes! des diamants!" dit d'Argenson.

M. de Mirepoix venait d'achever de briser la coquille, et il tenait entre l'index, et le pouce, le plus joli petit coq que non-seulement l'imagination mais encore l'art de la bijouterie pût rêver.

Ce coq, de la grosseur d'un poussin, avait le corps en or massif. Les rubis, les émeraudes, les diamants, les saphirs, les topases et les améthystes formaient le plumage de la tête et des ailes. Le bec était taillé dans une cornaline admirable. La crête était en corail et les pattes en jais.

C'était une oeuvre d'art d'un richesse inouïe. Louis

XV, habitué aux splendeurs du trône, paraissait émerveillé.

"C'est adorablement fait," dit-il en prenant le petit coq par ses deux petites pattes.

Immédiatement le coq ouvrit le bec et fit entendre un kokoriko d'une imitation parfaite.

"Décidément, dit le roi, c'est une merveille.

—Sire, dit le ministre, le coq porte un petit médaillon au cou.

—C'est vrai! Je ne l'avais pas encore remarqué."

Le roi prit le médaillon qui était en émail noir. Sur cet émail était écrit en poussière de diamants:

Je suis au Roi.

Louis XV se leva vivement.

"Messieurs, dit-il, il y a dans tout ceci quelque chose d'étrange, de fantastique, d'impossible qu'il faut absolument que j'éclaircisse. Qu'en pensez-vous, monsieur de Mirepoix?

—Avant de répondre, sire, dit l'évêque, je voudrais avoir entendu tout ce que M. le lieutenant de police a à vous dire.

—Et vous, d'Argenson?

—Je dis, sire, que si aucun de nous ne peut vous répondre, il y a peut-être à Paris quelqu'un qui vous répondra.

—Qui donc?

—Un nouvel arrivé.

—Qui se nomme?

—Le comte de Saint-Germain.

—Saint-Germain? Je ne connais pas ce nom.

—Je ne le connaissais pas non plus, sire, mais depuis trois jours je le connais."

La porte s'ouvrit et Feydeau de Marville entra dans le cabinet.

XVIII

TO BE OR NOT TO BE

"Eh bien! monsieur? demanda vivement le roi.

—Les ordres sont donnés, sire, répondit le lieutenant de police en s'inclinant. Valets, pages, piqueurs, gardes, soldats, employés de tous genres sont sur pieds à ce moment. Le parc a été entouré par la cavalerie et les piqueurs. Toutes les issues sont gardées et les fourrés, les allées, les taillis, ont été fouillés, explorés avec une minutieuse attention.

—Très-bien, monsieur, vous m'avez parfaitement compris."

Puis après un moment de silence:

"Maintenant, dit le roi, laissons de côté cette affaire du coq et de l'oeuf qui est peut-être plus attrayante qu'intéressante, et revenons à la lecture de ce procès-verbal que vous avez reçu."

Feydeau de Marville reprit aussitôt sur la table tous les papiers qu'il y avait déposés lorsqu'il s'était élancé pour obéir aux ordres du roi.

"Où donc en étions-nous? demanda Louis XV.

—A cette phrase, sire," dit l'évêque.

Et d'une voix grave, le digne prélat répéta, mot pour mot et sans hésiter, les dernières lignes lues par le lieutenant de police:

"Ce dit soir du 25 février 1745, Jacobert, ex-employé

de la société normande Frolard et Cie et ayant quitté ladite société pour passer au service des exploiteurs de la caisse royale...

—C'est bien cela! dit d'Argenson avec admiration. Votre fidélité de mémoire est toujours aussi extraordinaire, monseigneur l'évêque!

—Continuez!" dit le roi.

Feydeau de Marville reprit:

"Jacobert, arrêté à son entrée dans notre poulailler souterrain, a été remis aux mains de notre toute-puissante justice.

"Convaincu du triple crime d'infâme fausseté, d'abominable traîtrise et de lâche trahison, ledit sieur Jacobert est condamné à l'unanimité par le tribunal des sept coqs.

"La condamnation dudit sieur Jacobert est basée sur l'exécution précise de l'article premier de notre loi.

"Cet article est ainsi conçu:

"Quiconque, quel que soit son âge, quelque soit son sexe, quelle que soit sa position dans le monde, quelle que soit sa valeur réelle, quelle que soie enfin l'utilité qu'il pourrait avoir, pénétrera dans le poulailler sans être coq, poule, poulet ou poussin sera immédiatement, irrévocablement condamné à mort et exécuté dans le délai d'une heure, et son corps devra servir de base et de consolidation à l'édifice.

"Les coqs ayant chanté trois fois, l'exécution va avoir lieu sur l'heure.

"Le supplice est celui de l'*emmurement*.

"L'exécution commence:

"Le premier coq s'avance, prend des bandelettes et attache le condamné. Chacune de ces bandelettes qui entourent absolument le corps du condamné est empreinte d'une tache du sang d'un coq ou de deux poules ou de quatre poulets. Le premier coq chante et se recule.

"Le second coq s'avance : il saisit le condamné, le renverse et le traîne par les pieds jusqu'à l'angle gauche de la muraille du Poulailler. Là, il le redresse et le place debout dans cet angle. Puis il chante et se recule.

"Le troisième coq s'avance à son rang. Il prend quatre barres de fer et il les scelle dans les deux murailles, enclavant le condamné et l'empêchant ainsi de tomber en avant. Il chante et se recule.

"Jacobert est là debout, immobile, resserré dans les bandelettes et maintenu par les tiges de fer. Il n'a de libres que les yeux et la bouche. Ses yeux sont hagards, sa bouche crie.

"Le quatrième coq s'avance : quatre poules le suivent. Deux portant des pierres, deux portant une auge pleine de plâtre préparé. Le coq prend une truelle d'or placée à sa ceinture et il commence le scellement des pierres, formant un rang devant le condamné.

"Puis survient le cinquième coq qui fait le second rang et le sixième qui élève le troisième.

"La tête du condamné apparaît seule. Il crie, il pleure, il gémit.

"Le septième coq pose le dernier rang.

"Alors les sept coqs s'avancent, entourent la muraille et font entendre leurs trois chants. Puis ils se retirent.

"Justice est faite !"

—Voilà ce que contient le procès-verbal, sire, dit M. Feydeau de Marville. Plus bas sont les signatures, chacune accompagnée d'un cachet de nuances différentes. Ces signatures qui affirment et confirment le présent procès-verbal et la vérité de ce qu'il contient sont disposées ainsi :

Coq-Huppé, avec cire blanche ; *Coq-Iago*, avec cire verte ; *Coq-Doré*, avec cire jaune d'or ; *Coq-d'Inde*, avec cire rouge ; *Coq-Nègre*, avec cire noire ; *Coq-Pattu*, avec cire grise ; *Coq-Nain*, avec cire brune.

Puis, au-dessous de ces signatures cette phrase significative :

"Approuvé le procès-verbal.

Signé : Poulailler."

Louis XV avait pris les pièces : il les parcourait et les examinait.

"C'est dressé dans les mêmes conditions que les procès-verbaux du Parlement, dit-il. Et cet acte était parmi vos rapports de police ?

—Oui ! sire, répondit Feydeau.

—Qui donc l'avait placé là ?

—Je l'ignore.

—Cependant, pour mettre ce papier sur votre bureau, il a fallu que l'on pénétrât dans votre cabinet.

—Cela est vrai, sire.

—Si un être humain a pénétré dans votre cabinet, à vous, le lieutenant de police du royaume, cet être, homme ou femme, enfant ou vieillard, a dû être vu.

—Je n'ai pu obtenir aucun renseignement à cet égard.

—Votre cabinet est gardé cependant ?

—Il y a dans les trois salons qui l'avoisinent trois secrétaires et neuf sous-secrétaires.

—Il doit y avoir un moment où les salons sont vides ?

—Jamais, sire. Mes secrétaires sont au nombre de neuf, soit trois personnes par chaque cabinet-salon. Les sous-secrétaires au nombre de vingt-sept, soit neuf également par chaque cabinet-salon. Chaque secrétaire principal ayant sous ses ordres les neuf sous-secrétaires a, avec eux, un service régulier de huit heures sur vingt-quatre.

—Huit heures par jour ?

—Non, sire. J'ai cru devoir changer l'ancienne organisation. Le service actuel change tous les deux jours d'heure. Le travail est deux fois huit heures de jour, une fois huit heures de nuit, c'est-à-dire huit heures de service dans la journée les deux premiers jours, et huit heures dans la nuit le troisième.

—Ah! très-bien.

—Votre Majesté approuve?

—Parfaitement; de cette façon, vous avez jour et nuit autour de vous un service incessant.

—Mon cabinet de travail n'a que trois entrées, chacune communiquant avec un des cabinets-salons. Ce n'est pas là que je reçois les agents secrets, c'est dans mon cabinet particulier; mais c'est dans le grand cabinet de travail que sont déposés chaque jour les rapports. Il est donc matériellement impossible, sire, à moins d'admettre que le secrétaire et ses neuf subordonnés se soient entendus pour me tromper (ce qui n'est même pas supposable); il est donc impossible que quel-qu'un se soit introduit dans mon grand cabinet de travail et y ait déposé ces papiers.

—Il n'y a pas d'autre entrée que celles des trois cabinets-salons?

—Non, sire.

—Et des fenêtres?

—Aucune; le grand cabinet est éclairé et aéré par un plafond vitré. C'est pour éviter qu'aucun regard ne puisse pénétrer dans la pièce.

—Alors, comment admettez-vous que ces papiers aient pu être déposés sur votre bureau, monsieur le lieutenant de police?

—Je ne l'explique pas, sire.

—Mais vous constatez le fait si vous ne l'expliquez pas?

—Oui, sire.

—Un de vos secrétaires ou de vos sous-secrétaires qui

porte les rapports dans votre cabinet a pu y glisser ces papiers.

—Ce n'est jamais un sous-secrétaire qui apporte les rapports dans mon cabinet: c'est le secrétaire de service. Quand il a placé ces rapports sur mon bureau, personne ne peut plus entrer.

—Eh bien! ce secrétaire...

—Cette nuit-là, sire, le secrétaire de service qui a collationné les rapports est Gabriel de Saprey, mon gendre.

—Alors, mon cher Feydeau, dit le roi, je suis comme vous, je n'y comprends exactement rien. Et vous, monsieur de Mirepoix, dit le roi en se tournant vers l'évêque, que concluez-vous de tout cela?

L'évêque se redressa lentement; il regarda le roi avec une grande solennité d'expression.

"Sire, dit-il d'une voix grave, je conclus qu'il y a malheureusement beaucoup à faire, ainsi que vous en avez la preuve, pour que la puissance de Votre Majesté, ou de ceux qui la représentent, soit à la hauteur de l'adresse de ceux qui luttent! Je ne suis pas étonné, sire, mais je suis douloureusement affligé que, dans un siècle éclairé comme le nôtre, de tels faits puissent s'accomplir sous le règne d'un prince tel que vous!

—Monsieur de Mirepoix veut-il dire par là que les serviteurs du roi le servent mal? dit d'Argenson en s'avançant.

—Si je voulais dire cela, monsieur le ministre, je le dirais, répondit l'évêque. Je n'accuse pas, je déplore; et, ce que je déplore le plus, c'est moins qu'on ne parvienne pas à punir les coupables, que de voir porter atteinte à la liberté des innocents.

—A la liberté des innocents! répéta le marquis d'Argenson. Et de quel innocent voulez-vous donc parler?

—De l'abbé des Rosniers de Saint-Ange, le chanoine doyen du chapitre de Bruxelles.

—Ah!" fit d'Argenson en regardant le lieutenant de police.

Puis s'adressant à l'évêque:

"Vous voulez parler de la personne qui a été arrêtée hier matin? dit-il.

—Précisément, monsieur le ministre, répondit le vénérable prélat; je parle de cette malheureuse victime qui a été arrêtée injustement, illégalement.

—Monseigneur, dit d'Argenson d'un ton bref, la personne dont vous parlez a été arrêtée au nom du roi; or, permettez-moi de vous le rappeler, tout ce qui se fait au nom du roi n'est jamais illégal et ne saurait être injuste!"

L'évêque regarda d'Argenson qui ne sourcilla pas. Il y avait évidemment commencement de lutte entre ces deux hommes; et ils le comprenaient tous deux; ils le comprenaient d'autant mieux qu'ils s'estimaient mutuellement.

Si l'évêque était un prélat du plus haut mérite, s'il était un prêtre vertueux entre les plus vertueux, s'il était doué de cette lucidité, de cette fermeté, de cette pureté d'esprit qui fait les hommes forts, il avait pour adversaire l'homme le plus consciencieux et le politique le plus intelligemment éclairé de l'époque.

Si d'Argenson était embarrassé dans son langage, ce n'était que dans les réunions de cour. En discussion sérieuse, dans les réunions des conseils, en face d'opposants, il avait la patience du diplomate et la vivacité de riposte de l'orateur.

Il y avait vingt-cinq ans alors que le marquis servait la France: tour à tour intendant, conseiller d'Etat, secrétaire d'Etat et ministre, et si, ainsi que je l'ai dit, les courtisans moqueurs l'avaient surnommé d'*Argenson la bête*, Voltaire l'avait surnommé le *secrétaire d'Etat de la république de Platon*, ce qui était alors un grand éloge dans la bouche d'un philosophe.

Ce qu'avait dit l'évêque, en déplorant le système administratif, avait vivement piqué d'Argenson. Feydeau l'avait compris, et il avait été sur le point de prendre la parole; mais par respect il s'était abstenu.

Louis XV, renversé en arrière suivant son habitude, la main dans la poche de sa veste, paraissait prendre un très-sérieux intérêt à ce qui se passait devant lui.

Il y eut un léger silence; l'évêque reprit:

" L'homme que vous avez fait arrêter est innocent, monsieur.

—Du moins vous le croyez, dit d'Argenson.

—Doutez-vous donc de ma parole quand j'affirme! dit l'évêque avec une majesté superbe.

—Dieu m'en garde, monseigneur, répondit d'Argenson; et une telle pensée ne peut être la vôtre. Du moment que vous affirmez l'innocence de la personne arrêtée, je ne doute plus de cette innocence; mais il ne s'ensuit pas de ce qu'un innocent ait été arrêté, quand toutes les preuves de la culpabilité pesaient sur lui, pour affirmer que l'administration de la police et de la justice soit mal faite en France. En faisant arrêter la personne que l'on a prise, M. Feydeau a parfaitement bien agi; car, ce faisant, il croyait faire arrêter l'assassin du très vénérabl eet parfait chrétien, l'abbé des Rosniers de St-Ange, chanoine-doyen du chapitre noble de Bruxelles.

—L'assassin du chanoine! s'écria M. de Mirepoix.

—Oui, monseigneur!

—Mais on a donc cru l'abbé des Rosniers assassiné?

—Il fallait bien le croire puisque tous les apparences l'affirmaient.

—Quelles apparences demanda le roi avec étonnement.

—L'avertissement envoyé par le lieutenant criminel d'Amiens, qui annonçait qu'on avait relevé sur la route de Paris le cadavre d'un homme, que ce cadavre avait

été reconnu pour être le corps du chanoine des Rosniers ayant passé la journée de la veille dans la ville. Le même avertissement ajoutait que l'auteur du crime était Poulailler, que Poulailler, après avoir tué et dépouillé le chanoine, avait revêtu ses habits, était monté dans la voiture et avait continué la route muni des papiers du chanoine-doyen de Bruxelles. Que devait faire M. le lieutenant de police après avoir pris connaissance de cet avertissement du lieutenant criminel?

—Mais, dit l'évêque, comment le lieutenant criminel d'Amiens a-t-il pu écrire pareille chose?

—Voilà ce que nous ne savons pas encore, mais ce que nous saurons bientôt, puisque ce matin M. Berryer, le secrétaire général de l'administration de la police, est parti pour Amiens, afin d'obtenir des informations complètes. Maintenant, de deux choses l'une: ou le lieutenant criminel a écrit, ou cet avertissement, n'étant pas de lui, est une nouvelle preuve de l'audace des bandits. Dans tous les cas, il faut éclairer la situation.

—C'est précisément ce que je demande, dit l'évêque. L'éclaircissement dont vous parlez est facile à obtenir. Je connais depuis de longues années le chanoine des Rosniers: mettez-moi face à face avec lui, je ne saurais me tromper ni être trompé. Puis si, ainsi que j'en ai la conviction sincère, vous avez été induits en erreur, le digne serviteur de Dieu nous donnera des renseignements dont vous pourrez habilement profiter.

—Il est évident, dit Louis XV, que la seule chose raisonnable à faire est de mettre en présence M. de Mirepoix et le prisonnier.

—Monseigneur désire-t-il voir le prisonnier aujourd'hui? demanda Feydeau.

—Sans doute, dit l'évêque. Le plus vite je le verrai et le mieux cela sera.

—Je suis aux ordres de monseigneur si le roi le permet.

—Partez sur l'heure pour Paris, dit Louis XV. Si le personnage arrêté est innocent et que cette innocence soit affirmée par M. de Mirepoix, mettez-le sur le champ en liberté. Si le contraire arrive et que le détenu soit méconnu par M. de Mirepoix, employez les moyens les plus rigoureux pour le faire parler."

Feydeau s'était levé. L'évêque salua le roi.

"Sire! dit d'Argenson en s'avançant vivement, je supplie Votre Majesté de m'entendre avant l'exécution de cet ordre.

—Qu'avez-vous à dire? demanda Louis XV.

—Que la mise en liberté de la personne détenue, lors même que son innocence serait reconnue pleine et entière, serait l'assurance de l'impunité pour celui que nous voulons punir."

XIX

LE COQ ET LA FLECHE

Le roi fit un geste d'étonnement. L'évêque s'était rapproché, dardant un regard foudroyant sur d'Argenson qui en supportait le poids avec une impassibilité stoïque.

Feydeau avait reculé de deux pas, sans paraître ni inquiet, ni étonné. Evidemment, ce que venait de dire le ministre ne le surprenait pas.

"Que voulez-vous dire? reprit le roi.

—Sire, répondit d'Argenson, la situation est facile à expliquer. Hier, un homme a été arrêté, emmené à Paris et conduit à l'hôtel du lieutenant de police. Deux heures après, tout Paris savait que Poulailler était arrêté. Ce matin la nouvelle a commencé à se répandre dans les provinces. Dans huit jours, la France sera convaincue que Poulailler est pris.

—Pourquoi laisser répandre cette nouvelle si elle est fausse?

—Pour arriver à la rendre vraie, sire.

—Mais si cet homme est innocent?

—Qu'il continue à passer pour coupable.

—Si c'est l'abbé des Rosniers?

—Laissons la persuasion que c'est le bandit Poulailler.

—Monsieur, s'écria l'évêque, une pareille manière d'agir n'a pas de nom."

D'Argenson sourit doucement.

"Je vous demande pardon, monseigneur, répondit-il, cela s'appelle, *l'adresse*.

—Expliquez-vous, dit le roi.

—Sire. A cette heure, on croit Poulailler arrêté. Tous ceux qui redoutaient ce bandit sont donc tranquilles et se réjouissent. De deux choses l'une: ou celui que nous avons entre les mains est Poulailler, ou il ne l'est pas. Dans le premier cas, tout va de soi-même; dans le second, tout se complique. Mais loin de nous embarrasser, cette complication doit nous servir, et voici comment: d'une part, en nous laissant passer pour dupes aux yeux de Poulailler, en lui laissant croire que nous avons la conviction de l'avoir pris, nous assurons durant quelques jours sa tranquillité à lui et aux siens. Or, un voleur n'est jamais plus près d'être pris qu'alors qu'il a la conviction qu'il ne le sera pas. Il serait donc bien extraordinaire qu'on ne parvînt pas à s'emparer de quelques affiliés à la bande de Poulailler après cette nouvelle répandue."

Feydeau de Marville, qui écoutait attentivement le marquis d'Argenson, fit un signe de tête affirmatif.

"Puis, reprit le ministre, une autre idée a jailli dans mon esprit. Cette idée a été provoquée par le souvenir de la lettre que M. Feydeau a reçue. Je veux parler de celle de Jacobert. Il est évident que, surpris au moment où il écrivait, Jacobert est parvenu à faire passer cette lettre par la fissure dont il a parlé. Quelqu'un a ramassé cette lettre, l'a mise sous enveloppe et l'a envoyée par la poste au lieutenant de police. Le point essentiel est de connaître l'endroit précis où a été trouvée la lettre. En faisant faire des fouilles immédiatement, nous devrons descendre dans la galerie sou-

terraine dont parle Jacobert, puis de là continuer nos recherches.

—M. d'Argenson a raison, dit le roi; cette idée est excellente.

—Le point essentiel est de connaître la personne qui a envoyé la lettre à l'hôtel de la police.

—Je vais déclarer avoir reçu cette lettre qui m'a été adressée, dit Feydeau de Marville, et promettre une récompense de cent louis à celui qui me l'a envoyée. Celui-là se présentera: c'est le moyen le plus simple.

—Oui, dit d'Argenson.

—Mais, dit l'évêque, cela ne saurait empêcher de rendre justice à l'innocent.

—Non, certes, dit le roi.

—Et de remettre en liberté l'homme détenu illégalement

—Ce serait là le dangereux, fit observer d'Argenson. Si on relâche cet homme, c'est avouer que Poulailler n'est pas pris. Après la nouvelle répandue, cette annonce d'un nouveau triomphe du bandit redoublera la terreur qu'il inspire. Qui sait alors si celui qui a trouvé la lettre osera venir gagner une récompense en se présentant à l'hôtel de la police.

—Alors, demanda l'évêque, que voulez-vous donc faire?

—Innocent ou coupable, laisser en prison celui qui est pris, sans que personne ne le voie que son gardien et le magistrat chargé de l'instruction de l'affaire. En un mot, je le mettrais au secret.

—Mais s'il est innocent?

—Son innocence sera reconnue dans un délai de temps... et il sera libre."

L'évêque s'inclina devant le roi.

"Que décide Sa Majesté?" demanda-t-il.

Louis XV paraissait embarrassé. Entraîné par un sentiment de justice, il avait tout d'abord ordonné la

mise en liberté du prisonnier, si ce prisonnier était innocent, mais ce que venait de dire d'Argenson avait modifié ses pensées.

L'évêque calme, impassible, dominateur, attendait la réponse du roi, et comme Louis XV ne se hâtait pas de prendre la parole, le prélat s'inclina en répétant sa phrase :

" Demain, dit le roi, je ferai décider la chose au Conseil. "

La réponse était précise et ne permettait pas de questions nouvelles. Prononcée par le roi, c'était la fermeture immédiate de la discussion.

L'évêque salua plus profondément et quitta le cabinet.

Feydeau de Marville, à l'extrémité de la pièce, près de la porte par laquelle venait de sortir l'évêque, paraissait attendre la volonté royale.

" Approchez, dit le roi, j'ai à vous parler, monsieur."

C'était dire au lieutenant de police de ne pas partir pour Paris avec l'évêque. Feydeau s'approcha de la table.

" Messieurs, dit le roi d'un ton ferme qui ne lui était pas habituel, il faut absolument que toute cette affaire ténébreuse s'éclaircisse. J'approuve, pour ma part, ce que M. d'Argenson vient de proposer. Vous, M. de Marville, qui avez si grande habitude de ces difficiles affaires, dites-nous franchement votre opinion, mais ne vous prononcez pas sans réflexion. Que ce qu'a dit M. d'Argenson, que ce que j'ai dit moi-même ne vous engage à rien. Dites votre avis !

—Mon avis, sire, est en tous points celui de M. le ministre répondit Feydeau. Je crois que la personne détenue est effectivement l'abbé des Rosniers; je crois que Berryer, en revenant d'Amiens, apportera sans doute des éclaircissements qui confirmeront ma conviction; mais, tout en pensant avoir fait arrêter un innocent, certain que justice lui sera pleinement rendue, je vou-

drais maintenir cette arrestation pour paraître dupe et donner ainsi le change à ceux que je poursuis. Puis découvrir l'endroit où la lettre a été trouvée serait nous mettre sur la route qui nous conduira au but."

En ce moment on gratta à la porte:

"Entrez!" dit le roi.

La porte s'ouvrit et Binet, le valet de chambre de Louis XV, l'homme de confiance par excellence, celui dont le roi ne pouvait se passer, entra dans le cabinet.

"Qu'y a-t-il, Binet? demanda Louis XV.

—Sire, répondit le valet, on a fouillé le parc, ainsi que M. le lieutenant de police en a donné l'ordre, et on n'a rien trouvé, mais rien absolument. Tous ceux et toutes celles qui étaient dans le parc font partie du service de Votre Majesté ou sont attachés à celui des personnes invitées.

—Et le coq?

—On n'en a pas vu trace."

Le roi prit sur la table le petit cop sorti de l'oeuf et le présentant à son premier valet de chambre.

"Tu te connais en pierreries, Binet, dit-il. Que penses-tu de celles-ci?"

Binet pr[illegible] coq; il s'approcha de la fenêtre, il l'examina longuement avec une attention profonde, puis secouant doucement la tête:

"Sire dit-il. C'est merveilleux de travail et d'une richesse inouïe.

—En vérité? dit le roi. Quelle valeur cela représente-t-il comme pierreries?

—Bien près d'un million de livres.

—Un million! dit le roi.

—Oui, sire. Il y a là les diamants de la plus belle eau, et ces émeraudes et ces rubis des ailes et de la queue valent des sommes impossibles.

—Tu crois?

—Que Votre Majesté fasse consulter ses joailliers.

—Oui. Porte ce coq à Boehmer, et dis-lui de me l'estimer à sa juste valeur."

Binet prit le coq et sortit.

"Un million de livres! répéta le roi. Est-ce possible?

—Je le crois! dit d'Argenson.

—Mais qui peut être assez riche et faire pareille folie de mettre dans un oeuf un bijou de cette valeur et de me l'envoyer par un coq dressé comme s'il eût reçu une éducation complète.

—Il n'y a qu'un homme en France capable de faire telle chose et de se cacher pour ne pas s'en laisser croire l'auteur.

—Quelle homme?

—Celui dont je parlais tout à l'heure à Votre Majesté.

—Qui donc? Je ne me souviens plus...

—Le comte de Saint-Germain.

—Ah! celui qui vient de... D'où vient-il?

—De faire le tour du monde.

—A pied? dit le roi en riant.

—A pied, à cheval, en voiture, en bateau, en vaisseau.

—Et qui lui servait de guide?

—Un homme qui connaît parfaitement son chemin partout où l'on peut poser le pied sur le globe.

—Et cet homme, c'est?...

—Le *Juif errant!*

—Votre comte de Saint-Germain connaît le *Juif errant?*

—Oui, sire. Ils ont voyagé ensemble. Ils ont été de Vienne à Pékin en se promenant et en causant.

—Et combien ont-ils mis de temps à faire cette promenade?

—Cinquante-deux ans.

—Peste! S'il a mis cinquante-deux ans pour aller

de Vienne à Pékin, combien a-t-il mis d'années pour faire le tour de la terre?

—Deux cents ans, je crois.

—Pas plus?

—Non sire.

—Alors il s'est pressé! Quel âge a-t-il votre voyageur?

—Sept ou huit cents ans, je crois.

—Très bien. C'est un bel âge. Et que fait-il?

—De l'or.

—Il fait de l'or?

—Oui sire."

Le roi partit tout d'un coup d'un joyeux éclat de rire.

"Merci, d'Argenson! dit-il. Grand merci! Vous ramenez la gaieté sur mes lèvres. Vive Dieu! Toute cette abominable histoire m'avait lugubrement attristé, et voilà que vous la terminez de la façon la plus charmante et la plus inattendue! Je ne regrette qu'une chose, c'est que M. de Mirepoix soit parti. S'il vous eût écouté, cela l'eût peut-être déridé.

—Je suis bien heureux, sire, que cette histoire vous plaise, mais je serais encore plus heureux si Votre Majesté m'accordait la faveur de lui présenter son héros dans les petits appartements.

—Le héros de l'histoire, le comte de Saint-Germain: le monsieur âgé de sept ou huit cents ans?

—Oui, sire.

—Si vous me le présentez, me fera-t-il de l'or?

—Il s'y est engagé!

—Mais ce n'est point à moi qu'il faut le présenter dans ce cas, c'est à mon contrôleur-général des finances. Mettez-les en rapport, mon cher d'Argenson, vous me rendrez service. Quand Orry aura de l'or plein ses caisses, il me permettra de faire mes volontés sans m'adresser des remontrances auprès desquelles celles de mon Parlement ne seraient que des compliments flatteurs.

—Sire, je présenterai Saint-Germain à Orry, si vous le désirez; mais permettez-moi d'abord de vous le présenter.

—Oui.

—Alors, j'y consens."

Le roi s'était levé.

"Le ciel est pur et le soleil splendide, dit-il. Adieu les affaires!"

Le ministre et le lieutenant de police s'inclinèrent profondément et sortirent.

Le valet de chambre entra aussitôt.

"Binet, dit le roi, quand il me viendrait aujourd'hui tous les ministres de France et de Navarre, je te défends de les laisser pénétrer jusqu'à moi. Je ne suis pas en pays politique ici, je suis en pays de plaisirs. Ouvre cette fenêtre, Binet, que l'air se renouvelle!"

Binet ouvrit la fenêtre à deux battants. Louis XV s'approcha, et il laissa errer amoureusement son regard sur le riant paysage qui s'étalait sous ses pieds. En face du château, il y avait une grande allée large, que le feuillage touffu des tilleuls ombrageait l'été, mais qui, à cette époque (en février), recevait en plein les rayons du soleil, alors dans sa force naissante.

Louis XV respirait l'air pur d'un printemps anticipé, et il demeurait immobile, les deux coudes appuyés sur le balcon de pierre.

Tout à coup une ombre apparut dans la grande avenue, puis une amazone surgit, sortant d'une allée voisine.

Cette amazone, montant avec grâce un cheval charmant, et qui semblait voler et non toucher la terre, était enveloppée dans un nuage de gaze. Son costume idéal avait quelque chose de mythologique.

Elle avait un petit carquois sur l'épaule, un arc à la main gauche, et un croissant de diamant sur la tête.

Son cheval était recouvert d'une peau de panthère.

Ainsi, l'amazone avait tout l'air de la Diane chasseresse.

Plus rapide qu'une plume emportée par le vent, elle franchit l'avenue au galop, et, tournant brusquement à gauche, elle courut droit vers la fenêtre. Cette fenêtre n'était séparée du sol que par la hauteur du perron.

Le roi laissa échapper un cri d'admiration. L'amazone passait devant lui. Elle dégagea lestement une flèche du carquois, elle banda son arc et décocha son trait...

La flèche mignonne, charmante, inoffensive, vint frapper en plein le coeur du roi...

L'amazone avait disparu...

Louis XV demeura immobile et comme si la flèche l'eût tué roide.

"Encore elle! dit-il enfin quand ses regards eurent vu s'effacer jusqu'au tourbillon de poussière soulevé par le galop rapide du cheval. Encore elle!..."

La flèche gisait sur le balcon. Le roi la ramassa, l'examina. C'était une merveille que cette flèche. La tige était de corail, les plumes blanches étaient retenues avec des clous d'émeraude, et l'extrémité de cette flèche se terminait par un coeur de diamant. C'était ce coeur qui avait frappé celui du roi.

Louis XV se retourna, tenant sa flèche à la main. Il vit Binet qui tenait le coq.

"Parbleu! dit-il, c'est la journée aux surprises. Eh bien! que dit le joaillier?

—Boehmer offre comptant neuf cent mille livres du coq, sire.

—Eh bien, dit Louis XV en souriant, si Poulailler possède une collection de sujets pareils, ce n'est point un maître coq trop à plaindre."

Le roi n'achevait pas qu'un formidable *korikoko* retentissait au dehors.

"Ah! fit le roi. Cette fois, c'est trop fort! Je saurai ce qu'il en est."

XX

GILBERT ET ROLAND

C'était rue St-Honoré, à quelques pas de la boutique de Dagé, le coiffeur du roi, que s'ouvrait celle de M. Roupart, le bonnetier-culottier-maillotier le mari de la dame Ursule, l'amie de Mme Jérémie et de Mme Joncières.

L'après-midi de ce jour où le roi avait passé à Choisy une matinée si agitée, il y avait rassemblement de causeurs et de causeuses devant la porte de Roupart.

Ursule était sur la marche supérieure, au milieu de la porte, les deux mains dans les pochettes de son tablier et dominant l'assemblée, en maîtresse de maison qui sait se faire respecter. Derrière elle, à gauche, se tenait Mme Jérémie, debout, glissant sa face anguleuse entre Ursule et le chambranle.

Devant Ursule, sur la marche inférieure, à sa droite et appuyé contre la muraille, était Roupart, plus gras, plus rond, plus joufflu, plus vermeil que de coutume, écoutant et parlant en homme qui connaît sa valeur.

Voisins et voisines étaient là, causant, parlant, gesticulant, et leur nombre allait en croissant de minute en minute. Les interrogations et les réponses se croisaient, s'enchevêtraient avec une ardeur et un *tambourinage* de paroles (si on veut bien que je me serve de cette expression), qui devait finir par tourner en confusion.

—"C'est donc vrai? disait Mme Joncières, qui venait d'arriver.

—Très vrai! lui répondit-on.

—Il est pris?

—Oui.

—Mais comment a-t-on fait?

—On l'a arrêté!...

—Non, dit une voix; il s'est livré lui-même.

—Allons donc! voisin Nicolas! vous dites toujours des bêtises! On l'a livré!

—Lui?

—Les bandits, ses amis, ses associés, ses collègues! dit Roupart.

—Mais où est-il? demanda Mme Joncières.

—A la Bastille! dit Roupart.

)Au For-l'Evêque! dit Mme Jérémie.

—Ni à la Bastille ni au For-l'Evêque, dit Ursule. Il est à l'hôtel de la police, gardé par toute la maréchaussée.

—Enfin Poulailler est pris! dit Roupart.

—Il est pris! répéta Mme Jérémie.

—Il est pris! il est pris! dit en choeur la foule des assistants.

—Et l'on va pouvoir sortir le soir, aller se promener sans avoir peur, crainte ni effroi!" dit le gros bonnetier.

Sa femme le foudroya du regard.

"Monsieur, dit-elle, je vous prie de ne pas me manquer de respect!

—Mais, madame Roupart, balbutia le bonnetier.

—Ah! vous ne voyez dans l'arrestation de ce Poulailler qu'un moyen d'aller vous amuser.

—Moi... je...

—Vous parlez d'aller vous promener le soir...

—Ma chère amie...

—Pourquoi pas d'aller courir le guilledou pendant que vous y êtes.

—Moi! courir le guilledou!

—Vous l'avouez C'est honteux, monsieur!

—Ma bonne amie...

—Je vous défends de m'appeler ainsi!...

—Saperlotte! je...

—Ah! vous jurez maintenant. Taisez-vous! je vous l'ordonne! je ne veux plus vous entendre! M. Roupart!"

La parole expira sur les lèvres du bon bourgeois, mais si elle expirait sur les siennes, elle voltigeait sur celles des autres.

"Comment, disait-on à Mme Joncières, vous ne saviez pas que Poulailler était pris.

—Mais non, répondait Mme Joncières, je n'en savais rien.

—Mais c'est la conversation de Paris!

—J'arrive de Melun où j'étais allée pour affaires.

—Et l'on ne savait rien à Melun.

—Absolument rien!

—Ce n'est ni étonnant, ni surprenant, ni extraordinaire, dit Roupart. Melun est si loin de Paris, cette grande capitale du monde civilisé, comme le dit si bien ce gentil M. Bernard, qui fait de si jolis vers à qui me doit quatre paires de bas de soie qu'il me payera Dieu sait quand... Mais c'est un poête et moi j'aime les poêtes.

—Parce que vous êtes un imbécile, dit aigrement Ursule. Quand on est dans les affaires on aime les gens qui vous achètent des bas et qui les payent, qu'ils soient poêtes ou pas poêtes...

—Comme tu voudras, l'exigeras, et l'entendras, ma bonne amie.

—Taisez-vous!

—Oui, ma bonne chère et excellente amie, je me tais!

Et M. Roupart se pinça les lèvres à faire croire qu'il n'en avait plus.

"Ainsi Poulailler est pris! reprit Mme Joncières.

—Oui, ma belle! dit Ursule, pris, arrêté hier soir par la maréchaussée et conduit chez le lieutenant de police.

—Poulailler est prie! répéta-t-on.

—Korikoko!" cria une voix aiguë.

Il y eut un mouvement de terreur dans la foule des causeurs et des causeuses; un silence, puis un éclat de rire qui troubla ce silence et amena la rougeur sur tous les fronts.

C'était un enfant de douze ans, un *gamin de Paris* qui venait, avec l'à-propos de ses semblables, d'imiter le chant du coq et qui passait en riant et en courant pour éviter la correction que méritait sa plaisanterie.

"Polisson! murmura Roupart.

—Et Dagé n'est pas revenu? demanda Mme Jonchères.

—Pas encore, répondit Ursule. Ah! s'il était ici, il nous donnerait des nouvelles.

—Ah! voici son futur gendre, dit Mme Jérémie.

—Tiens, oui !voici M. Gilbert.

—C'est un drôle de corps que ce Gilbert, dit Ursule.

—Pourquoi? demanda-t-on.

—Il a l'air d'un ours. Jamais il ne parle à personne! dit Mme Jérémie.

—C'est à peine s'il vous salue! ajouta Ursule d'un air pincé.

—Oh! dit Roupart, la dernière fois que je l'ai vu, rencontré et abordé, il a été d'une amabilité, d'une gentillesse, d'une...

—C'est évident! interrompit Ursule, vous vous pendriez, vous, plutôt que d'être de l'avis des autres!

—Mais, ma bonne amie...

—Tenez! c'est honteux! Taisez-vous!"

Roupart obéit...

Mme Jérémie ne s'était pas trompée, c'était bien Gilbert qui, dans son simple costume d'armurier, mar-

chait d'un pas rapide, longeant le côté droit de la rue et se dirigeant vers la boutique de Dagé.

En passant devant le rassemblement des causeurs et des causeuses, Gilbert salua légèrement sans s'arrêter, ni s'approcher.

Arrivé devant la porte de la boutique du coiffeur, il tourna le bouton de la porte et il entra.

Il était près de cinq heures du soir, et il faisait sombre dans les boutiques devant lesquelles surplombaient les auvents. Une jeune fille était assise dans le comptoir de Dagé, à la place qu'occupait d'ordinaire Sabine.

Cette jeune fille, gracieusement parée, jolie, mignonne, ravissante d'harmonie de lignes et de coquetterie modeste, c'était la blonde Nicette, la soeur de Gilbert l'armurier.

Près d'elle était assis, *très près*, un jeune homme à la physionomie aimable et franche, un beau garçon de vingt-cinq ans. C'était Roland, le fils de Dagé.

Nicette cousait, ou du moins pour être juste, elle tenait dans la main gauche une pièce de broderies, et dans la droite une aiguille enfilée, mais l'aiguille, loin d'être sur la broderie, avait la pointe abaissée sur le comptoir, qu'elle picotait lentement et irrégulièrement.

Roland, penché de côté, et du côté de Nicette bien entendu, parlait à voix basse avec une verve et une animation extrême.

En voyant entrer brusquement Gilbert, Nicette étouffa un cri et Roland se recula. Gilbert referma la porte et sourit doucement en les regardant tous deux:

"Ça, dit-il, c'est ainsi que vous vous occupez de la grande nouvelle?

—Quelle nouvelle, mon frère? dit Nicette.

—L'arrestation de Poulailler!

—Ah! si, je le savais.

—Et cela ne te préoccupe pas?"

Nicette secoua la tête :

" Je ne veux pas y penser ! dit-elle.

—Pourquoi ?"

Nicette avait quitté le comptoir et elle était venue s'appuyer contre la poitrine de son frère et lui tendre son front.

" Parce que Sabine n'est pas encore bien guérie. "

Gilbert fit un geste d'impatience.

" Tu veux donc croire que c'est Poulailler qui a frappé Sabine ? dit-il.

—Oui.

—Puisque je crois le contraire, moi.

—Ce n'est pas ma faute, Gilbert, c'est plus fort que moi. Vous me dites que Poulailler n'est pour rien dans le crime, et je sens quelque chose en moi qui me dit que si !

—Allons, enfant ! reprit Gilbert en changeant de ton, ne parlons plus de cela. "

Il serra la main que lui tendait Roland avec une expression d'affection fraternelle.

Tenant Nicette dans son bras droit, la main de Roland dans sa main gauche, il les éloigna doucement de lui, et les plaçant à côté l'un de l'autre, il promena sur eux un regard scrutateur.

Ils étaient seuls tous trois dans la boutique, et il n'y avait personne dans le salon du fond.

" Vous étiez bien près l'un de l'autre quand je suis entré, dit-il avec un accent légèrement sévère.

—Oh ! mon frère, dit Nicette en rougissant.

—Gilbert ! dit Roland.

—Ne vous fâchez ni l'un ni l'autre, reprit Gilbert du ton le plus doux et le plus affectueux, écoutez-moi, mes chers amis, et répondez-moi comme je vais vous parler, avec toute la franchise de votre coeur ! "

Pour toute réponse, Roland étreignit énergiquement, en honnête homme, la main de l'armurier ; Nicette s'é-

tait blottie dans le bras droit de Gilbert, les deux mains croisées sur son épaule.

" Oh! dit-elle, que tu es gentil quand tu parles ainsi, et que tu as la voix douce. C'est bon de t'entendre, mon frère! "

Elle était touchante dans sa simplicité cette petite scène qui se passait au fond d'une boutique déserte dans cette rue si animée. On sentait que les trois personnages qui étaient là en présence avaient l'un pour l'autre une affection réelle.

" Roland, dit Gilbert, après un moment de silence, aimes-tu toujours Nicette?

—Si j'aime Nicette! s'écria Roland d'une voix émue, si j'aime Nicette? Mais je l'adore, Gilbert, mais je donnerais pour elle ma vie, mon sang, tout!... Que Nicette dèvienne vite ma femme, rapproche l'époque de notre union, et je te devrai tout mon bonheur! "

Puis, lâchant la main de Gilbert, se reculant brusquement et posant la main sur son coeur:

" Nicette sera heureuse, je te le jure! dit-il.

—Je le crois! " répondit Gilbert.

Et se tournant vers Nicette:

" Aimes-tu Roland? " demanda-t-il.

Nicette cacha son visage dans sa main en s'appuyant sur la poitrine de son frère:

" Oh! oui," murmura-t-elle.

Gilbert leva les yeux vers le cel comme pour remercier Dieu.

" Eh bien! mes amis ,reprit-il, aimez-vous saintement, en gens de coeur et d'honneur, et bientôt le bon Dieu bénira votre union.

—Mais quand? demandèrent à la fois Roland et Nicette.

—Bientôt.

—Pourquoi ne pas fixer l'époque, maintenant que la guérison de Sabine est assurée? dit Nicette.

—Parce qu'il faut attendre.

—Pourquoi, mon frère?

—Au nom de ta mère, Nicette, ne m'interroge pas! Cette volonté n'est pas la mienne, c'est la sienne. Tu te marieras le lendemain du jour où je t'aurai conduit t'agenouiller sur sa tombe!

—Oh! dit Nicette, que j'attends avec impatience cette pieuse consolation! Ma pauvre mère!

—Mes amis, reprit Gilbert en changeant de ton, ayez confiance en moi comme j'ai confiance en vous. Je n'ai qu'un désir, désir aussi vif que le vôtre, c'est de voir arriver promptement l'instant de nos unions. Et maintenant, Nicette, ma jolie petite soeur, reprends ta place dans le comptoir, et toi, Roland, conduis-moi près de Sabine."

Nicette se souleva sur la pointe de ses petits pieds, elle embrassa son frère et elle alla reprendre sa place dans le comptoir. Roland et Gilbert se dirigèrent vers le fond; ils gravirent ensemble l'escalier conduisant au premier étage.

Arrivé sur le palier et au moment où Roland allait poser sa main sur le bouton de la porte de la chambre de Sabine, Gilbert le retint:

"Roland, dit-il à voix basse, depuis un mois bientôt Nicette passe dans cette maison, près de Sabine, ses journées et ses nuits. Tu es souvent chez ton père; Nicette t'aime et vous savez que vous serez unis. Jure-moi, d'homme à homme, que je puis avoir confiance en toi!"

Roland leva la main droite sans hésiter:

"Devant Dieu qui m'entend, dit-il d'une voix ferme, devant toi qui m'écoutes, je te jure sur mon honneur, sur mon salut éternel, que jusqu'au jour où Nicette sera ma femme devant le Seigneur, elle sera pour moi une soeur comme Sabine est ma soeur!

—Je te fais le même serment pour Sabine! dit Gilbert avec un accent de noblesse extrême. Et mainte-

nant, Roland, retourne auprès de Nicette, et je vais, moi, près de Sabine!"

Les deux hommes s'étreignirent énergiquement les mains, puis Roland descendit l'escalier.

Gilbert demeura seul sur le palier: sa physionomie expressive était rayonnante.

"Oh! se dit-il à lui-même, comme je suis heureux ici!... je me sens vivre!"

Puis, changeant subitement de ton et d'expression.

"Cependant, dit-il, il faut que je sache qui a frappé Sabine, il faut que je la venge! Mon bonheur complet et ma tranquillité inaltérable ne viendront qu'après!"

Il posa la main sur le bouton de la porte et il le tourna doucement.

XXI

LE VOEU

Sabine était étendue sur son lit blanc entouré de rideaux de mousseline. Le bras droit replié gracieusement sous la tête, le bras gauche mollement étendu, le visage en pleine lumière, elle était bien jolie ainsi avec sa blonde chevelure formant, sur l'oreiller et sur ses épaules, d'opulentes cascades.

Depuis quinze jours Sabine était hors de danger. La science du docteur Quesnay et la bonne et riche constitution de la jeune fille à laquelle n'avait pas manqué les soins les plus empressés, avaient lutté avantageusement contre la maladie. Mais depuis huit jours les progrès en mieux étaient notables.

En pleine voie d'une guérison rapide, Sabine sentait renaître ses forces et, aux traces effacées de la souffrance et de la maladie, succédait la splendeur de sa merveilleuse beauté. Ses traits n'étaient plus douloureusement tirés, ses joues moins pâles prenaient des teintes roses. On sentait le sang circuler dans les veines et la santé reprendre sa puissance.

Sabine sommeillait depuis une heure. Justine, qui la veillait, la voyant calme et tranquillement assoupie, s'était retirée. Sabine était donc seule au moment où Gilbert entra dans la chambre.

Il s'avança doucement, sans bruit. Sabine sommeil-

lait toujours avec le même calme et la même régularité de respiration. Gilbert s'arrêta devant le lit et il la contempla.

La jeune fille avait le visage souriant: les pensées qui se reflétaient sur sa physionomie expressive étaient douces et aimables. Gilbert étouffa un soupir. Sabine entr'ouvrit les yeux.

Son premier regard rencontra celui de Gilbert: une flamme jaillit de ces prunelles qui heurtaient leurs rayons. Tous deux ressentaient à la fois une commotion violente. Sabine rougit, Gilbert tomba à genoux devant le lit. Ses deux mains avaient rencontré celles de Sabine.

" M'aimez-vous? " murmura-t-il.

Sabine se pencha doucement vers lui:

" Gilbert, répondit-elle, je vous aime de toute mon âme et de tout mon coeur, je vous aime saintement comme une honnête fille doit aimer un honnête homme quand elle est certaine que cet homme sera son époux devant Dieu.

—Et moi, Sabine, croyez-vous que je vous aime?

—Oui, Gilbert, je le crois! "

Il y eut un moment d'éloquent silence.

" Gilbert, reprit Sabine, si j'étais morte, qu'eussiez-vous fait?

—Je vous eusse vengée d'abord, répondit Gilbert, puis je me serais tué sur votre tombe.

—Vous vous seriez tué?

—Sans hésiter et avec joie, car la vie sans vous, Sabine, serait la douleur sans l'espérance et la consolation.

—Relevez-vous, dit Sabine, et asseyez-vous là. Causons! "

Gilbert obéit: il prit un siège et le pla près du lit. Il s'installa en tenant dans les siennes la main de Sabine.

" Que fait ma belle petite Nicette? demanda Sabine.

—Elle est en bas avec Roland.

—Eux aussi se disent qu'ils s'aiment?

—Oui!

—Et... quand se marieront-ils?

—Le jour même où nous nous marierons.

—Quand je serai guérie alors.

—Quand vous serez guérie, Sabine, dit Gilbert d'une voix grave, et quand vous aurez été vengée.

—Comment?

—J'ai fait voeu de ne devenir votre époux qu'après l'instant où j'aurai découvert votre lâche assassin et où je l'aurai écrasé sous le talon de ma botte!".

En disant cela, Gilbert était réellement magnifique.

"Oh! dit Sabine en frissonnant, vous me faites peur.

—Quoi, Sabine! Ne comprenez-vous pas qu'avant de devenir votre époux il faut que je vous venge. Sans cela, que serais-je donc à vos yeux?"

Sabine réfléchit durant quelques instants, puis secouant doucement la tête avec une expression de résolution et de tristesse dans le regard:

"Vous avez raison, Gilbert, dit-elle. Il faut que vous me vengiez, il faut surtout que vous sachiez pourquoi j'ai failli être victime du plus lâche des attentats. Qui donc a osé m'attirer ainsi dans un piège? Qui donc a pu jouer, près d'une pauvre fille, ce rôle odieux?"

Sabine s'était redressé lentement: à demi-assise sur ce lit où elle avait si cruellement souffert, elle pensait à celui qui lui avait causé ces souffrances.

"Oh! dit-elle, quand je pense à cela j'ai une soif ardente de savoir, un besoin irrésistible de connaître...

—Vous saurez, Sabine, vous connaîtrez, dit Gilbert.

—Oui, n'est-ce pas? Nous saurons tout! Oh! Gilbert, je n'ai jamais osé confier mes pensées à Roland ni à mon père. Tous deux eussent tout fait, mais je n'avais pas le droit de risquer leur bonheur et leur vie pour moi. Vous, Gilbert, c'est différent! Notre existence en-

tière est liée par les sentiments que nous éprouvons, par les serments que nous avons échangés. Vous n'êtes ni mon frère, ni mon père, vous êtes mon mari, car je vous regarde comme tel, Gilbert, et vous n'avez pas à vivre pour d'autre que pour moi. Entre nous, il ne doit y avoir ni secret, ni arrière-pensée, rien enfin, absolument rien! Tout doit être clair, net, vrai, précis, unique, car nous nous aimons et ce sentiment de l'amour c'est deux âmes qui se fondent en une seule âme, deux coeurs qui s'unissent en un seul coeur. Voilà comment je le comprends, Gilbert!

—Vous comprenez l'amour, Sabine, comme un ange comprend la vie éternelle.

—Ou nous vivrons ensemble, Gilbert, ou nous mourrons ensemble, n'est-ce pas?

—Oui, Sabine!

—Eh bien, pour que la vie soit possible et heureuse, il faut que jamais un doute ne se glisse dans l'âme, il faut que pas un seul côté de l'existence ne demeure dans l'ombre.

—Vous avez raison, Sabine.

—Nous devons donc, Gilbert, éclairer le côté ténébreux de l'aventure dont j'ai failli être victime, et vous disiez juste quand vous me répondiez: "Avant de devenir votre époux, il faut que je vous venge!"

—Agissons alors, Sabine, afin de rapprocher de nous le plus rapidement possible cet instant que j'appelle de tous mes voeux. Aujourd'hui que la force vous revient, je puis, sans crainte d'augmenter votre mal, réveiller vos souvenirs. Ecoutez-moi, Sabine, et puisque votre volonté est la mienne, laissez-moi vous diriger dans la voie qu'il faut que nous suivions.

—Dites, Gilbert, et ne craignez pas de me dévoiler votre pensée entière.

—Tandis que vous étiez étendue sur ce lit de douleurs, reprit Gilbert, j'ai épuisé dans ma tête toutes les

combinaisons pour arriver à la vérité, et malheureusement aucun moyen ne m'a paru sûr, mais les renseignements me manquaient alors, renseignements que vous seule pouvez me donner.

—Hélas! j'ai dit tout ce que j'avais à dire!

—Non! Vous avez encore bien des choses à m'apprendre. Laissez-vous interroger, ma chère Sabine."

Gilbert prit dans sa poche un carnet qu'il ouvrit et dont il tira un petit cahier de papier et un crayon. Chaque page de ce cahier, divisée en deux, avait une partie manuscrite et l'autre blanche.

"Ce soir du 30 janvier où s'est accompli le fatal événement, dit Gilbert, un homme vous a apporté une lettre de moi, vous disant que Roland était blessé.

—Oui.

—Vous avez reconnu mon écriture?

—Oui.

—Et ma signature?

—J'ai cru aussi la reconnaître. C'était admirablement imité.

—Et cette lettre, qu'est-elle devenue?

—Je ne sais. Je l'avais mise dans la pochette de ma jupe. Y est-elle encore?

—Non. On ne l'y a pas trouvée. Mais vous l'avez emportée avec vous?

—Oui, j'en suis certaine.

—Alors elle a été enlevée. Maintenant l'homme qui vous a apporté cette lettre, le reconnaîtriez-vous?

—Je le crois.

—Ses traits, son costume sont-ils encore dans votre mémoire?

—Oui. C'était un homme de haute taille ,aux épaules carrées, plutôt maigre que gras. Il avait une grande veste d'ouvrier et une culotte. Ses vêtements étaient brun foncé. Il avait un grand nez pointu et des petits yeux très brillants...

—Ses cheveux, sa barbe, ses sourcils? demanda Gilbert qui, tandis que Sabine parlait, traçait des notes rapides.

—Cheveux longs, touffus, noirs, pas de barbe et des gros sourcils épais. L'aspect rude, sombre, brutal.

—Aucun signe particulier?

—Aucun... je le crois... répondit Sabin en hésitant dans ses souvenirs.

—Cherchez bien!

—Ah! à la main gauche une grande cicatrice très profonde.

—Comment l'avez-vous remarquée?

—Quand nous avons arrêté le fiacre, il m'a offert la main pour y monter. J'étais très agitée et tremblante. Je plaçai ma main dans la sienne et je sentis cette cicatrice... Ce souvenir s'était endormi dans ma mémoire, mais il vient de s'y réveiller subitement.

—Alors la cicatrice est dans l'intérieur de la main gauche?

—Oui.

—Et le fiacre? avez-vous quelque indice? quelque souvenir?

—Aucun.

—Vous ne vous rappelez ni la couleur de la voiture, nie le numéro qu'elle portait, ni la robe des chevaux...

—Les chevaux! dit Sabine. Il y en avait un blanc...

—Et l'autre?

—Il était brun ou noir... de nuance foncée... c'est tout ce que je puis dire.

—Et le cocher?

—Oh! je ne l'ai pas regardé.

—Mais quand vous avez été emportée si vite, vous avez abaissé la glace de devant, vous avez vu le cocher?

—Non! Il était enveloppé dans son grand manteau je n'ai rien vu.

—Et si, par hasard, vous remontiez dans cette même voiture, croyez-vous que vous la reconnaîtriez?

—Peut-être...

—Et entre l'instant où la voiture s'est arrêtée et celui où on vous a jeté un bandeau sur les yeux, qu'avez-vous vu?

—Rien... J'étais affolée, éblouie... Ce que je vois, c'est cette grande salle toute illuminée avec ces seigneurs et ces dames....

—A cet égard je suis parfaitement instruit, Sabine, et je vais vous apprendre ce que vous ne savez pas. Vous étiez dans un petit hôtel de la rue St-Claude au Marais. Il y avait à table sept hommes et quatre dames...

—C'est cela, s'écria Sabine. Comment savez-vous?

—J'ai su tout ce qui concernait l'affaire du souper par la femme qui était dans le petit salon alors que vous êtes revenue à vous.

—Vous avez vu cette femme?

—Oui, j'ai fini par découvrir cette créature et je l'ai contrainte à parler.

—Mais alors elle doit tout savoir!

—Elle ne sait que ce que vous savez vous-même. Ce ne sont pas ceux chez qui elle vous avait menée qui vous avaient fait enlever. J'en ai la certitude. On vous avait conduite là, mais on ne vous y attendait pas.

—Et qui m'y avait conduite?

—Voilà ce que je n'ai pu savoir, et qu'aucun de ceux de l'hôtel de la rue St-Claude, maîtres, invités, valets, ne sait non plus.

—Mais où s'arrête ce que vous savez?

—A l'instant où vous vous êtes élancée par la fenêtre.

—Ah!

—Et vous, Sabine, vous souvenez-vous maintenant? Votre mémoire est-elle revenue?

—Non, Gilbert. Depuis le moment où je me suis élancée par la fenêtre, je ne me souviens de rien. J'ai sans doute subi l'atteinte d'un accès de folie...

—Rien, mais absolument rien?

—Le froid du fer, dit Sabine en pâlissant. Je l'ai senti et je crois le sentir encore.

—Mais la main qui vous a frappée?

—Je ne l'ai pas vue.

—C'est d'une fatalité étrange!"

Puis après un silence:

"Sabine, reprit Gilbert, le soir où, quelques heures après l'événement, je vous vis là, sanglante et pâle, sans parole et sans regard, je crus que vous alliez mourir. Mes yeux errant dans la chambre s'arrêtèrent sur vos vêtements ensanglantés qui gisaient là, près de la cheminée, à côté de cette petite armoire qui était ouverte. Obéissant à l'instinct plutôt qu'au raisonnement; car je ne raisonnais pas alors; je saisis ces vêtements, je les plaçai dans l'armoire que je refermai et dont je pris la clef. Cette clef ne m'a pas quitté: la voici. Depuis ce jour l'armoire n'a pas été ouverte. Voulez-vous que je l'ouvre, Sabine? Voulez-vous que nous examinions ensemble les vêtements que vous portiez cette nuit-là?

—Ils sont ici? demanda Sabine en désignant l'armoire.

—Oui.

—Je le veux bien, Gilbert. Examinons-les...

—La vue des taches de sang ne vous causera pas une émotion trop forte?

—Je me maintiendrai.

—Cependant, Sabine... peut-être faut-il attendre....

—Non!... non! Ouvrez cette armoire et prenez ces vêtements. Je serai forte, Gilbert. Je le sens!"

Gilbert se dirigea vers l'armoire.

XXII

LE REGARD

Le meuble ouvert, Gilbert retira, l'un après l'autre, les vêtements que Sabine portait la nuit du crime.

" Donnez-les-moi, dit la jeune fille, je veux les examiner moi-même. "

L'énergie morale dont elle faisait preuve semblait lui redonner des forces physiques. Se dressant sur son séant, elle s'appuya sur les oreillers.

" Voici la robe, " dit Gilbert.

Sabine prit le vêtement: la jupe était intacte, le corsage était déchiré et maculé de sang. Gilbert examina avec le plus grand soin chaque partie de la robe: il retourna les pochettes, il souleva tous les plis, toutes les garnitures.

" Il n'y a rien qui puisse nous servir d'indice, " dit-il.

Toutes les autres parties des vêtements furent étudiées avec le même soin, la même attention. Il n'y avait plus sur le siège placé près du lit que les souliers et les bas de soie à coins.

" Ah! dit Gilbert, un des bas a été déchiré. Avez-vous une égratignure à une jambe?

—Je ne sais.

—Mais il y a une autre déchirure là, sur le coude-pied.

—C'est vrai.

—L'autre bas est intact. Sabine! avez-vous donc été blessée à la jambe?

—Je ne sais."

Faisant glisser son pied droit sous le drap et la couverture, Sabine le dégagea doucement du lit.

" Ah! dit vivement Gilbert, vous avez été blessée. Voici une cicatrice sur le coude-pied, qui correspond avec la déchirure du bas; une autre ici, à la jambe, plus profonde."

Gilbert avait pris vivement les souliers sur la chaise.

" Le soulier droit a été coupé, dit-il, là, près du bout... par un objet tranchant. La semelle aussi a été fendue... Vous avez donc marché sur quelque chose qui vous a blessée, je le répète?

—Je ne me souviens pas."

Gilbert tournait et retournait la chaussure, l'examinant avec une attention plus vive.

" Est-ce en sautant par la fenêtre du pavillon de la rue St-Claude que vous vous êtes blessée? dit-il. Cela est peu probable, car la déchirure du bas n'est pas faite de bas en haut; et en tombant ainsi, vous ne vous seriez pas meurtri le coude-pied.

—C'est vrai.

—Laissez-moi emporter ce soulier... Peut-être en aurai-je besoin.

—Oh! dit Sabine avec un douloureux soupir, comment donc expliquer ce fatal événement!

—Dans votre existence passée, il n'y a rien qui puisse vous mettre sur les traces?

—Je ne crois pas, Gilbert.

—Avez-vous été haïe, détestée par quelqu'un?

—Oh! non!

—Avez-vous été aimée?

—Par mon père, par mon frère, par Nicette et par vous, oui!

—Mais par d'autres?

—Je ne l'ai jamais cru.

—Jeune, jolie, charmante comme vous l'êtes, vous avez dû inspirer des passions?

—Que supposez-vous donc, Gilbert?

—Que quelque galant repoussé, quelque misérable sans coeur, pour se venger de vos dédains, aura voulu vous perdre en vous envoyant rue St-Claude... Cherchez bien, Sabine!

—Je cherche, Gilbert, et je ne trouve pas: je ne puis trouver. J'ai toujours accueilli si froidement les tendres paroles que quelques voix ont murmurées à mes oreilles; j'ai accordé si peu d'attention à ceux qui voulaient me séduire en me parlant amour, que je n'ai aucun souvenir précis.

—Vous n'avez jamais senti un regard de menace peser sur vous?"

Sabine tressaillit comme obéissant à une secousse électrique.

"Si! dit-elle. Cela m'est arrivé deux fois.

—Où? Comment?

—C'était d'abord à la Comédie-Italienne: j'étais avec mon père.

—Il y a longtemps?

—Il y a un an... au carnaval.

—Etait-ce après ou avant le jour où je vous avais vue pour la première fois?

—Après, dit Sabine en rougissant un peu, car j'avais dans mes mains, à la Comédie, un bouquet de violettes que vous m'aviez offert la veille.

—Alors, que se passa-t-il?

—Nous étions assis avec mon père, et nous nous amusions beaucoup, quand, en tournant la tête pour examiner les spectateurs, j'aperçus au parterre, en face de nous, un homme tournant le dos à la scène et ayant les regards rivés sur moi. Tout d'abord, je n'y attachai pas grande attention, mais l'homme continua à demeu-

rer dans la même situation, les yeux fixés sur moi. Cette persistance me gênait et me fatiguait.

—Comment était cet homme?

—Grand de taille, de forte stature, vêtu en gentilhomme, la physionomie sombre.

—Le reconnaîtriez-vous si vous le voyiez?

—Oh oui!

—Et l'avez-vous revu depuis?

—Une fois, une seule.

—Où cela?

—Dans le jardin des Tuileries.

—Il y a longtemps?

—Quelques jours avant cette affreuse nuit.

—Mais vous ne m'avez rien dit, Sabine; vous ne m'avez pas parlé de cet homme.

—Que pouvais-je dire. Nous nous sommes rencontrés aux Tuileries: il m'a regardée très fixement encore, puis il s'en est allé sans m'adresser une parole.

—Et c'est quelques jours après cette rencontre que le fatal événement a eu lieu?

—Deux ou trois jours après.

—Vous ne savez pas quel est cet homme?

—Non.

—Il était seul?

—Oui.

—Vous n'avez jamais reçu de lettres que vous n'ayez communiquées à votre père?

—Plusieurs fois on m'a écrit, mais je n'ai jamais décacheté de lettres que celles de Roland ou les vôtres.

—Et celles-là, qui les décachetait?

—Mon père: il riait souvent en les lisant, et puis il les jetait au feu.

—Enfin, rien dans votre vie, à l'exception des regards de cet homme, ne vous a paru étrange, bizarre, menaçant?

—Rien. J'ai toujours vécu calme et heureuse.

—C'est étrange! dit Gilbert, en réfléchissant."

Il se leva.

"Sabine, reprit-il, cette conversation vous fatigue, je le vois à l'altération de vos traits. Il faut que vous vous reposiez. Demain, je viendrai vous voir, et d'ici là peut-être aurai-je trouvé quelque moyen d'agir et de faire jaillir la lumière révélatrice."

Sabine tendit sa petite main que Gilbert pressa dans la sienne, et sur laquelle il déposa un tendre baiser.

"Ne parlez de rien ni à votre père, ni à votre frère, ni à Nicette, dit Gilbert. Que toute cette conversation que nous venons d'avoir reste entre nous.

—Je vous le promets, mon ami."

Gilbert se pencha encore pour baiser la main de la jeune fille, qu'il enveloppa dans un regard empreint d'une tendresse infinie. Puis, après un dernier geste d'adieu, il sortit de la chambre.

En descendant le petit escalier, il rencontra Nicette qui montait.

"Ah! dit-elle, j'étais inquiète, mon frère. J'allais voir Sabine. Comme il y a longtemps que vous êtes près d'elle!

—Va, mon enfant, répondit Gilbert, mais ne la fais pas parler. Elle a besoin de repos."

Nicette présenta son front à son frère, puis elle s'élança comme un oiseau qui s'envole.

Gilbert descendit et entra dans la boutique. Phoebus et Blondin, deux des garçons coiffeurs, étaient là occupés à poudrer des perruques. Roland, devant la porte, le front appuyé contre le vitrage, regardait dans la rue. En entendant le bruit des pas de Gilbert, il se retourna.

"Ah ça, dit-il, Poulailler est donc décidément pris?

—Il paraît, répondit Gilbert.

—Nos voisins ne parlent de rien moins que d'illuminer les maisons pour célébrer cette prise.

—Korikoko! cria une voix au dehors.

—Ah! dit Roland en riant, voici la continuation de la plaisanterie. Il y a des gamins qui courent dans les groupes en imitant le chant du coq.

—Que regardent donc tous ces curieux assemblés près de la maison de Roupart? demanda Gilbert.

—Une affiche qu'un exempt de police vient de placarder tout à l'heure. C'est la promesse d'une récompense de cent louis d'or pour celui qui a envoyé au lieutenant de police la lettre qu'il a reçue avant-hier soir.

—Quelle lettre?

—Il n'y a pas d'autre explication. Veux-tu venir voir."

Et Roland ouvrit la porte de la boutique et descendit dans la rue.

Gilbert l'avait suivi. Tous les seuils des portes étaient garnis de bourgeois et de bourgeoises. Des curieux et des curieuses allaient et venaient dans la rue, s'arrêtant mutuellement, causant, riant et paraissant tous très joyeux.

"Poulailler est pris!" répétait-on de tous côtés.

Près de la maison de Roupart, vingt à trente personnes étaient rassemblées, lisant ou écoutant lire l'affiche qui promettait cent louis d'or de récompense.

"Cent louis d'or pour avoir envoyé une lettre au lieutenant de police, disait Roupart, voilà de l'argent qui n'est pas difficile à gagner!

—Ce n'est pas vous qui auriez jamais une idée aussi ingénieuse, d'écrire une lettre qui rapporte cent louis d'or! dit Ursule en haussant les épaules.

—Mais... mais... mais... madame, on ne sait pas! Si j'essayais! J'écris aussi gros que l'on veut. J'ai une écriture fort belle, avouez-le! Au besoin, je ferais des lettres d'un pied et demi de long!

—Ah! voici M. Gilbert, dit Mme Jérémie en faisant la révérence.

—Et M. Roland," ajouta Mme Joncières en souriant. Et, se penchant vers Mme Jérémie:

"C'est drôle! dit-elle à voix basse; il n'embellit pas depuis qu'il doit se marier, ce petit Roland.

—C'est comme Gilbert, ma chère. Oh! je n'en voudrais pas, moi!

—Ni moi non plus.

—Korikoko! cria une voix aiguë.

—Faites donc taire ces polissons! cria Roupart.

—Korikoko! répéta la voix, mais à une distance plus grande.

—Roland, dit Gilbert, je te quitte. Sois à l'atelier ce soir à neuf heures."

Roland regarda Gilbert avec étonnement.

"Où donc vas-tu?" dit-il.

Un troisième *korikoko* retentit au loin.

"Ce soir à neuf heures!" répéta Gilbert, qui partit d'un pas rapide.

Il descendit la rue St-Honoré dans la direction du Palais-Royal. Arrivé à la hauteur de la rue Traversière, il tourna à gauche. Un jeune homme vint à sa rencontre.

Celui-là était vêtu en clerc de notaire: il avait le costume noir, la cravate blanche et la mine éveillée de l'emploi. Il portait des *grosses* sous le bras gauche. En voyant Gilbert, il s'était lestement dirigé vers lui, et il l'avait salué:

"Soupe-t-on ce soir? demanda Gilbert.

—Oui, cher maître, répondit le jeune homme.

—Et les convives?

—Ils sont à table au cabaret du *Roi Salomon*, cabinet numéro 7.

—Ils m'attendent?

—Depuis une heure."

Gilbert fit un geste: le clerc s'éloigna dans la direction de St-Roch.

Gilbert s'enfonça dans le cul-de-sac de la Brasserie.. Quand il eut atteint la dernière maison à droite, il entra dans une allée sombre, basse, étroite, donnant accès dans un vestibule humide, auquel aboutissait un escalier fangeux. Il gravit les marches de l'escalier.

Cet escalier, ne recevant aucune lumière du dehors, était plongé dans une obscurité profonde. Il montait en colimaçon, offrant pour tout point d'appui une corde grasse que retenaient des crampons fixés sur la muraille.

Au second étage, Gilbert [illegible] porte et il entra dans une petite [illegible] sur l'impasse par une fenêtre à coulisse.

Il n'y avait personne dans cette chambre. Sur une table placée au centre, il y avait une lettre.

Gilbert prit cette lettre, l'ouvrit et la lut. Puis il fit un geste de satisfaction:

"Bien! dit-il. C'est un pas en avant!"

XXIII

L'HOTEL SAINT-GUILLAUME

Rue de Richelieu, entre la rue des *Boucheries* (aujourd'hui rue Jeannisson) et la rue Traversière se dressait l'hôtel St-Guillaume, qui avait double façade sur la rue Traversière et la rue de Richelieu et un petit retour sur la rue des Boucheries.

C'était à ce beau bâtiment qu'était adossée la misérable masure du cul-de-sac de la Brasserie dans laquelle venait d'entrer Gilbert.

Au moment même où Gilbert gravissait les marches de l'escalier fangeux, un beau carrosse, portant sur ses portières un écusson armorié surmonté d'une couronne de vicomte, s'arrêtait devant la porte de l'hôtel Saint-Guillaume.

Le cocher demeura immobile, le manche de son fouet appuyé magistralement sur sa cuisse droite. Un valet de pied s'élança à terre et entra dans l'hôtel. Cocher et valet portaient par-dessus leur livrée de grands manteaux à manches à hauts collets qui devaient les abriter du froid de la saison.

L'hôtel Saint-Guillaume n'était pas une hôtellerie. C'était une maison hospitalière de création récente, tenant le milieu entre la vulgaire auberge et l'habitation particulière, dont la dénomination n'existait pas alors, et qu'on a nommée depuis *maison garnie*.

C'était à l'hôtel Saint-Guillaume que descendait l'élite des riches voyageurs étrangers.

Le carrosse qui venait de s'arrêter devant la porte était vide. Il n'amenait pas, il allait emmener. Le valet de pied s'adressa à l'un des domestiques de l'hôtel.

" Voulez-vous faire prévenir mon maître, M. le vicomte de Saint-Leu-d'Esserent, dit-il, que la voiture est en bas.

—Parbleu! montez vous-même! répondit le domestique. Vous le direz.

—Je ne puis monter.

—Pourquoi?

—Parce que mon maître m'a défendu de quitter des yeux le carrosse.

—Il y a donc quelque merveille dedans? demanda le domestique de l'hôtel.

—Peut-être; mais cela ne vous regarde pas! Allez prévenir mon maître.

—J'y vais! j'y vais!" grommela le domestique en montant lentement l'escalier.

Le valet revint vers le carrosse. Un temps assez long s'écoula, puis on entendit des éclats de voix bruyants entre-mêlés de rires sonores. La porte du vestibule s'ouvrit avec fracas, et un jeune gentilhomme, vêtu avec une élégance extrême, descendit en riant la dernière marche du perron.

Ce jeune gentilhomme, qui pouvait avoir vingt-cinq ans, portait un costume de nuance gris-rosé, habit et culotte de velours, gilet de satin rose brodé d'argent; tricorne à galon d'or.

Boutons d'habit, de gilet, boucles de jarretières, boucles de souliers, chaînes de montres étaient un composé de diamants et de rubis montés sur argent.

Le jeune gentilhomme avait à l'annulaire de la main gauche une magnifique bague au chaton en rubis en-

touré de diamants, et il tenait à la main une tabatière tout ornée de diamants et de rubis.

En franchissant la dernière marche, le jeune élégant avait le corps à demi renversé en arrière, la tête penchée sur l'épaule droite et la main droite enfoncée dans la poche de sa culotte, en faisant bouffer le pan de sa veste.

"Vive Dieu! cher et aimable comte, dit-il sans se retourner, vous êtes l'homme le plus étonnant, le plus éblouissant, le plus fantastique que j'aie jamais vu. Si vous le voulez, vous serez avant huit jours l'adoration et l'admiration de toute la cour..."

En achevant ces mots, il pirouetta sur son talon et fit volte face.

Un second personnage quittait alors le vestibule pour se diriger vers la grande porte de l'hôtel. Celui-là était un homme de taille fort belle, parfaitement proportionné. Il avait le maintien grave et noble et il paraissait avoir trente ans.

Il avait la physionomie fine, expressive, spirituelle et mobile, un teint très brun, bistré comme celui des Arabes, les sourcils très noirs et très épais, les yeux étincelants et un regard pénétrant.

Son costume était de velours brun avec une veste de satin vert foncé sans la plus légère broderie. Mais si au point de vue de la coupe et du manque de passementerie ce costume était simple, tout en étant de bon goût, il avait un ornement d'une richesse telle qu'elle était inestimable.

C'était une collection de boutons et de boucles en diamants d'une grosseur plus qu'extraordinaire. C'était véritablement éblouissant.

Le valet de pied qui attendait s'était précipité vers le carrosse, et en avait ouvert la portière.

"Montez donc, très cher!" dit le jeune gentilhomme en s'effaçant.

Son compagnon posa le pied sur le marche-pied abaissé. Quand les deux gentilshommes furent installés dans le carrosse, le valet avança sa tête respectueusement découverte. Il demeura immobile, attendant les ordres.

"Au *Roi Salomon!*" dit le plus jeune des deux gentilshommes.

La portière se referma et le carrosse partit emporté au grand galop de ses deux magnifiques normands.

Un silence régna dans l'intérieur de la voiture.

Tout à coup, celui qui était monté le premier et qui occupait la droite, la place d'honneur, se retourna vers l'élégant gentilhomme aux boutons de rubis et de diamants:

"Coq-Huppé, dit-il à voix basse, mais d'un ton d'une fermeté étrange, ce soir nous poserons le pied dans une voie nouvelle!

—Maître! répondit le jeune homme, vous m'avez élevé jusqu'à votre confiance, j'en serai digne!

—Tu as la moitié de mes secrets.

—Et vous avez mon dévouement entier!

—Je le crois!"

La voiture longeait alors la façade du Palais-Royal.

XXIV

LE ROI SALOMON

Le luxe des restaurants est ancien, fort ancien même; car un écrivain du seizième siècle, qui a traité *Des causes de l'extrême cherté* dans un livre portant ce titre, et daté de 1574, s'exprime ainsi :

" Tout un chacun, aujourd'hui, veut aller dîner chez le More, chez Samson, chez Innocent et chez Havart, ministres de voluptés et de dépenses, qui en une chose publique bien policée et réglée seraient bannis et chassés comme corrupteurs des moeurs. "

Mais si le luxe des restaurants est ancien, le nom, ou du moins l'application du nom est moderne; car le premier établissement culinaire, désigné sous le nom de *restaurant*, fut établi à Paris en 1765, dans la rue des Poulies, par un nommé Boulanger.

Ce Boulanger, qui ne vendait exactement que des bouillons, des volailles au gros sel et des oeufs frais, avait fait placer cette devise au-dessus de sa porte :

Venite ad me omnes qui stomacho laboratis et ego restaurabo vos!

On peut voir aujourd'hui si l'idée de Boulanger a eu du succès.

Mais, en 1745, le restaurant n'existait pas et on en était encore aux *cabarets* de la régence.

Entre ceux-là le plus renommé, le plus achalandé, était le *Roi Salomon*.

Ce cabaret, qui avait vu depuis trente ans s'asseoir devant ses tables l'élite de la galanterie et de la débauche, les princes du sang et les financiers, occupait toute la maison de la rue de la Chausseterie formant l'angle de la rue Tirechape.

Il était six heures et demie; la nuit était complète au dehors et une clarté lumineuse resplendissait dans l'intérieur du cabaret.

Au rez-de-chaussée étaient la boutique, la cuisine, les jardins à bosquets. Au premier, les grandes salles pour les grands repas et pour les tables communes. Au second, les *cabinets particuliers*, que l'on nommait alors les *chambres*.

Dans la chambre No 7, une table, sur laquelle était dressé un couvert pour quatre personnes, occupait le centre. Deux candélabres sur la cheminée, deux autres sur la table éclairaient la pièce.

S'il y avait quatre couverts sur la table, il n'y avait encore que deux personnes dans la chambre. Ces deux personnes étaient un homme et une femme.

La femme, grande, belle, parée avec éclat, au regard effronté, à la mine déluree, à la pose libre et familière, était celle que nous avons vue en présence de Poulailler, et que le public nommait simplement la Brissault. Elle était assise près de la cheminée, dans un grand fauteuil, se chauffant au feu vif.

Sur la cheminée, à sa portée, était un carafon et un verre. L'un et l'autre étaient à demi-pleins.

L'homme, assis, ou plutôt à demi couché sur un pouf capitonné, était grand, maigre, élancé. Il avait le visage fatigué, les lèvres épaisses et saillantes, les yeux ronds et petits, tout bordé de rouge. Cet homme, à l'air usé, blasé, rusé, portait un costume de gentilhomme

qui avait dû être élégant jadis, mais qui était sali, débraillé, taché, dans un état voisin de la ruine.

Un ejambe allongée devant le feu, l'autre étendue sur une chaise; un bras appuyé sur le dossier du pouf et retombant ballant; l'autre à demi replié et les doigts faisant miroiter devant la lumière des bougies le contenu doré d'un verre dans lequel venait de s'épancher l'une des trois bouteilles placées sur la table à portée de la main; telle était la pose plus que familière du compagnon de la Brissault.

" Ventr ede biche, Brissault de mon coeur, amour de mes souvenirs et souvenir de mes amours, disait le gentilhomme, tu ne t'attendais pas à souper ce soir avec moi, hein?

—C'est vrai. Je te croyais tellement entouré par tes créanciers, répondit la Brissault, que je ne pensais pas que tu osasses sortir de chez toi.

—*Errare humanum est*, la belle! A propos, si je te tutoie n'en soit pas tr flière. C'est une habitude que j'ai de tutoyer tous ceu avec qui je soupe.

—Alors tu dois tutoyer tout Paris.

—Mais si je te tutoie. moi, pourquoi diable me tutoies-tu, toi? Car, enfin, i du sang de gentilhomme dans les veines, et beaucou même!

—Oui; mais quand tu e traqué et que tu as besoin de dix louis, tu es trop heureux que je te tutoie pour te les prêter.

—Et toi, quand tu as besoin de faire donner un coup d'épée à quelqu'un qui te gêne, ne suis-je pas là? Si je te prête mon adresse et mon courage, ne peux-tu me prêter ton argent?

—Tiens, ce n'est que pour cela que je te le prête!

—Alors, pourquoi cette familiarité du tutoiement de ta part?

—Ta, ta, ta! Laisse-moi donc tranquille. Si tu m'agaces, j'irai crier sur les toits que Voltaire te fait cent

louis de pension pour que tu fasses applaudir ses tragédies quand même!

—Tu peux raconter cela à qui tu voudras. Voltaire est un ingrat...

—Il t'a refusé deux louis, hein?

—Et puis je n'ai plus besoin de lui.

—Ah bah!

—Tel que tu me vois, je suis l'être le plus fortuné, pour le présent, de France et de Navarre.

—Comment?

—Depuis hier j'ai mon hôtel, mes jardins, mes valets, mes chevaux, mes voitures, j'envoie promener mes créanciers.

—Toi, tu as tout cela?

—Mais oui.

—Et où est-il, ton hôtel, que j'aille t'y rendre visite.

—Au *Temple*, chez le prince de Conti. Son Altesse Sérénissime m'a prié d'accepter un appartement dans son hôtel, ce qui est extrêmement commode, car le *Temple*, habitation d'un prince du sang, est demeuré inviolable, et je puis de ma fenêtre, dire aux procureurs et aux agents de M. Feydeau tout ce que je voudrai, sans qu'ils puissent faire autre chose que saluer en ma personne, un gentilhomme de la maison du prince.

—Tu es gentilhomme du prince de Conti?

—Oui, moi Charles-Jacques-Louis-Auguste de Rochelle, chevalier de la Morlière, né à Grenoble le 12 mai, 1701, d'une famille très noble et très ancienne, ai l'honneur d'être attaché à la maison de S. A. S. le prince de Conti.

—Attaché... en qualité de quoi?

—D'homme aimable, agréable et serviable...

—Ah! il a besoin de toi! Cela s'explique."

La Morlière vida son verre.

"Mais, reprit la Brissault, c'est égal! c'est tout de

même une drôle d'idée qu'il a eue, pour un prince, de prendre pour gentilhomme un gaillard...

—Silence, femme! N'oublie plus devant qui tu parles!

—Mais enfin qui est-ce qui t'a présenté au prince?

—C'est moi.

—A quel titre?

—Figure-toi qu'en ce moment je suis fort mal avec Voltaire, avec le lieutenant de police, avec le collège des Jésuites de Clermont, avec mes créanciers surtout qui me mordent les talons pour me faire courir comme des chiens qui chassent un sanglier. Désireux d'être calme et tranquille, j'ai fait toilette un matin, et passant autour de mon cou mon grand cordon de l'ordre du Christ, je me suis rendu chez son Altesse.

—Qui t'a reçu.

—Avec empressement. Le prince déjeunait...

—Il t'a invité?

—Non, mais il m'a écouté, et voici ce que je lui ai dit!"

La Morlière se leva et prit la pose qu'il avait eue sans doute en s'adressant au prince de Conti:

"Monseigneur, je viens à vous pour vous proposer une affaire que je crois excellente. Quand on est prince, il est des démarches, des marches, des contre-marches, des recherches, des fantaisies, des soins, des besoins que l'on ne peut faire, tenter, se passer, prendre et satisfaire à sa guise et à sa volonté. Il y a dans la vie mille occasions excellentes de s'amuser, mais bonnes à désavouer. Pour cela il faut, quand on est prince du sang, avoir près de soi un serviteur dévoué, sorte de bouc-émissaire, d'endosseur, de prête-nom, d'homme de paille enfin qu'on puisse mettre en avant en cas de besoin et désavouer sans conséquence; qui ait un nom à présenter, une position convenable comme rang et une réputation perdue ou à perdre. Cet homme, monsei-

gneur, si utile, si complet, qui a tout vu, tout su, tout lu, tout fait, qui frise la potence et hante les bonnes maisons, qui a des amis dans toutes les classes de la société, qui ne recule devant aucune action bonne ou mauvaise, qui ne craint ni Dieu, ni diable, ni roi, ni police, ni coup d'épée, ni Bastille, cet homme unique, spécial, c'est moi! Moi, le chevalier de la Morlière, moi qui ai servi le roi dans les mousquetaires, moi qui ai pour ami Charolais, Bouillon, Rohan, Montmorency, la Trémouille, moi qui suis des soupers de la Rochefoucauld, de Cossé, de Créqui, de Mailly, de Beauvau, de Beaufremont, de Richelieu; moi qui, pour n'avoir pas à m'embarrasser d'un patrimoine, ai promptement mangé le mien, moi enfin qui sais tout, qui vois tout, qui connais tout, qui fais tout. Croyez-moi, monseigneur! prenez-moi à votre service! vous ne trouverez ni mon second, ni mon pareil!

—Superbe! dit la Brissault qui avait écouté avec admiration. Et qu'a dit Son Altesse Sérénissime?

—Son Altesse a compris ce que je valais et elle m'a offert un appartement au *Temple;* appartement dans lequel je me suis installé hier!

—Bravo! moi qui croyais que c'était une plaisanterie, ce que tu disais.

—C'est la pure vérité! Aussi, je le répète: je n'ai jamais été aussi tranquille et aussi calme. Sur ce, chère et ancienne amie, remplis mon verre, car mes fioles sont vides! A ta santé!

—Çà, reprit la Brissault, explique-moi maintenant pourquoi tu m'as invitée à souper?

—Plaît-il? dit la Morlière avec étonnement.

—Je demande pourquoi tu m'as invitée à souper.

—Mais c'est à moi à te faire cette question et non à toi à me l'adresser.

—Comment? dit la Brissault en ouvrant de grands yeux.

—Ne m'as-tu pas écrit pour m'inviter à me trouver ce soir à six heures dans le cabinet No 7, au *Roi Salomon?*

—Plaisanterie!

—Comment?

—C'est toi qui m'as écrit cela!

—Mais non!

—Mais si!

—Voici ta lettre!

—Voici la tienne!"

La Morlière et la Brissault échangèrent une lettre que chacun des deux tenait à la main: ils l'ouvrirent en même temps, la lurent, puis ils relevèrent la tête et leurs regards se rencontrèrent avec une expression d'étonnement tellement comique qu'ils partirent à la fois d'un grand éclat de rire.

"Ah! pardieu! s'écria la Morlière, voilà qui est trop fort!

—Quelle plaisanterie! dit la Brissault.

—Que signifie cette mystification?

—Ce n'en est point une, M. le chevalier!" dit une voix.

La Morlière et sa compagne se retournèrent mûs par un même mouvement.

La porte de la chambre venait de s'ouvrir et un charmant gentilhome s'avança en souriant.

"Eh! s'écria la Brissault. Le vicomte de Saint-Leu d'Esserent!

—Lui-même, ma belle, avec un [illegible] qui sera heureux de souper avec vous!"

Il se retourna: l'homme dont le costume resplendissait de diamants fit son entrée:

"Ah! dit la Morlière en fermant les yeux, c'est le soleil!"

XXV

LES SOUHAITS

Le vicomte de Saint-Leu d'Esserent était entré dans la salle, le jarret tendu, avec cette désinvolture élégante, ce laisser-aller de manières, cette allure familièrement insolente qu'avaient légués à la jeunesse de Louis XV les *roués* de la Régence.

La tête haute, le nez en l'air, la bouche railleuse, le tricorne fièrement placé sur l'oreille, la main droite enfouie dans la poche de la culotte, la gauche appuyée sur le pommeau de la brette, il s'arrêta, la jambe droite en avant, le corps assis sur la jambe gauche.

Ainsi, le vicomte était charmant, tellement charmant même que la Brissault, qui l'enveloppait dans son regard de fine connaissance, murmura de façon à être entendue:

"A croquer!"

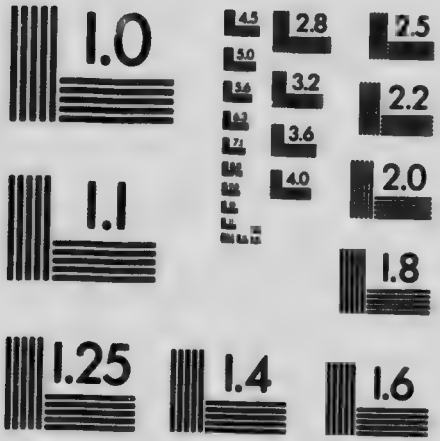
Saint-Leu pirouetta sur son talon pour faire place entière à son compagnon, et, étendant la main:

"Très cher, dit-il en désignant du bout des doigts le chevalier et la Brissault, voici les deux personnes dont je vous ai parlé: M. le chevalier de Rochelle de la Morlière et Mme Marie-Joséphine-Philaminte Brissault!"

La Brissault fit une révérence profonde: la Morlière s'inclina à la troisième position, comme un maître danseur de Menuet.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Le compagnon de Saint-Leu promena son regard sur les deux personnages, l'arrêtant surtout sur la Morlière. Sans prononcer une parole, il prit dans la poche de sa veste une tabatière constellée de diamants, et il l'ouvrit lentement.

En accomplissant le geste nécessaire pour soulever délicatement le couvercle, il fit briller le chaton d'une bague, *solitaire* d'une grosseur étonnante.

La Morlière ferma encore les yeux avec une expression d'éblouissement.

" Rayon ! " dit-il.

Le gentilhomme sourit, puis, regardant fixement la Morlière, il lui dit brusquement.

" Combien vaux-tu ? "

Le chevalier demeura interdit. La question si nettement brutale lui était arrivée en plein comme un boulet bien lancé. La Morlière était, certes, l'un des hommes les plus effrontés, les plus hardis et les plus cyniquement immoraux que pût offrir cette époque où, dans la société élevée, le vice n'était plus une honte.

Mais, quelque bardée de fer que fût sa conscience, le choc avait été si violent que sa présence d'esprit lui faillissait. C'est que la question était tellement nette, tellement claire, tellement vraie; elle peignait un tel stoïcisme et elle flagellait d'un tel mépris que, quelque éhonté que fût un homme, il devait chanceler.

Cependant la Morlière se remit rapidement. Reprenant son aplomb :

" Ce que je vaux ? dit-il. Ma foi ! cela dépend.

—De quoi ou de qui ? demanda son interlocuteur.

—De celui qui s'adresse à moi. Pour l'un, je ne vaux pas la corde pour me pendre, et pour l'autre je vaux plus que mon pesant d'or. Lequel des deux êtes-vous ?

—Celui que tu voudras. Choisis.

—Ventre de biche ! Mon choix est fait.

—Alors...

—*A la disposition de usted,* comme disait *el grande marquès de Pombal,* mon vieil ami l'ambassadeur, celui qui m'a remis l'ordre du Christ!"

Le gentilhome fit un mouvement en refermant sa tabatière: un bouton de diamant se détacha de sa veste et tomba à terre.

La Morlière se baissa lestement, ramassa le bouton plus lestement encore, et, le faisant scintiller dans sa main ouverte:

"Cornes de Satan! Le beau diamant! dit-il. Il vaut le moins trois mille livres."

Et, avec un soupir et un geste de regret, il le présenta au gentilhomme:

"Il s'est détaché de moi pour aller à vous, dit l'élégant personnage. Gardez-le comme souvenir.

—Tête bleue! s'écria la Morlière, si les autres pouvaient prendre la même route."

Puis, se redressant vivement:

"Seigneur! dit-il avec une pose de matamore et en changeant de ton, je vois à demi-clarté, je comprends à demi-mot. Vous m'avez dit: "Qu'est-ce que tu vaux?" Et moi maintenant je demande: "Que m'estimez-vous?"

—Cela dépend!

—De quoi ou de qui?

—De ce que tu peux faire.

—Tout!

—Même ce qu'on ne fait pas?

—Surtout ce qu'on ne doit pas faire.

—Tu as de l'esprit?

—Je vis avec.

—Tu tues ton homme?

—Comme je bois un verre de champagne.

—Tu es incapable de subir l'accès de ce que les sots nomment les bons sentiments? Tu n'es ni bon, ni généreux, ni facile à attendrir?

—Mes vices sont complets et forts, car ils n'ont pas le moindre accès de vertu à combattre."

Le gentilhomme fit un autre mouvement: un second bouton se détacha. La Morlière le ramassa avec plus de prestesse encore que la première fois.

"La paire!" dit-il avec admiration.

"Tout mon sang pour savoir qui j'ai l'honneur de remercier? dit-il.

—Le comte d'A! répondit le gentilhomme.

—Le comte d'A! répéta la Morlière. Beau nom, vertuchoux!"

Celui qui venait de se donner ce singulier nom s'était retourné vers la Brissault, à laquelle le vicomte de Saint-Leu parlait bas depuis quelques instants à l'autre extrémité de la pièce.

"Eh bien! dit-il.

—A vos ordres! répondit la Brissault avec une grande révérence.

—Tu es prête?

—A tout et pour tout.

—Alors, à table, nous causerons en soupant."

Saint-Leu agita un cordon de sonnette, tandis que le comte d'A prenait place à table, ayant à sa droite la Morlière et à sa gauche la Brissault.

Un garçon parut.

"Servez!" dit Saint-Leu en s'asseyant à son tour.

Le garçon disparut, et quelques minutes après, la table fut recouverte de mets exquis.

"Mort de ma vie! dit la Morlière en se disposant à faire fête au festin, que l'on soupe bien au *Roi Salomon!* C'est le premier cabaret de France!

—Il y a longtemps que vous le connaissez? demanda le comte qui, laissant vides assiettes et verres, ne mangeait ni ne buvait.

—Mais oui.

—Le fait est que si vos souvenirs sont fidèles, ils peuvent remonter loin.

—Comment loin?

—Jusqu'en 1725, par exemple.

—En 1725? répéta la Morlière en paraissant chercher dans ses souvenirs.

—Oui!... En 1725, en janvier, la nuit du premier jour de l'an même, n'avez-vous pas soupé ici?"

La Morlièr ese frappa le front du plat de la main.

"Attendez donc!... attendez donc!... dit-il, il me semble que...

—C'était dans cette même chambre où nous sommes.

—Tiens !tiens! tiens!

—Vous étiez douze attablés pour fêter l'année.

—Ah! palsembleu !Que me rapelez-vous là!

—Il y avait MM. de Conflans, de Créqui, l'oncle; de Coigny, de Richelieu, de Lauzun, de Fitz-James, de Tavanne, de Charolais, de Conti, de Rieux, vous, et un douzième personnage dont le nom m'échappe, mais que je nommerai le baron: Vous souvenez-vous?

—Parfaitement maintenant. Je crois y être encore.

—Oui! il était minuit, le souper était dans tout son éclat: l'expansion était vive. Les flacons étaient vides, et les cerveaux noyés engendraient les idées les plus extravagantes.

—Par la morbleu! comment diable savez-vous tout cela? s'écria le chevalier.

—Il avait été convenu qu'à minuit sonnant, c'est-à-dire à l'instant où l'on passerait d'une année dans l'autre, de 1724 à 1725, une santé serait portée et les souhaits de bonne année offerts successivement.

—Eh oui !s'écria la Morlière, à telle enseigne que Fitz-James me souhaita la prison et que, un mois après, j'étais à St-Lazare.

—Il avait été convenu, poursuivi le comte, que chaque souhait fait devait être accompli, quelque bizarre

et extravagant qu'il fût, et que les douze gentilshommes présents devaient concourir à l'accomplissement de ces souhaits.

—C'est cela! dit la Morlière, et, à ce propos, je me rappelle que notre ami, le baron dont vous avez parlé et dont le nom vous échappe, se nommait Montjoie.

—C'est cela même, chevalier; et que vous rappelez-vous à propos du baron de Montjoie?

—Qu'il fit au comte de Charolais le souhait le plus amusant...

—Lequel? demanda Saint-Leu.

—Celui d'enlever, dans un délai de huit jours, sa maîtresse au premier gentilhomme ou financier qu'il rencontrerait le lendemain après midi sonné, ou de s'habiller quatre jours en jaune.

—Ah! dit Saint-Leu en riant, c'était en effet un singulier souhait.

—Et que répondit Charolais? demanda le comte. Quel souhait fit-il à son tour, vous souvenez-vous!

—Imparfaitement! dit la Morlière avec un peu d'embarras.

—Le comte de Charolais, reprit le gentilhomme, souhaita au baron d'avoir pour maîtresse, dans le délai d'un mois, la première fille, femme, ou veuve qu'il rencontrerait en sortant du cabaret, cette feme fût-elle vieille, laide, décrépite et mendiante, ou de s'affubler quatre jours durant d'une perruque de peau de sanglier.

—Un souhait valait l'autre! dit Saint-Leu en souriant.

—Mais reprit la Morlière, encore une fois, comment diable savez-vous tout cela? Vous n'y étiez pas, au souper.

—Je sais ce qu'il faut que je sache, répondit le comte d'A, et je suis toujours là où il faut que je sois.

—Ventre-saint-gris! s'écria la Morlière, vous avez avez donc le double don d'invisibilité et d'ubiquité?

—En cette année de 1725, vous dites avoir été mis à St-Lazare?

—Oui.

—Si je compte bien, c'était la troisième fois que l'Etat se chargeait de votre logement et de votre nourriture.

—Oui! et je fis alors cette utile remarque, que rien ne classe mieux un homme que le genre de prison qu'on lui impose. Si, la première fois, on m'eût mis à la Bastille, j'eusse pris évidemment rang parmi les gens de bien: c'était de mode en sortant de là. Si ont m'eût mis au For-l'Evêque, j'en serais peut-être sorti poête, écrivain ou comédien. Mais en quittant St-Lazare, que pouvais-je faire? Prendre mo nrang à la tête des garnements... et c'est ce que j'ai fait!

—Et vous avez su conserver votre place? dit St-Leu.

—J'en suis fier! 5

—Vous avez été mis en prison le 30 janvier, reprit le comte, et vous en êtes sorti le 30 juillet. Est-ce cela?

—Parfaitement.

—En cette même année, au printemps, poursuivit le comte en se tournant vers la Brissault, vous vendiez des bouquets dans le jardin du Palais-Royal?

—Oui! dit la Brissault avec étonnement. Je ne l'ai pas oublié; mais comment vous rappelez-vous cela? J'ai été bouquetière durant seulment six mois...

—Oui! vous avez commencé à vendre des bouquets le 12 janvier de cette même année."

La Brissault tressaillit comme si le souvenir de cette date l'eût vivement impressionnée.

"Le 12 janvier! répéta-t-elle.

—Est-ce bien ce jour-là où vous avez vendu votre premier bouquet? demanda le comte.

—Oui... Mais comment pouvez-vous savoir que ce jour-là j'ai vendu mon premier bouquet?"

Le comte ne répondit pas. La Brissault regarda le comte sans oser poursuivre ses interrogations.

" Vous me paraissez décidément fort instruit! dit la Morlière e nse délectant dans l'absorption lente d'un vin généreux, si instruit même que je crois que vous savez tout!

—En voulez-vous la preuve? dit le comte.

—Mais oui! rien ne me permet de mieux souper qu'écouter, surtout lorsque celui qui parle est un homme de votre extraordinaire mérite, M. le comte!"

Et, saluant son interlocuteur, la Morlière dégusta un nouveau verre d'excellent vin des côtes du Rhône.

La Brissault regarda le comte en s'efforçant de faire renaître ses anciens souvenirs. Depuis le commencement du souper, elle n'avait pris aucune part à la conversation jusqu'au moment où le comte lui avait adressé directement la parole. Les yeux rivés sur lui, elle avait cherché dans son esprit où elle avait déjà vu cet homme, mais elle n'avait pas trouvé.

Saint-Leu, fort peu soucieux en apparence de ce qui se passait autour de lui, ne semblait être préoccupé que de l'excellence du souper. Il servait, il remplissait lee verres, il s'occupait de son voisin de droite et de sa voisine de gauche avec une verve et un entrain qu'appréciait fort le chevalier de la Morlière.

" Revenons à votre souper du 1er janvier 1725," reprit brusquement le comte.

XXVI

LE PROCES-VERBAL

" Tous les souhaits faits, continua le comte, le prince de Conti, qui avait été nommé président de l'assemblée, fit dresser un procès-verbal de la séance ; on en fit douze exemplaires écrits sur satin blanc ; chacun des convives devait conserver le sien durant le cours de l'année entière. Voici un des douze exemplaires ! "

En achevant ces mots, le comte d'A avait pris dans la poche de sa veste un morceau d'étoffe de soie qu'il étala sur la table. Sur ce morceau de soie il y avait, tracé, à l'aide d'un pinceau, tout un encadrement d'écussons armoriés.

En tête on lisait en gros caractères :

PROCES-VERBAL DE LA NOBLE SEANCE DES ROUES

Tenue à la première heure du premier jour de l'an de grâce 1725, *au cabaret du Roi Salomon, salle No* 7.

" A l'instant où minuit retentissait sur le timbre de l'horloge et où, le dernier coup frappé, nous passions d'une année à l'autre, des souhaits ont été échangés entre les aimables convives.

" Engagement formel a été pris par la gracieuse as-

semblée pour l'exécution de ces souhaits sous peine des châtiments indiqués en regard de chaque souhait.

LISTE DES SOUHAITS

Au Prince de Conti:

Le meilleur cuisinier de France et de Navarre,
ou
Aucun de nous à souper.

Au Duc de Richelieu:

Une ambassade à Vienne,
ou
Se fera moine un an durant.

Au Duc de Fitz-James:

Etre trompé six fois.
ou
Fidèle six mois.

Au Vicomte de Tavanne:

Disposer de nous absolument durant vingt-quatre heures
ou
Etre à notre disposition vingt-quatre heures durant.

Au Comte de Couflans:

L'amour de Mme de Prie,
ou
La haine de Mme de Boufflers.

Au Marquis de Créqui :

Trois coupés d'épée donnés,
ou
Reçus.

Au Comte de Coigni :

Bonheur au jeu,
ou
Malheur en amour.

Au Duc de Lauzun :

Janséniste point ne sera,
ou
Des serpents avalera.

Au Comte de Rieux :

Aura d'Avesne, Gèvres et Sabran,
ou
Fêtera les Flagellants.

Au Chevalier de la Morlière :

Six mois de prison,
ou
Un grand héritage.

Au Comte de Charolais :

Enlever dans un délai de huit jours, sa maîtresse au premier homme de noblesse ou de finance qu'il rencontrera ce matin, après midi sonné,
ou
Porter quatre jours un costume jaune.

Au Baron de Montjoie:

Dans le délai d'un mois, être l'amant de la première femme, fille ou veuve qu'il rencontrera en sortant du cabaret, cette femme, fille ou veuve fût-elle vieille, laide, décrépite et mendiante,

ou

Porter quatre jours durant une perruque de peau de sanglier.

" Fait à la douzaine, entre nous, ce premier janvier mil sept cent vingt-cinq. "

Suivaient les signatures des douze gentilshommes.

—Mais c'est cela ! s'écria la Morlière, je me rappelle parfaitement— J'ai eu un procès-verbal semblable; il a disparu quand j'ai été mis à St-Lazare.

—Il est inutile, poursuivi le comte d'A, que je vous raconte la fin de ce souper. On attendit le jour pour quitter la table, et il fut convenu qu'on ne se séparerait qu'après midi sonné, à cause des deux souhaits faits au baron et au comte.

—C'est encore vrai.

—Le baron devait descendre le dernier; cinq gentilshommes devaient traverser la rue et se ranger en face du cabaret, trois se placer à la droite de la porte et trois à la gauche.

Le baron de Montjoie devait descendre ensuite, sortir quand il lui plairait, prendre à droite ou à gauche à sa volonté, et marcher lentement, suivi de ses compagnons qui tiendraient les deux côtés de la rue jusqu'au féminin.

A cette heure matinale, les rues n'étaient pas très animées. Le baron atteignit la rue des Fossés-Saint-Germain sans avoir rencontré âme qui vive; il la descendit jusqu'à la place du Louvre.

Là, Montjoie parut hésiter, et il demeura un mo-

moment où il rencontrerait la première personne du sexe ment immobile en face du palais. Il commençait à éprouver une certaine anxiété et il sentait son coeur se serrer sans trop savoir pourquoi.

Il regarda à droite et à gauche... Il n'y avait personne.

Enfin il tourna à gauche; et il longea l'ancien cloître de Saint-Germain l'Auxerrois. Au moment où il passait devant le portail de l'église, la porte s'ouvrit doucement et une ombre apparut.

Cette ombre était celle d'une femme enveloppée dans sa mante, mais si bien enveloppée qu'on ne pouvait voir son visage.

Le baron tressaillit: l'aventure était entamée, il fallait la poursuivre.

La femme, en voyant en face d'elle ces douze hommes arrêtés pour la contempler, fit un geste de frayeur.

—Geste qui dérangea sa mante, dit vivement la Morlière, et qui nous laissa apercevoir le plus adorable visage que l'on puisse rêver. Il n'y eut qu'un cri! Et comme son effroi redoublait, le baron s'approcha d'elle et il la rassura. Ce fut ainsi qu'ils entamèrent connaissance. Vous voyez que j'ai la mémoire fidèle?...

—Un valet, stylé d'avance, reprit le comte d'A, devait suivre la femme et rapporter tous les renseignements nécessaires. La femme, rassurée par les paroles bienveillantes de Montjoie, continua sa route en se dirigeant vers le quai de l'Ecole, car elle habitait quai de la Ferraille.

On la laissa s'éloigner. A onze heures et demie le valet vint rendre compte de sa mission à l'hôtel Charolais où s'étaient rendus les gentilshommes.

La femme qui avait rencontré le baron de Montjoie se nommait Ursule Renaud, et son mari était armurier. C'était pour obtenir la guérison de sa fille, enfant à

peine âgée de huit mois et qui était en nourrice à Vincennes, qu'elle faisait une neuvaine à St-Germain l'Auxerrois. Elle avait un fils qui travaillait avec son père.

Ursule Renaud, âgée de trente ans, passait à juste titre pour la plus belle femme du quartier, et on l'avait surnommée: la *jolie armurière du quai de la Ferraille.*

—De mieux en mieux! dit la Morlière. Il me semble que j'entends encore le rapport du valet, qui se nommait Saint-Claude, et qui était au service du comte de Charolais. C'était un drôle intelligent comme j'en désirerais fort trouver un aujourd'hui pour l'attacher à moi.

—Midi allait sonner, reprit le comte d'A, et on décida qu'on allait sortir, afin que Charolais pût rencontrer celui auquel il devait prendre sa maîtresse dans le délai de huit jours."

XXVII

LA JOLIE ARMURIERE

"Ah! dit la Morlière en riant, quant à l'affaire de Charolais, je puis bien vous la raconter si vous voulez, car je la vois encore et je me la rappelle jusque dans ses moindres détails. Et puis, si j'oubliais quelque petit incident, la Brissault est là pour me donner la réplique.

—Oh! dit la Brissault, en minaudant, j'étais si jeune alors....

—Et moi donc !tu comptais tes dix-huit printemps, ma belle, et moi mes vingt-deux étés! Ah! ventre mahon! que j'étais aimable et qu etu étais belle! Beau temps que celui de la Régence! Beau temps de ces soupers joyeux dont monsieur le comte vient de réveiller les souvenirs!

—Revenons à celui du 30 janvier 1725, dit St-Leu.

—Donc, reprit la Morlière, nous allions quitter l'hôtel Charolais, et nous nous apprêtions à descendre les degrés du perron, quand un coup de cloche retentit violemment. Nous nous retirâmes.

—Messieurs, dit le comte de Charolais, voici peut-être une visite qui nous évitera la peine d'une promenade."

Midi sonnait au moment où la grande porte s'ouvrait, laissant passage à un équipage.

"Vive Dieu! cria Charolais. Rentrez dans le salon,

messieurs, que nous ayons au moins la surprise de l'événement.

—Quel est le malchanceux que nous envoie le hasard? nous disions-nous en regagnant le salon.

Nous y étions à peine installés que la porte s'ouvrit et qu'un valet annonça:

"M. de Sainte-Foix!"

En entendant le nom du financier, nous fîmes des efforts surhumains pour nous empêcher de rire. Il entra, salua, et s'avançant vers M. de Charolais, avec l'air le plus aimable, il lui remit le montant d'un bon de caisse que le comt elui avait envoyé la veille.

Charolais le remercia et le pria de s'asseoir, avec un ton de cordialité, qui dut fort étonner le financier.

"Eh bien, M. de Sainte-Foix, dit Charolais en souriant, êtes-vous toujours le bienfaiteur de nos nymphes de l'Opéra?

—Hélas! monseigneur! j'ai fait ce que j'ai pu pour être agréable à ces demoiselles...

—Et vous avez réussi!

—Je ne sais si... dit Sainte-Foix avec humilité.

—Et, reprit Charolais, quelle est la parfumée déesse qui, en ce moment, vous attèle à son char?

—Aucune.

—Bah! fîmes-nous tous avec étonnement, car la réponse de Sainte-Foix enlevait tout le comique de la situation.

—Ah! dit Charolais vous avez le coeur libre! Tant mieux! la vaisse sera plus lourde!

—Le coeur libre, n'est pas le mot! dit Sainte-Foix, qui n'était pas fâché de se poser devant nous en homme inflammable.

—Si vous n'avez pas le coeur libre, c'est qu'il est prit!

—Je l'avoue.

—Et l'Opéra n'y est pour rien?

—Pour rien?

—Qu'est-ce que c'est donc, alors?

—Une aventure étonnante."

Et Sainte-Foix se renversa sur son fauteuil avec des allures de grand seigneur.

"Contez-nous cela! lui cria-t-on.

—Eh bien, messieurs, tel que vous me voyez, je suis amoureux, mais éperdûment amoureux de la personne la plus jolie, la plus charmante, la plus spirituelle...

—Qui est la femme de?... demanda Charolais.

—La femme de personne, répondit le financier, mais la fille d'Antoine Brissault, le peintre de plafonds!

—Et elle vous aime?

—Je le crois.

—Mais elle vous résiste?

—Avec opiniâtreté!"

"Charolais savait ce qu'il voulait savoir: il congédia Sainte-Foix. Puis voulant accomplir le souhait, il entra en campagne. Ah! vertuchoux! il ne perdit pas son temps, ni Sainte-Foix non plus au reste!

"Ventre-saint-gris! continua la Morlière en se tournant vers la Brissault, tu as été joliment adroite, ma belle Quel début! Quelle entrée dans la vie! Tu t'es moquée à la fois et du comte de Charolais et du financier Sainte-Foix.

"Oui, messieurs! Cette superbe Brissault que vous voyez, et au char de laquelle je me suis attaché comme bien d'autres, a fait ses premiers pas dans le monde en trompant un gentilhomme pour un financier et un financier pour un gentilhomme! A telle preuve que le huitième jour venu, elle offrit à souper au comte dans l'hôtel que venait de lui donner Sainte-Foix.

A ta santé, Brissault!"

Les verres se choquèrent, et la Brissault fit raison du toast porté.

"Les choses se sont absolument passées comme vous le dites, reprit le comte d'A, après un silence. Reste

maintenant à terminer l'aventure du baron de Montjoie.

—Ah! dit la Morlière, autant que je me souvienne, c'est moins gai.

—Beaucoup moins, aussi n'entrerai-je pas dans de nombreux détails. Ursule Renaud était la femme d'un homme qu'elle adorait et qui avait pour elle une passion sincère. Ils faisaient un excellent ménage. Ils avaient deux enfants: un fils de douze ans et une fille âgée de quelques mois seulement.

Cette petite fille était en nourrice à Vincennes, et chaque dimanche Ursule et son mari allaient la voir et l'embrasser. C'était pour eux grande fête.

Leur fils les accompagnait: il adorait sa petite soeur: Ce fils se nommait Gilbert.

Le travail de Renaud suffisait largement aux besoins de la maison. Gilbert aidait son père, dont il s'était fait l'ouvrier.

Ce fut à cette honnête famille, et pour y jeter le trouble et la honte, que s'adressa le baron de Montjoie afin d'accomplir un souhait fait par un gentilhomme ivre dans une orgie.

Le baron avait un mois pour réussir; mais il ne perdit pas de temps. Il alla chez l'armurier et il acheta des armes. Cela le mit en relation avec Ursule, car c'était elle souvent qui vendait.

Le baron employa tous les moyens pour séduire la jeune femme, mais il fut repoussé.

L'atelier dans lequel travaillaient Renaud et son fils étant éloigné du quai de la Ferraille: Renaud n'avait vu qu'une seule fois le baron de Montjoie et il ne s'était aperçu de rien.

Ursule avait tout gardé pour elle seule. Elle n'avait fait confidence à personne des tentatives amoureuses du baron, et moins encore à son mari qu'à tout autre, car elle connaissait le caractère du maître armurier.

Renaud était bon, loyal, généreux, très brave, mais d'une nature énergique, ferme et implacable. Il avait trois grands amours, trois grandes passions, trois grands cultes : son honneur, sa femme, ses enfants. Il eût tout sacrifié pour ce qu'il aimait ; son bonheur, sa fortune, sa vie.

S'il eût pu supposer qu'un gentilhomme, de quelque maison qu'il fût, eût osé faire la cour à Ursule, il l'eût contraint à se battre et il l'eût tué.

Ursule avait eu, treize ans avant, un exemple de la vivacité et de l'énergie de Renaud. C'était trois semaines après leur mariage. Ursule revenait de la messe, où elle était allée seule.

Un sous-officier des soldats aux gardes l'aborda sur le quai et voulut lui conter fleurette. Renaud était sur la porte de sa boutique.

Il aperçut le sous-officier : il comprit ses manoeuvres et ses intentions. Il rentra dans sa boutique, il décrocha une épée ; puis, laissant passer Ursule, il prit le sergent par le bras.

" Entre là ! " dit-il en le poussant dans l'allée sombre d'une maison.

Il referma la porte : il faisait noir dans cette allée, qu'éclairait un oeil de boeuf.

" Dégaîne ! " dit-il.

Le sergent était brave : ils se battirent *à tâtons*.

Quand Renaud eut tué le sergent, rentra chez lui, il se lava les mains, nettoya son épée et il offrit le bras à Ursule pour aller faire un tour de promenade.

Ursule ne savait rien. Le lendemain elle apprit tout. Elle se jeta, sanglotante au cou de son mari.

" C'est comme cela dit simplement Renaud. Je t'aime. Tu es ma femme, mon bien, ma vie : celui qui oserait toucher à mon trésor, je le tuerais : bourgeois ou gentilhomme aurait le même sort. "

Et Ursule savait que Renaud disait ce qu'il pensait.

Aussi lui avait-elle caché avec le plus grand soin la tentative du baron de Montjoie.

Dix jours se passèrent ainsi. Ursule, depuis deux jours, n'avait pas revu le baron : elle espérait qu'il avait renoncé à ses desseins et qu'il ne reviendrait plus.

Le dimanche approchait : c'était le 12 du mois de janvier, et le jour où l'on devait aller à Vincennes voir la petite Nicette. Tout était préparé pour la promenade.

Le dimanche matin, Renaud reçut une lettre du comte de Charolais apportée par un courrier. Le comte donnait à Renaud, son armurier, l'ordre de se rendre, sans perdre une minute, au château de Fosseuse, où il résidait en ce moment.

Le comte devait chasser le lendemain, et les armes n'étaient pas en état.

Il n'y avait pas à hésiter ; Renaud partit avec le courrier.

Ce jour-là, Ursule et Gilbert allèrent seuls à Vincennes. C'était le premier dimanche, depuis la naissance de Nicette, que Renaud n'allait pas embrasser sa fille.

Ursule était triste ; mais Renaud devait revenir le lendemain ou le surlendemain au plus tard : il n'y avait donc réellement pas motif d'être attristée.

Au moment du départ, le courrier du comte avait insisté pour que Gilbert partît aussi, afin d'aider son père ; mais Renaud avait refusé, bien que Gilbert eût rougi de plaisir à la pensée d'aller au château un jour de grande chasse.

Ursule et son fils revinrent le soir. Le lendemain, Renaud ne revint pas.

Le surlendemain, c'était le 14, Renaud ne revint pas encore.

L'inquiétude commença à torturer le coeur d'Ursule, car elle savait combien son mari était exact...

"Son travail aura été plus long! disait Gilbert pour calmer les inquiétudes de sa mère.

—Mais il m'aurait écrit, il m'aurait fait prévenir!" répondait Ursule.

Deux jours s'écoulèrent encore; on n'avait pas de nouvelles. Il n'y avait personne à l'hôtel Charolais, à Paris. On ne savait rien. Ursule pleurait...

Quand Gilbert vit pleurer sa mère, il la conjura de le laisser partir pour aller au château savoir ce qui était arrivé.

Ursule hésita; Gilbert avait douze ans au plus. Mais Gilbert était fort, brave, hardi, intelligent. Et puis, quel danger pouvait-il courir?

Elle consentit...

Le château de Fosseuse est à quinze lieues de Paris. Gilbert partit à cheval..."

XXVIII

LE BRACONNIER

"Gilbert était parti le 17, dans l'après-midi, reprit le comte dont, depuis quelques instants, la voix paraissait être altérée. Le 18, à deux heures, il revenait, pâle, les yeux rougis, les traits contractés.

"Mon mari est mort! cria Ursule avec un accent effrayant.

—Non! répondit Gilbert

—Il est malade, blessé, en danger?...

—Non, ma mère!"

—Non, ma mère!"

Gilbert courbait la tête.

"Mais où est ton père? s'écria Ursule.

—Où il est?...

—Oui, où est-il?... je veux le savoir. Parle!

—Il est... dans les prisons...

—Dans les prisons !s'écria Ursule qui crut que son fils était devenu fou.

—Oui, ma mère, répondit Gilbert avec un geste de menace, mon père est depuis deux jours dans les prisons de Beauvais.

—Et pourquoi, mon Dieu?

—Pour braconnage.

—Oh! Seigneur, que me dis-tu?"

Et Ursule tomba sur un siège en éclatant en sanglots.

Alors Gilbert lui raconta ce qu'il avait appris. Quand Renaud était arrivé au château de Fosseuse, il avait travaillé au nettoyage des armes de chasse. Il y avait réunion nombreuse au château.

Saint-Claude, le valet de chambre, avait dit à Renaud que les forêts étaient pleines de gibier. Or, Renaud aimait la chasse comme l'aimaient tous ceux qui, à cette époque de privilèges, mais aussi de gibiers, ne pouvaient pas chasser.

" Veux-tu suivre celle de demain? lui demanda St-Claude en lui vantant la beauté du pays. Je connais les bois, je te ferai tout voir; et puis nous emporterons chacun un fusil, de sorte que si quelques-uns de nos seigneurs ont besoin d'une autre arme que de la leur, nous pourrons les servir. "

Renaud refusait, mais il finit par consentir. Il pensait que la chasse aurait lieu de grand matin et qu'il pourrait, en galoppant bien fort, revenir le soir même à Paris. Il fut donc convenu qu'il resterait.

Le lendemain matin il assista au départ et il se dirigea vers la forêt en compagnie de Saint-Claude. A chaque relais, il y avait un déjeuner préparé. Saint-Claude fit manger Renaud qui avait grand faim. Ils mangèrent et ils burent, si fort et si bien, qu'ils étaient très gais en reprenant leur route, dans l'espérance d'assister à l'hallali. Mais un commencement d'ivresse aidant, ils s'égarèrent dans les fourrés et bientôt se trouvant séparés l'un de l'autre, ils se perdirent dans la forêt chacun d'un côté différent.

Renaud était seul, son fusil sous le bras et ne connaissant pas le pays. Il entendit la chasse au loin, mais les échos le trompaient sur la direction à prendre, et il continuait à s'égarer. Par un effet bizarre, son ivresse augmentait à mesure qu'il marchait. Bientôt des hallucinations s'emparèrent de son esprit... il brandissait son fusil.

Où allait-il! Où était-il? Depuis combien de temps marchait-il? Il n'en savait rien.

Tout à coup un grand bruit se fit entendre, des aboiements furieux éclatèrent, un bruissement de branchages retentit... un cerf débucha.

Renaud, ivre et emporté par l'amour de la chasse tira le cerf tomba...

C'était sur un domaine des Condé que Renaud avait tué un cerf couru par un prince de la maison de Condé.

La loi était précise et la férocité du comte de Charolais si connue, bien qu'il fût jeune alors, que le sort de Renaud ne pouvait être mis en doute: il allait passer devant les juges de Beauvais qui n'avaient qu'à l'envoyer aux galères.

Peindre la douleur et les souffrances d'Ursule serait chose impossible.

Le soir même, le baron de Montjoie vint chez Ursule, et la trouvant seule et éplorée, il s'inquiéta de ce qu'elle avait. Elle lui dit tout.

" Pouvez-vous le sauver? demanda-t-elle à demi folle.

—Oui, répondit Montjoie. Il sera condamné, mais le roi lui donnera sa grâce.

—Mais il ne faut pas qu'il soit jugé! s'écria Ursule.

—Cela est plus difficile.

—Mais cela se peut-il?

—Oui.

—Et que faut-il faire pour cela?

—M'aimer! "

Ursule leva les mains vers le ciel. La réponse du baron l'avait frappée d'indignation. Un moment elle avait cru à la générosité de ce gentilhomme, et lui ne rougissait pas de proposer le plus infâme des marchés honteux.

Ursule ne répondit pas, mais il y eut dans l'expression de sa physionomie un tel sentiment de mépris, que

Montjoie sortit sans dire un mot. Gilbert rentra; sa mère ne lui pouvait rien dire: elle ne dit rien.

"Ma mère, disait Gilbert, laissez-moi aller à Beauvais, prier les juges, voir monseigneur de Charolais... Laissez-moi prier, implorer, supplier, pour qu'on nous rende mon père!..."

Et Gilbert partit.

Ursule, demeurée seule, sentit son énergie renaître. Elle voulut mettre tout en oeuvre pour sauver Renaud. Le procès devait avoir lieu le 30 janvier. La justice rendrait vite son arrêt: Renaud serait condamné le lendemain, cela était certain...

Ursule devenait folle; Gilbert était repoussé de tous côtés... L'avenir croulait, le bonheur était détruit à jamais pour cette famille si heureuse et si calme.

Le 30, le matin, un homme jeune et très élégamment vêtu, se présenta devant Ursule, entrant dans la boutique pour demander à voir des armes. Ursule, pâle, désespérée, désolée, ne savait pas ce qu'on lui demandait.

"Où est Renaud?" dit l'homme.

Ursule éclata en sanglots et dit ce qui était. L'acheteur se récria, et se disant grand seigneur et ami intime du prince de Charolais, il promit à Ursule de sauver Renaud le soir même.

"Voilà ce qu'il faut faire, lui dit-il. Ce soir il y a souper dans un petit hôtel. A ce souper, auquel assisteront les dames de la meilleure compagnie, se trouvera Charolais. Je vais prévenir la maîtresse de la maison qui s'intéressera tout de suite à vous; elle vous enverra prendre. On vous conduira à l'hôtel et vous attendrez. Quand le souper sera dans son beau ,vous entrerez, vous vous précipiterez aux pieds du comte, et vous lui demanderez la mise en liberté immédiate de votre mari. Devant tout ce monde, Charolais n'osera pas vous refuser, et vous réussirez: Comprenez-vous?"

Ursule saisit les mains du jeune homme.

"Si vous faites cela, dit-elle, ma reconnaissance vous sera à jamais acquise.

—Bah! reprit le gentilhomme, c'est une bonne action qui ne me coûtera rien: donc ne me remerciez pas."

Il indiqua l'heure à laquelle on viendrait chercher Ursule, et il partit.

Gilbert était retourné à Beauvais, espérant jusqu'à la dernière minute.

Le soir, à six heures et demie, alors que la nuit était close, une voiture sans armoirie vint s'arrêter devant la porte d'Ursule Renaud. Une femme voilée en descendit et entra dans la maison.

Cinq minutes après, elle redescendait avec Ursule. Elles montaient toutes deux en voiture et les chevaux partaient rapidement. Ce jour-là, c'était, ainsi que je vous l'ai dit, le 30 janvier 1725."

En prononçant cette date, le comte d'A s'arrêta. Un soupir fut étouffé sur ses lèvres, et il regarda attentivement ses trois auditeurs.

Saint-Leu écoutait avec une expression de physionomie impassible. La Morlière secouait la tête de moment en moment comme pour chasser une pensée pénible.

La Brissault paraissait en proie à un commencement d'inquiétude douloureux, surtout depuis les dernières phrases prononcées par le narrateur.

"Ensuite! demanda la Morlière en voyant le comte d'A s'arrêter. Vous n'allez pas nous laisser dans l'attente... L'instant est palpitant, monsieur.

—La suite est facile à dire, répondit le comte. Le soir du 29 janvier, Renaud, certain qu'il serait condamné le lendemain et qu'il n'avait plus rien à espérer, se pendit avec un bout de corde à un barreau de sa prison. Le lendemain matin, les gens de la chambre criminelle se présentant pour le conduire devant ses juges, le trouvèrent mort. Mais la Chambre était assemblée. Le ca-

davre fut traîné devant ses juges, ainsi le veut encore la loi, et il fut condamné. En conséquence, terre sainte fut refusée au cadavre de l'homme qui avait tué un cerf, et ses dépouilles jetées au vent, car pour faire croire à une justice rendue, on accrocha le cadavre au gibet.

Gilbert vit le corps de son père se balancer dans l'air. La nuit venue, il fit un acte de courage.

Le corps devait demeurer vingt-quatre heures au gibet.

Gilbert monta, durant la nuit, après la potence, et, se cramponnant à la corde, il alla baiser son p[illegible] sur le front, puis il lui murmura à l'oreille quelques p[illegible]oles à voix basse.

Il était deux heures du matin.

—Oh! fit la Brissault, c'est effrayant.

—Le reste de la nuit, continua le comte, il le passa en prières... puis, le jour venu, il reprit la route de Paris.

Il entra dans sa maison: sa mère n'y était pas. Il interogea les employés, les voisins, les amis.

Il apprit que, l'avant-veille, le 30, sa mère était partie à six heures et demie avec une femme qui était venue la chercher en carrosse. On ne savait pas où elle avait été, et personne ne l'avait revue depuis.

Gilbert fouilla Paris, il n'eut aucun renseignement.

Il alla à Vincennes, il prit soin de sa soeur.

Depuis ce moment, jamais Gilbert ne revit sa mère, et il ne put savoir ce qu'elle était devenue. Il était retourné à Beauvais. Les ossements du père avaient été enfouis on ne savait [illegible]. Le fossoyeur qui avait fait l'ouvrage et qui en fai[illegible]t bien d'autres, était parti.

Gilbert n'avait pas une tombe sur laquelle il pût aller prier.

Il voulut élever sa soeur, il travailla pour elle plus que pour lui. Un gentilhomme d'un grand coeur, le vi-

comte de Tavanne, le père du vicomte qui existe aujourd'hui, eut pitié de l'enfant et de sa soeur. Il savait tout.... il fit travailler Gilbert et lui maintint une pension tant que celui-ci en eut besoin. Jamais le vicomte n' parlé de cela, même à son fils."

Le comte d'A s'était arrêté encore, et, comme on le regardait avec anxiété:

"J'ai fini! ajouta-t-il.

—Ah ah! fit la Morlière. Eh bien! mais! je suis enchanté! C'est très intéressant, et vous narrez à ravir. N'est-ce pas, Brissault?

—Certainement! certainement dit la Brissault qui souriait depuis un moment.

—Mais, reprit la Morlière en vidant son verre, pourquoi diable nous avez-vous raconté tout cela?"

Le comte d'A se croisa les bras sur la poitrine.

"Je vais vous le dire! répondit-il. La maison dans laquelle on conduisit Ursule Renaud, le 30 janvier 1725, était située rue du Vert-Bois. C'était le sanctuaire des plaisirs de Sainte-Foix le financier, sanctuaire où il venait d'élire une nouvelle reine. Le jeune homme élégant qui s'était présenté le matin chez Ursule, c'était vous, M. le chevalier de la Morlière. La femme voilée qui est venue chercher Ursule à six heures et demie, le soir, c'était vous, Mlle Brissault, vous alors aux débuts de vos succès galants et qui donniez votre première fête dans votre petite maison de la rue du Vert-Bois."

La Morlière et la Brissault se regardaient avec une expression de grand étonnement et de profonde inquiétude.

"Comment? comment? fit la Morlière. Que voulez-vous dire?

La Morlière et la Brissault se regardaient avec une expression de grand étonnement et de profonde inquiétude.

—Je veux dire, répondit le comte, que cette nuit-là, du 20 janvier 1725, la malheureuse Ursule est entrée dans cette maison de la rue du Vert-Bois, et qu'elle n'en est pas sortie ”' Je veux dire que si, à cette heure on allait dans le jardin de cette maison, et qu'on fouillât au pied d'un arbre placé au centre, on retrouverait le squelette d'Ursule Renaud, avec son alliance au doigt et une corde enroulée autour du cou! Oui! on trouverait le cadavre de cette femme dont la douleur, la souffrance, la torture ont été si grandes qu'en une nuit elle a vécu trente ans, qu'en une nuit elle a passé de la jeunesse à la vieilless. Oui! en une nuit ses cheveux ont blanchi, et la commotion au cerveau a été telle que les os du crâne se sont soudés entre eux, comme cela arrive dans la vieillesse avancée! Voilà ce que je veux dire Et maintenant, ce qu'il faut que vous me disiez, vous, la Morlière, vous, la Brissault, c'est comment ce crime s'est accompli! Voilà pourquoi je vous ai fait venir ici, et voilà pourquoi j'y suis venu!”

XXIX

LE 30 JANVIER

La Morlière et la Brissault étaient demeurés comme foudroyés.

Saint-Leu, se levant sans affectation, avait quitté la table et s'était dirigé vers la porte devant laquelle il se tint debout, paraissant admirer un tableau placé en face de lui.

" Çà! reprit le comte, je serai plus clair encore. Vous savez ce que je vous demande! Si vous refusez de me répondre, vous n'avez pas vingt-quatre heures à vivre!

—Hein? fit la Morlière.

—Comment mourrez-vous? Je n'en sais rien, mais vous mourrez. Si, au contraire, vous me répondez franchement en m'apprenant absolument tout ce que vous savez, je vous récompenserai plus royalement que ne le ferait Louis XV.

—Entendons-nous, dit la Morlière; qu'est-ce que vous voulez savoir?

—Tout ce que vous savez relativement à cette nuit du 30 janvier 1725.

—Moi, je dirai tout ce que je sais, dit la Brissault; car je n'ai aucun intérêt à le cacher et je ne vois pas pourquoi je ne parlerais pas.

—Ni moi, ajouta la Morlière.

—Alors parlez.

—Volontiers; seulement, je dois vous avouer que je n'ai pas grand chose à dire. Dussé-je être découpé là, en petits morceaux, à moins d'inventer une histoire, je ne vois pas trop ce que je puis raconter.

—Je vais vous interroger et vous allez me répondre nettement."

Un léger moment de silence régna dans la salle. St-Leu, admirant toujours le tableau, était encore devant la porte.

Le comte d'A reprit:

"C'est vous, la Morlière, qui, dans la matinée du 30 janvier, vous êtes présenté chez Ursule Renaud?

—Oui, répondit le chevalier.

—Qui vous avait chargé de la mission que vous alliez accomplir?

—Le baron de Montjoie.

—C'était un plan concerté d'avance avec Mlle Brissault?

—Oui.

—Quel était l'auteur de ce plan?

—Le baron de Montjoie.

—Que deviez-vous faire encore et qu'avez-vous fait?

—Rien autre chose. Ma visite faite chez la *jolie armurière*, ma mission était accomplie."

Le comte se tourna vers la Brissault.

"Et vous, dit-il, racontez-moi ce que vous avez fait et ce qu'il avait été convenu que vous feriez.

—Moi, répondit la Brissault, je donnais ce soir-là, pour pendre la crémaillère de ma petite maison, mon premier souper, et je devais avoir dans mes salons toute la crème de la galanterie. Ce devait être joli; ça l'a été, et, la preuve, c'est que la petite fête a coûté bel et bien quatre cents louis à feu Sainte-Foix.

—Cette petite maison était située rue du Vert-Bois?

—Oui.

—C'est vous qui êtes allée chercher Ursule Renaud?

—Oui.

—Qui vous avait envoyée?

—Le baron de Montjoie et le comte de Charolais.

—Ils vous avaient dit ce qui était?

—Pas précisément. Je savais qu'il s'agissait d'une grâce à obtenir pour une femme; mais je n'ai eu aucun détail. Quand j'arrivai chez Mme Renaud elle était prévenue, car elle m'attendait. Nous partîmes. En route, elle ne me dit rien; elle pleurait. Je la consolai en lui disant qu'elle obtiendrait tout ce qu'elle voudrait. Quand nous sommes arrivées à la petite maison, j'ai laissé Mme Renaud dans un petit salon d'attente, ainsi que cela avait été convenu.

—Et ensuite?

—Ensuite, je ne me suis pas occupée d'elle et je ne l'ai pas revue.

—Et qu'a-t-elle fait?

—Je l'ignore.

—Et vous? dit le comte en se tournant vers la Morlière.

—Je n'en sais pas plus, répondit la Morlière.

—Mais c'est impossible!

—Voilà ce que je sais, reprit le chevalier. Quand la femme est arrivée avec la Brissault, elle est restée quelques instants dans le salon d'attente; puis un valet, Saint-Claude, je crois, vint la chercher et la conduisit dans le jardin. C'était la nuit; l'obscurité était profonde. J'ai su cela, parce qu'au moment où j'entrais dans le grand salon, je vis passer le valet et la femme.

—Après?

—Je n'ai pas revu Mme Renaud.

—Elle n'a pas paru au souper?

—Non.

—Elle n'a pas vu Charolais?

—Non.

—Et lui, Charolais, a-t-il quitté le souper?

—Ah!... je ne saurais dire! il y a si longtemps que tout est confus dans ma mémoire. Je ne me rappelle pas si Charolais s'est absenté ou non.

—Le baron de Montjoie était au souper?

—Oui, il est venu un des premiers parmi les invités.

—Et s'est-il absenté?

—Je ne sais pas davantage."

Le comte se tourna vers la Brissault:

"Et vous? dit-il.

—Je suis comme la Morlière, répondit la Brissault, tout se brouille dans ma mémoire.

—Cependant qui a tué Ursule Renaud? Vous devez le savoir?

—Non, dit la Morlière.

—Je l'ignore! ajouta la Brissault.

—Vous osez dire cela! s'écria le comte avec un accent furieux.

—Quant à moi, je dis ce qui est! répondit la Brissault. Je le jure sur tout ce que vous voudrez. J'ignorais absolument que la femme dont vous parlez avait été tuée; j'ignorais même qu'elle était morte.

—Quoi! un crime a été accompli dans la maison où vous étiez tous deux; une femme a été assassinée chez toi, misérable créature, elle a été ensevelie dans ton jardin et tu ignores que cette femme est morte!

—Je le jure!

—Tu mens!

—Je ne mens pas!

—Je le jure aussi! ajouta la Morlière; et. sur mon épée, je dis vrai!"

Le comte se croisa les bras sur la poitrine.

"Comment expliquer, reprit-il, que ce crime ait pu s'accomplir sans que vous le sachiez?

—S'il s'est accompli après une heure du matin, dit la Morlière, je n'en pouvais rien savoir; car à une heure

le chevalier du guet lui-même s'emparait de mon aimable personne pour la conduire à St-Lazare.

—Oh! dit la Brissault avec éclat, comme si le jour se fût fait subitement dans son esprit, ce que vous dites-là me met sur la voie Dame! il y avait si longtemps... mais je me rappelle!

—Quoi? demanda le comte.

—A une heure le souper était prêt et le comte de Charolais nous proposa une course en traîneau sur la grande pièce d'eau de Versailles. Il fut convenu que l'on partirait de suite et que la course aurait lieu aux flambeaux. Il faisait très froid alors, et tout était gelé. Les équipages étaient commandés. Ce fut au moment où nous allions monter en voiture que le chevalier de la Morlière fut arrêté.

—C'est vrai! dit la Morlière. Je me rappelle parfaitement maintenant tous les détails. Je venais de quitter la maison et ce fut quand je posai le pied sur le marchepied du carrosse, que le chevalier du guet m'exhiba sa lettre. Il n'y avait rien à dire: je me soumis, et Charolais, Lauzun et Fitz-James qui étaient dans la première voiture, rirent comme des fous en me souhaitant une bonne nuit.

—J'étais dans la voiture dans laquelle vous alliez monter, reprit la Brissault. Il y avait à côté de moi de Rieux et en face le baron de Montjoie. Quand le chevalier du guet vous eut pris et emmené et que les rires eurent cessé, Montjoie sauta hors de la voiture en nous disant: "Nous avons assez ri! Il faut maintenant que la Morlière vienne nous rejoindre à Versailles. Je m'en charge. Partez en avant. Je garde une voiture!" Cela dit, nous partîmes tous et le baron demeura pour faire délivrer le chevalier.

Ce qu'il ne fit que six mois après, dit la Morlière.

—Alors, dit le comte, Montjoie est demeuré seul sans qu'aucun de vous ne restât avec lui!

—Oui.

—A quell cheure êtes-vous rentrée dans votre petite maison le lendemain!

—Je ne suis rentrée que huit jours après.

—Comment?

—Après avoir glissé sur la grande pièce d'eau, nous étions fatigués. Le comte de Charolais nous reçut dans son hôtel à Versailles; nous nous reposâmes quelques heures; et ensuite, au lieu de partir pour Paris, nous nous mîmes en route pour le château de Fosseuse, où nous devions chasser. Huit jours après nous revînmes.

—Et tout était en ordre dans la maison de la rue du Vert-Bois?

—Tout était en ordre.

—Vous n'avez rien su? Les domestiques ne vous ont rien dit, rien appris?

—J'ai su que le baron de Montjoie avait envoyé les quatre valets pour faire mettre la Morlière en liberté. Il était demuré seul avec la femme de chambre; mais j'ai appris ensuite que la soubrette, ayant ébauché une liaison ameureuse avec Saint-Claude, le valet de chambre du comte de Charolais, avait quitté la maison sitôt après mon départ, sachant que je ne viendrais pas.

—De sorte que, cette nuit-là, Montjoie est demeuré seul dans votre maison?

—Je le suppose, mais je ne saurais positivement le dire.

—Et avez-vous d'autres renseignements?

—Aucun autre.

—Vous m'avez dit tout ce que vous saviez?

—Absolument tout.

—Cependant, vous avez revu Montjoie?

—Souvent, jusqu'à la veille même du jour où il a été trouvé mort, la poitrine trouée d'un coup d'épée.

—Il a donc été tué en duel?

—Il paraît.

—Sait-on par qui?

—On ne l'a jamais su, dit la Morlière. Quand on a relevé son cadavre, on a reconnu que la mort remontait à plusieurs heures, et on l'a enterré. C'était en 1730, le 30 janvier précisément!... l'anniversaire de mon arrestation! !

—Il n'avait pas d'héritier? ?

—Aucun.

—Pas de parents!

—Aucun!

—Personne qui s'intéressât à lui... au point de chercher à le venger?

—Non, dit la Morlière. La mort mystérieuse de Montjoie fit du bruit, puis on n'en parla plus. Je n'ai jamais entendu reparler de lui depuis ce moment.

—Ah!"

En prononçant cette exclamation, le comte d'A fit un mouvement de tête indiquant qu'une pensée profonde s'était emparée de son cerveau. Il demeura sombre, rêveur et silencieux, puis, se redressant lentement:

"La Morlière, dit-il, et vous, madame, faites un dernier appel à votre souvenir, un appel suprême. Le 30 janvier 1725, alors qu'on vous arrêta, chevalier, le baron de Montjoie est le seul, absolument le seul qui soit resté de tous ceux qui avaient soupé?

—Le seul! dit la Morlière.

—Le seul, j'en suis certaine, ajouta la Brissault, puisque tous les autres sont venus à Versailles.

—Et aucun ne s'est absenté pendant la nuit?

—Aucun, j'en réponds et j'en prends à témoin tous les saints et toutes les saintes du paradis. Montjoie et la Morlière sont les deux seuls qui soient restés, l'un libre, l'autre arrêté."

Le comte d'A se leva.

"Bien!" dit-il.

Il demeura encore un moment immobile et silencieux, puis, faisant un geste:

"M. de Saint-Leu vous transmettra mes ordres," dit-il.

Il sortit.

La Morlière, la Brissault et Saint-Leu demeurèrent seuls, les deux premiers ouvrant de grands yeux et paraissant se demander s'il fallait bien croire à la scène qui venait d'avoir lieu.

Saint-Leu s'avança avec l'allure leste et pimpante qui lui était favorite, le sourire sur les lèvres, l'oeil éveillé et la main sur la garde de l'épée.

"Qui diable est cet homme-là? dit enfin la Morlière en frappant dans ses mains.

—Ce n'est pas *qui diable,* mais *quel diable* qu'il faut dire, répondit Saint-Leu. Sur ce, mon très cher, et vous, ma toute belle, un bon et salutaire conseil. Faites de point en point et sans dévier d'une ligne tout ce que vous commandera ou vous fera commander le comte. Croyez-moi! C'est un conseil d'ami que je vous donne."

XXX

SUR LA BERGE

La nuit était très noire, les ténèbres épaisses et opaques, on ne distinguait rien sur le quai de la Ferraille, on n'entendait que le mugissement sourd des eaux de la Seine, dont un grand vent d'ouest contrariait le cours.

L'ombre d'un homme se détachait de la berge. Cet homme marchait lentement, enveloppée dans un manteau, son chapeau rabattu sur les yeux.

Il s'arrêta à la hauteur de l'arche Marion; puis, tournant sur lui-même et revenant sur ses pas:

"Montjoie est mort, dit l'homme en se parlant à lui-même; Montjoie est mort, et c'est moi qui l'ai tué! Il n'a fallu que la main d'un enfant de dix-sept ans pour conduire de vie à trépas et punir de ses crimes une pareille créature, un vil assassin! Montjoie est mort sans laisser personne pour le venger. Mais qui donc l'avait aidé dans l'accomplissement du crime?"

L'homme se croisa les bras sur sa poitrine.

"Montjoie n'était pas seul! Jusqu'ici j'avais pu douter, car j'ignorais comment le crime avait été accompli, mais le doute n'est plus permis! B et C l'ont constaté... La position de la corde, celle du squelette..."

Le nocturne promeneur s'était arrêté de nouveau.

"Il est impossible qu'un homme seul puisse enrouler

une corde et déterminer l'étranglement, et les cris de la victime et ses efforts pour se défendre!... et la lutte enfin, cette lutte terrible, quelque inégales que soient les forces entre celui qui tue et celui qu'on va tuer!... Puis, en quelques heures, creuser une fosse... enterrer un cadavre... préparer la chaux vive... remettre tout en ordre... effacer toutes les traces... C'est impossible... impossible qu'un seul homme puisse faire cela!"

Il reprit sa marche lente, le front penché, ramenant sur son épaule les plis de son manteau. Le vent redoublait de violence, et les rafales, s'engouffrant sous les arches du Pont-Neuf, faisaient écumer la surface du fleuve.

"Quels étaient les complices de cet homme! Y avait-il donc auprès de Montjoie des monstres ayant intérêt à commettre ce crime horrible?... Puis... pourquoi cette similitude étrange entre l'assassinat accompli sur ma mère et la tentative de meurtre faite sur Sabine? Oh!... pauvres femmes! Ma mère, ma fiancée, frappées toutes deux dans la même nuit du 30 janvier, à la même heure, à vingt ans de distance. La main qui a frappé ma mère a été punie par la mienne... Mais qui donc a pu frapper Sabine, et pourquoi l'avoir voulu frapper?"

Et l'homme au manteau continua sa nocturne promenade sur la berge. Il était à la hauteur de la boutique d'armurier située près de la rue de la Sonnerie. Il regarda longuement la maison, dont pas une seule fenêtre n'était éclairée.

"Des trois femmes que j'ai aimées de trois amours différents, et tous trois égaux en puissance, reprit-il, deux ont été le but des coups de lâches assassins. Ma mère a été tuée, ma fiancée a été blessée, ma soeur seule a été épargnée!...

—Elle ne le sera pas!" murmura une voix rauque.

Gilbert, car c'tait lui qui errait sur la berge, se ro-

tourna d'un seul bond: une ombre passa plus rapide qu'une flèche, un rire satanique retentit, et un être animé, homme, bête ou démon, s'élança avec un élan furieux de la berge dans un petit bateau amarré à courte distance. Le bateau glissa et s'enfonça dans les ténèbres.

Gilbert avait parcouru la berge avec une rapidité de coup d'oeil extraordinaire. Un rugissement de joie déchira sa gorge. Il venait d'apercevoir une autre barque.

Il s'élança, il bondit dans l'embarcation, mais elle s'enfonça sous ses pieds. Le fond du bateau était percé de trous, et le moindre poids devait le faire engloutir. Gilbert sauta dans l'eau.

La barque, emportant le personnage inconnu, disparaissait dans l'obscurité.

"Oh! fit Gilbert avec un accent de rage folle, quel est cet homme?"

Il regarda autour de lui. Il n'aperçut rien qui pût le servir pour affronter le fleuve. Il demeura immobile et comme pétrifié par l'énergie d'une rage impuissante.

Un faible *korikoko* retentit.

Gilbert tressaillit: il venait de voir une masse noire tomber du haut de l'arche suivant celle de la Samaritaine et disparaître dans la Seine.

XXXI

LE PAGE DE LA CHAMBRE

Les fêtes de l'Hôtel de ville de nos jours ne ressemblent pas plus aux fêtes de l'Hôtel de ville d'autrefois, que l'Hôtel de ville de 1864 ne ressemble à l'Hôtel de ville de 1745. C'est maintenant le préfet de la Seine qui réside à l'Hôtel de ville et qui préside à ces fêtes. Jadis c'était le prévôt des marchands.

Au commencement de 1745, les bals avaient été nombreux à Paris, car le 23 janvier, le dauphin, fils de Louis XV, avait épousé l'infante Marie-Thérèse-Antoinette-Raphaële, fille de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, et la ville, pour témoigner sa joie à ce roi qu'elle nommait avec amour son *Bien-Aimé*, avait voulu donner fête sur fête à l'occasion de ce mariage.

Il y avait une activité fiévreuse parmi les chefs des corporations et une émulation de bien faire secondée par une entente parfaite.

Les *maîtres*, les *notables*, les *syndics*, les *échevins*, les *consuls* joignaient leurs efforts à ceux du prévôt des marchands, Michel-Etienne Turgot, qui occupait cette honorable place depuis 1729.

Les jours de fête arrêtés, on élevait des salles de bal tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre : aujourd'hui sur la place Vendôme, demain sur la place des Victoires, une autre fois sur la place de Grève.

Chaque corporation apportait son contingent: les charpentiers maîtres bâtissaient la salle, les tapissiers maîtres apportaient les meubles et les tentures, les porcelainiers prêtaient leurs plus beaux vases, les marchands de fleurs ornaient la salle de guirlandes, tous les autres métiers contribuaient à l'embellissement et aux préparatifs.

Par cette réunion et cette union de toutes les industries on arrivait ainsi à un luxe inouï que les plus puissantes fortunes princières n'eussent pu atteindre.

Les marchands de vins faisaient, au milieu de ces fleurs, couler les fontaines de champagne et de bourgogne, les limonadiers allumaient des bassins de punch, les glaciers dressaient des fromages et les confiseurs de la rue des Lombards confectionnaient des hôtels de ville en sucre candi.

Ces fêtes étaient véritablement merveilleuses et charmantes; et elles avaient fait un tel bruit que le roi avait une fois manifesté le désir d'assister à l'une d'elles; mais à peine avait-il émis ce désir qu'il s'en repentit et qu'il déclara qu'il ne voulait plus y aller.

C'est qu'une des choses que Louis XV détestait le plus était la représentation royale et il ne détestait pas la représentation par elle-même, mais pour la situation qu'elle lui faisait à lui.

Les historiens, en s'occupant de l'histoire, ont grand tort de ne jamais s'occuper du caractère des hommes et d'annihiler le côté moral en présence du côté des faits. Ainsi analyser le caractère de Louis XV serait presque expliquer toutes les fautes de son règne. Il était aimable, doux et très indulgent. Jamais une parole désobligeante ne sortait de ses lèvres, et s'il y avait quelque faute dans son service, il ne grondait jamais; mais s'il était aimable, doux et indulgent, il était aussi timide, doutant de lui et manquant de volonté.

Dans les grandes cérémonies, dans les grandes ré-

ceptions il parlait peu, toujours dans la crainte de mal dire, et dans les premières années de sa royauté réelle (c'est-à-dire peu après la mort du cardinal Fleury) son embarras était parfois tel que l'expression de sa pensée ne pouvait être formulée. Dans l'intimité au contraire, il avait l'esprit juste et droit, et il contait spirituellement et gaiement.

En réalité, Louis XV n'était heureux que dans la vie privée, et les affaires politiques et les grandes réceptions étaient pour lui une série de corvées: cela explique bien des détails de son règne.

C'était à cette répulsion qu'il avait cédé quand il était revenu sur son désir d'aller assister à une fête populaire; mais les courtisans, Richelieu en tête, avait pris à tâche de décider le roi.

"Sire, dit le duc un matin qu'au petit lever il avait vu Louis XV de bonne humeur, le Prévôt des marchands est venu hier me faire une proposition qui m'a paru merveilleuse.

—Quelle proposition? demanda le roi.

—Celle de donner à l'Hôtel de ville un grand bal, mais un bal masqué.

—Nous sommes en carnaval, duc; je ne vois aucun inconvénient à ce que le Prévôt des marchands mette son idée à exécution. Qu'il donne un bal masqué si bon lui semble.

—Alors Votre Majesté pourra satisfaire sa curiosité.

—Moi?

—Sans doute un bal masqué enlève tout cérémonial. Vous pouvez, si bon vous semble, aller *incognito* à l'Hôtel de ville, et de cette façon, sire, vous assisterez à la fête sans avoir les ennuis que vous redoutez. Vous verrez danser toutes nos jolies bourgeoises qui, ignorant votre présence, sauteront à qui mieux mieux. Vous rirez à votre aise des caricatures que nous rencontre-

rons. Enfin, sire, vous entrerez et vous sortirez quand bon vous semblera.

—Ventre-saint-gris! dit Louis XV en souriant; mais c'est une excellente idée que vous avez eue là, mon cher duc!

—Vous trouvez, sire?"

Cette conversation avait eu lieu dans l'embrasure de la fenêtre.

L'embrasure de la fenêtre était le cabinet secret du roi: c'était là qu'il faisait ses *à parte* et ses confidences. Quand, au *petit lever*, il emmenait un courtisan dans l'embrasure de la fenêtre, il lui faisait là le plus grand honneur qu'il pût souhaiter. Les gentilshommes des *petites entrées*, groupés dans la chambre, se tenaient à distance respectueuse.

Personne n'avait donc pu entendre la conversation qui avait eu lieu entre le roi et le duc.

Le soir, au jeu, le roi dit à Richelieu qu'il consentait: cela suffisait. Richelieu dut aussitôt s'occuper de tous les détails.

Le secret devant être gardé, Richelieu prévint le prévôt des marchands qui prévint les échevins, qui prévinrent les notables, lesquels firent part de l'heureux événement à leurs amis. Chaque mari fit confidence à sa femme, chaque père à sa fille, et chaque frère à sa soeur ou à la soeur de son voisin.

Le secret devait être bien gardé puisqu'il avait tant de gens pour veiller sur lui.

D'un autre côté Richelieu donna des ordres aux officiers de la maison du roi, lesquels les transmirent à leurs employés.

Convaincu que personne au monde (Binet, le valet de chambre de confiance, et le duc de Richelieu exceptés) ne pouvait savoir qu'il allait au bal masqué, le roi, le soir de la fête, procéda à ses préparatifs de toilette avec les plus grandes précautions.

Il avait fait le jeu de la reine et il avait prétexté une migraine assez forte pour se débarrasser de la cérémonie du coucher.

A neuf heures, Binet attendait dans la chambre avec deux valets en quartier et quatre petits pages à la mine de furet.

Louis XV entra et referma lui-même la porte, dont il poussa les verrous.

" Ah! dit-il avec une joie d'enfant qui va faire l'école buissonnière, j'ai réussi. Personne ne se doute de rien!"

Il regarda les quatre pages qui l'entouraient et une réflexion lui vint.

" Vous allez vous masquer et vous viendrez avec moi, dit le roi.

—Oh! sire, dirent à la fois les quatre enfants gâtés en faisant un effort sur eux-mêmes pour ne pas sauter de joie.

—Allez, messieurs mes pages, allez, dit le roi; mais si vous parlez jamais de cette sortie à quelqu'un..."

Ils s'inclinèrent tous quatre avec un geste héroïque de promesse.

" Et Dagé? demanda le roi.

—Il est là, sire; il attend," dit Binet en allant ouvrir une porte.

Dagé entra. Un garçon le suivait portant quatre perruques de formes différentes.

" Çà Dagé! dit le roi, il faut me rendre méconnaissable, mon ami.

—Méconnaissable, sire? répondit Dagé; j'aurai beau faire, cela est impossible.

—Pourquoi?

—Parce que personne ne peut ressembler au roi, et que le roi ne peut ressembler à personne. Quel que soit mon talent, sire, vous serez toujours le roi.

—Diantre! mais on me reconnaîtra.

—Je le crois.

—Peste! Dagé, vous m'enlevez mes illusions.

—On ne reconnaîtra pas positivement Votre Majesté peut-être, mais à coup sûr on devinera le roi.

—Accommodez-moi pour le mieux, Dagé.

—Je vais tâcher, sire."

Et Dagé prépara tout ce qu'il fallait pour coiffer le roi.

"Quel costume revêt Votre Majesté?" demanda le célèbre coiffeur en drapant élégamment les plis du peignoir de mousseline, tandis que trois pages se plaçaient, l'un en face du roi, le second à gauche, le troisième à droite.

Chacun des pages tenait à la main un miroir qu'il plaçait de manière que Louis XV pût se voir. De cette façon, le roi se voyait, par la réflexion, des trois côtés à la fois.

"Quel costume je vais prendre? répéta le roi Je ne sais.

—Pour la coiffure, sire, répondit Dagé, il faudrait cependant que je fusse fixé.

—Eh bien! je me costumerai en *if*.

—En if? Alors, pour bien faire, il faudrait placer une ouronne de verdure et de feuillages sur la tête de Votre Majesté.

—Faites comme vous l'entendez, Dagé; mais coiffez-moi bien et vite."

Le quatrième petit page, qui venait de quitter la chambre avec Binet, rentra portant une brassée de feuillage vert. Le visage espiègle de l'enfant était encadré par les branches, et le blond doré de sa chevelure se mariait bien avec le vert foncé des tiges.

"Corbleu! monsieur de Rostaing, dit le roi au jeune page, vous ressemblez à Cupidon cherchant à se cacher.

—Ah! sire, répondit le jeune effronté, si cela était et que j'eusse un arc et un carquois...

—Que feriez-vous?

—Je transpercerais le coeur de Votre Majesté avec toutes mes flèches.

—Et au profit de qui, monsieur Cupidon?

—Au profit de toutes les jolies femmes, sire."

Le roi se mit à rire.

"A propos, monsieur le chevalier, maintenant que ma royale colère est apaisée contre vous, expliquez-moi comment il se fait que vous m'ayez contraint, il y a quinze jours, à me passer de mon service pour le coucher?

—Ah! sire... fit le page en s'inclinant.

—Répondez! répondez!

—Votre Majesté ordonne que je dise tout?

—Oui!

—Sans mentir?

—Comment, sans mentir? Voilà une naïveté qui frise beaucoup l'esprit, monsieur le chevalier. Cà! comment! vous y êtes-vous pris pour empêcher d'entrer les officiers de mon service et leur avoir laissé croire que j'étais couché?

—Sire! dit le page en baissant les yeux, je vais dire toute la vérité. Un jour que je causais avec mon ami Lugeac..."

Et il désigna le page qui tenait la glace en face du roi.

"Je lui disais, continua-t-il, que mon plus grand bonheur serait de servir, une fois, le roi tout seul! Lugeac se moqua de moi en prétendant que jamais mon désir ne serait satisfait. Cela m'enflamma et je pariai qu'une fois je remplacerais le service de la chambre tout entier. Lugeac paria que non.

—Ah! ah! fit le roi; après?

—Un soir, j'étais seul à l'*OEil-de-Boeuf;* il était près de minuit; je feignis de dormir sur une banquette. Le suisse, ne me voyant plus, sortit. Aussitôt, je poussai les verrous de la porte de la *Salle des Gardes*. A

l'heure du coucher, le service arriva ; les officiers, trouvant la porte fermée, frappèrent. Je n'ouvris pas, je ne dis rien et j'avais atteint les lumières. Le silence et l'obscurité leur firent croire qu'ils étaient venus trop tard et que le roi était couché. Ils se retirèrent très-inquiets. Alors, je rallumai et j'attendis. Binet, qui ne savait rien, entra par la chambre et Votre Majesté arriva presque aussitôt. Vous avez paru étonné de ne pas voir le service, sire ; mais aussi j'ai eu le bonheur de servir seul Votre Majesté. J'avais gagné mon pari."

Le roi partit d'un grand éclat de rire.

"C'est pourtant vrai, dit-il, et c'est à ne pas croire ! On raconterait qu'un mauvais sujet de petit page de la chambre a eu l'audace d'obliger le roi de France à se mettre au lit presque seul, ce qu'aucun des plus puissants, potentats de l'Europe n'oserait entreprendre qu'on n'ajouterait pas foi au récit. Et cependant voilà l'auteur de l'événement ! Mais savez-vous bien, monsieur, que vous eussiez mérité de ma part une déclaration de guerre en règle.

—Ah ! sire, dit Rostaing en tombant à genoux et en joignant les mains, je me rends ; je suis prisonnier sans condition !"

Le roi lui sourit.

"Relevez-vous, monsieur, dit-il ; je vous ai déjà pardonné et je vous pardonne encore ; mais une autre fois, monsieur le chevalier français, songez mieux, je vous prie, à nos forces respectives."

Rostaing baisa avec amour la main que lui offrait le roi.

Dans son intérieur, Louis XV était ainsi : bon, simple, aimable et indulgent autant qu'on peut l'être ; sa *maison* l'adorait.

"Dans l'intimité, à Choisy, à Rambouillet, disent les Mémoires de Richelieu, le roi parlait si familièrement, que les courtisans oubliaient quelquefois qu'il était le

roi de France, sans qu'il leur fît sentir leur état de sujets, soupant avec eux comme un particulier, sans cérémonie, et faisant, à Choisy surtout, les honneurs de la maison comme un simple seigneur dans sa maison de campagne."

Dagé achevait la coiffure bizarre qu'il faisait au roi.

"A propos, dit Louis XV, et votre fille, Dagé, comment va-t-elle?

—Bien sire; très-bien, même! Votre Majesté la comble en s'informant d'elle ainsi chaque jour.

—Elle est guérie?

—Complètement. Depuis trois jours, il y a un mieux si sensible et un progrès si rapide, qu'elle a pu sortir.

—Oui! Quesnay m'a dit qu'il n'y avait plus aucun danger et qu'elle se rétablirait rapidement. La Peyronie m'a tenu le même langage. Je voudrais la voir, Dagé, je vous l'ai dit.

—Mais cette nuit, Votre Majesté pourra être satisfaite.

—Comment?

—Ma fille, ayant appris par moi ce soir que Votre Majesté allait au bal, m'a supplié de la conduire à l'Hôtel de ville avec son amie, Nicette Renaud, et je le leur ai promis. De sorte que, comme j'accompagnerai avec mon fils, ma fille et son amie, si Votre Majesté désire voir Sabine, j'aurai l'honneur de la conduire moi-même."

En achevant ces mots Dagé se recula.

"Là! dit-il, Votre Majesté est coiffée."

On gratta à la porte de la chambre. Sur un signe du roi, Rostaing courut ouvrir.

"M. le duc de Richelieu! dit-il.

—Venez, duc, je vais être prêt!" dit le roi.

Richelieu entra.

XXXII

UNE FETE A L'HOTEL DE VILLE

Il y avait foule dans les grands salons du vieil Hôtel; foule brillante, bruyante, gaie, animée, avec des costumes de toutes formes et de toutes couleurs.

"Il faut avoir vu cette nuée de masques qui se pressaient à l'Hôtel de ville, dit un auteur contemporain, pour se faire une idée de cette étrange agglomération."

Effectivement, jamais rien de plus bruyant ne s'était offert aux yeux des habitués des fêtes.

Le prévôt des marchands et les échevins avaient invité tout ce que la cour et la ville offraient de plus distingué, de plus riche, de plus élégant. On avait choisi, dans la bourgeoisie, parmi même les demoiselles de comptoir, les ouvrières, les grisettes, les plus belles filles qu'on eut pu réunir, et on les avait costumées le plus galamment possible.

On pense si ces jolies invitées avaient de l'entrain, de la gaieté, de l'ardeur à la danse. Infatigables, elles semblaient avoir un besoin irrésistible de joie bruyante.

Ici, on voyait des *Tritons* agitant leurs nageoires factices et faisant les aimables auprès des *Nymphes de Diane*. Là, des *Satyres* dansaient la chaconne avec des *Prêtresses de Vesta*. Plus loin, des *Hamadryades* à l'air langoureux écoutaient les propos galants des *Sauvages* de la mer du Sud. Plus près, les *Grâces* au doux

sourire suivaient sans résistance les *Cannibales* disposés à les dévorer.

Et ces *Si ènes* qui ne le sont pas que par le costume, dansant des allemandes avec ces noirs *Démons* prêts à les emporter dans l'enfer.

A leurs côtés c'était *Minerve,* la prude, sautillant une anglaise avec le *dieu Mars.* Puis *Telémaque* causant avec *Calypso; Hercule* poursuivant *Omphale, Andromède* se laissant séduire par un *Monstre marin,* et l'*Amour* contant fleurette à la *Discorde* qui lui souriait doucement.

Tout cela mêlé, fourvoyé, entassé parmi les Turcs, les Américains, les Chinois, les Bohémiens, les Espagnols, les Zéphyrs, les Arlequins, les Vents, les Pierrots, les Ifs, les Chauves-Souris, les Jeux, les Escarmouches, les Plaisirs, les Crispins, les Dominos noirs, rouges, verts, bleus, jaunes, blancs, dorés, argentés, endiamantés, tout cela formant le plus singulier amalgame.

Et cependant les costumes orientaux dominaient. C'est qu'alors, depuis quelques années, tout était à l'Orient. Galland avait traduit ses *Mille et une Nuits,* Montesquieu ses *Lettres persanes,* Voltaire avait fait jouer "Zaïre." Aussi y avait-il force *houris,* force *sultanes,* force *badayères.*

Il était près de minuit et le bal était dans tout son éclat. L'incognito du roi avait été respecté. Allant, venant, se promenant au milieu de la foule, il jouissait de ce spectacle curieux. Richelieu, Tavanne, Soubise et quelques autres, portant des costumes plus ou moins bizarres, suivaient le roi.

Le prévôt des marchands avait fait disposer un petit salon tenu à la disposition du roi, dans le cas où Louis XV eût voulu se reposer, ou causer en s'éloignant du tourbillon des danseurs et des danseuses. Ce petit salon, tout paré de verdure, se nommait le *Salon des Fleurs.*

Appuyé sur le bras de Richelieu dont la conversation

fine, mordante et familière l'amusait fort, le roi traversait le Grand salon de l'Horloge quand un masque s'approcha respectueusement de lui :

"Sire, dit le masque à vois basse, désirez-vous voir ma fille ?

—Votre fille ? dit le roi. Ah ! c'est vous, Dagé ? Eh mais ! bien volontiers. Où est-elle ?

—Là !

—L'une de ces deux charmantes bohémiennes qui passent devant moi.

—Oui, sire.

—Laquelle est votre fille ?

—La plus grande.

—Et l'autre ?

—C'est la fiancée de mon fils.

—Conduisez-les dans le Salon des Fleurs. Là je pourrai me déamsquer et les recevoir.

—Oh sire, ma fille sera bien heureuse, car elle pourra vous remercier."

Le roi se dirigea vers le Salon des Fleurs. A peine était-il assis sur un grand sopha soyeux que Sabine et Nicette entrèrent, conduites par Dagé. Roland, le frère de Sabine, demeura près de la porte.

Les deux jeunes filles se démasquèrent aussitôt. Nicette était rose comme une fraise en mai, Sabine était pâle et blanche comme un lis. Ses forces n'étaient pas encore revenues et son émotion était extrême.

"Approchez, mesdemoiselles !" dit le roi en se démasquant à son tour.

Il avait derrière lui Richelieu, Tavanne et d'Ayen qui, eux, demeurèrent masqués. La porte qui séparait le Salon des Fleurs de la grande Salle de Bal était ouverte à deux battants. Une draperie d'étoffe orientale formant portière, retombait à demi, maintenue par une grosse embrasse.

La foule pressée des danseurs et des danseuses formait

barrière devant l'étroite ouverture, de sorte que les regards indiscrets ne pouvaient, de la salle de danse, pénétrer dans le Salon des Fleurs.

"Vous voilà donc guérie, mademoiselle Sabine, reprit le roi avec son plus aimable sourire. J'en suis fort aise. J'ai chargé Dagé de vous exprimer tout l'intérêt que je prenais à votre situation et maintenant je veux que vous conserviez un gage de cet intérêt que vous m'avez inspiré."

En achevant ces mots, le roi détacha de son doigt une bague dont le chaton était une émeraude de toute beauté.

"Vous allez, je crois, vous marier demain? dit-il à Sabine.

—Oui, sire, répondit la jeune fille de plus en plus émue.

—Voici votre cadeau de noce."

Et le roi lui présenta la bague. Sabine tomba à genoux devant Louis XV.

"Oh, sire! murmura-t-elle avec des larmes dans la voix. Quels mots pourrais-je trouver pour vous peindre ce qui se passe en moi.

—Ne me remerciez pas, dit Louis XV. Vous êtes la fille d'un de mes fidèles serviteurs et j'acquitte une dette."

Sabine à genoux, le corps à demi replié, était dans l'attitude de Marie priant devant la croix.

"Pauvre petite, murmura Tavanne. Quand je pense qu'il y a un mois à peine, je la croyais morte!"

Le roi avait entendu:

"C'est vrai, dit-il. C'est vous, Tavanne, qui lui avez porté les premiers secours.

—Oui, sire. J'étais avec Lixen et Créqui. Je l'ai aperçue le premier, étendue sanglante et sans mouvement, sur la neige froide. Je l'ai enlevée et portée à l'hôtel Camargo. Ah! Quesnay n'espérait pas la sauver!"

Sabine leva un regard reconnaissant sur Tavanne.

"Et cette jeune fille qui vous accompagne, demanda le roi, quelle est-elle?

—Celle dont les soins m'ont sauvée, sire, répondit Sabine. Nicette est ma meilleure amie et bientôt elle sera ma soeur.

—Ah! dit le roi avec le même ton d'amabilité charmante, alors je lui dois, à elle aussi, un cadeau de noces."

Et il prit une seconde bague qu'il offrit à Nicette. A la nuance de la fraise avait succédé, sur le visage de la soeur de Gilbert, celle de la cerise. Elle était cramoisie.

Sabine se releva lentement, et les deux jeunes filles s'inclinèrent profondément devant le roi.

"Monsieur Roland, dit le roi en s'adressant au fils de Dagé, faites maintenant danser ces demoiselles, et je payerai les violons de votre noce."

C'était dire qu'il se chargeait de tous les frais du mariage... Cette nouvelle générosité porta à son comble la douce émotion qui s'était emparée des coeurs. Sabine et Nicette, accompagnées par Roland et Dagé, remirent leurs masques et se disposèrent à quitter le Salon des Fleurs.

En passant sous la portière, leurs jupes frôlèrent la robe d'un magicien de haute taille appuyé contre la chambranle.

Ce magicien, qui portait une robe mi-partie jaune et noire toute constellée d'arabesques étranges, d'étoiles d'argent, de soleils d'or, de montagnes, de comètes, aux manches larges ornées de serpents enroulés, avait pour coiffure un chapeau ressemblant à s'y méprendre, pour la forme, à un tuyau de poèle.

Ce chapeau, fait en soie noire, était garni de broderies en fil d'or représentant des singes, des squelettes d'hommes, des chiffres chinois, des lettres arabes.

Un masque de satin noir, avec une barbe retombant jusque sur la poitrine, lui recouvrait le visage.

Il tenait à la main un long tube, de la grosseur d'une longue-vue ordinaire et garni d'un verre à chacune de ses extrémités.

Ce magicien, qui semblait transformé en statue, se tenait, grave et immobile, à demi caché sous les plis de la portière.

Au moment où Sabine et Nicette rentraient dans la grande salle, Maurepas franchissait le seuil du petit Salon des Fleurs, et lui aussi frôlait la robe du magicien. Il se retourna et il aperçut le masque.

"Encore toi! s'écria-t-il avec étonnement. Ah ça! tu es donc partout à la fois.

Le roi avait remis son masque.

"A qui en avez-vous, Maurepas? demanda Louis XV à son ministre.

—A ce masque, Sire, répondit Maurepas en désignant le magicien. Je vais successivement dans cinq salons, et dans chaque je trouve ce magicien sur mon passage.

—Que vous demande-t-il?

—Rien.

—Alors, que vous dit-il?

—Rien.

—Il est donc muet?

—Oh non! Il parle, et il parle même je crois toutes les langues qui se parlent, à l'exception du français, car on vient de lui parler successivement italien, espagnol, allemand et anglais, et il a répondu chaque fois comme un habitant de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Mais j'ai eu beau lui parler français, il ne m'a pas répondu.

—Qui est-ce donc?

—Je ne sais; mais voici Pisani qui vient de ce côté: il va interroger le magicien en langue italienne, et peut-être saurons-nous. . ."

Le marquis Pisani entrait. Il ignorait ou il feignait d'ignorer qu'il était en présence du roi, car il parut n'ac-

corder aucune attention à Louis XV hermétiquement masqué.

"Marquis, dit Maurepas au nouveau venu, présentez-nous donc à ce grand magicien, que je crois un de vos amis.

—De mes amis? répondit Pisani; mais, sans doute: je vais lui demander s'il veut abdiquer l'incognito auquel il a droit."

Il adressa quelques paroles en italien au magicien, qui n'avait pas fait un mouvement. Celui-ci répondit dans la même langue. Pisani se retourna vers Maurepas, qui tenait son masque à la main.

"M. le comte de Bellamare, qui a longtemps habité Venise!" dit-il.

Maurepas et le comte se saluèrent.

"Ah! reprit Pisani en voyant entrer le représentant d'une petite cour allemande, voici le baron de Stosch; je vais continuer la présentation. Mon cher baron, M. le comte de Bellamare, un Vénitien."

Le baron de Stosch regarda le magicien, puis il partit soudain d'un éclat de rire. S'approchant du masque, il lui parla allemand.

Le magicien répondit avec la même facilité avec laquelle il avait répondu en italien.

Stosch se retourna vers le marquis Pisani.

"Puisque vous me présentez monsieur, dit-il, je vais maintenant vous le présenter à mon tour: il y consent."

Et s'inclinant en souriant:

"M. le baron de Schoening, dit-il, qui a longtemps habité Munich.

—Plaisanterie de bal masqué! dit Pisani.

—Bonsoir, don Luis," dit Maurepas en saluant l'ambassadeur de Portugal qui se glissait dans les rangs serrés de la foule pour entrer dans le Salon des Fleurs.

C'était un élégant seigneur de Lisbonne que cet am-

bassadeur, duc de Santarès, dont le succès était grand à la cour de Versailles.

"Bonsoir, messieurs," répondit en se démasquant d'une main et en tendant l'autre à Pisani, à Maurepas et à Richelieu, qui, lui aussi, s'était débarrassé de son masque.

Dans le mouvement qu'il fit en saluant les trois gentilhommes, il se trouva en face du magicien, qui n'avait pas bougé. Don Luis laissa échapper une exclamation joyeuse.

"Eh! bonne nuit, Montferra! dit-il en portugais au magicien.

—Bonsoir, duc! répondit le magicien dans la même langue.

—Vous vous amusez ici?

—Beaucoup!"

En entendant cet échange de paroles, Pisani et Stosch se regardèrent avec une expression de physionomie réellement comiques. Puis, revenant vers l'ambassadeur.

"Vous connaissez cet homme? dirent-ils à la fois.

—Pausambleu! dit Santarès, il y a dix ans que je le connais, et je vais vous le présenter: c'est un noble espagnol, le marquis de Montferra. Il a quelque temps habité Lisbonne. C'est pourquoi il parle aussi bien le portugais que l'espagnol.

—Eh! dit Richelieu en riant, cela commence à tourner à l'énigme: je demande le mot."

Le roi, toujours masqué et assis sur le sopha paraissait écouter avec plaisir tout ce qui se disait devant lui.

Le magicien demeurait impassible.

"Je demande le mot! répéta Richelieu.

—Voici quelqu'un qui nous le donnera peut-être," répondit Pisani.

XXXIII

LE MAGICIEN.

Six nouveaux personnages venaient d'entrer dans le Salon des Fleurs. Il y avait quatre hommes et deux femmes.

Le premier de ces hommes était le général russe, Alexis Orloff, envoyé en mission secrète auprès de Louis XV à propos du traité de Pologne que venaient de conclure la Holande, la Hongrie et l'Angleterre.

Le second était un voyageur en tournée, un noble anglais, lord Hay, que la bataille de Fontenoy devait rendre célèbre, et qui avait profité de la paix momentanée pour venir visiter la France.

Le troisième, le comte Morin, le chargé d'affaires du roi de Danemark, vieillard blanchi dans la diplomatie, car il avait près de soixante-dix ans.

Le quatrième était le baron Aymar, gentilhomme provençal qui avait voyagé dans le monde entier et qui avait passé la moitié de sa vie en Asie.

Les deux femmes, petites et minces toutes deux, étaient la grand'mère et la petite fille: la comtesse de Gergy qui approchait de ses quatre-vingts ans et qui, par suite d'un miracle de la nature, n'en paraissait pas soixante, et la baronne de Lude qui comptait vingt-cinq printemps tout au plus.

"Ah! mon cher lord et vous cher Aymar qui avez été

partout et qui connaissez tout le monde, dit le marquis de Pisani, vous allez éclairer la situation.

—Comment? dit lord Hay.

—En nous disant si vous connaissez le marquis de Montferra, le comte de Bellamare et le baron de Schoening.

—Non, répondit le noble anglais, je ne connais aucune personne portant l'un de ces trois noms.

—Ni moi, dit Aymar.

—Ni moi, ajouta Orloff.

—Et vous, Morin?

—Pas davantage, répondit le Danois.

—Mais alors reprit Richelieu, la situation n'est pas plus claire.

—C'est le comte de Bellamare! dit le marquis Pisani.

—C'est le baron de Schoening! dit le baron Stosch.

—C'est le marquis de Montferra! dit à son tour le duc de Santarès.

—C'est certainement quelqu'un qui se moque de nous! dit de Maurepas.

—Et qui fait bien!" murmura le roi qui paraissait prendre à la situation un plaisir de plus en plus vif.

Il y eut un moment de silence, puis le magicien, quittant sa place, s'avança lentement au centre du petit salon. Il promena autour de lui, à travers les trous de son masque, un regard scrutateur:

"Vous avez raison, dit-il en italien à Pisani. Je suis le comte de Bellamare."

Puis passant au baron Stosch:

"Vous ne vous trompez pas, dit-il en allemand, je suis le baron de Schoening."

Et au duc de Santarès:

"Vous m'avez reconnu, don Luis, dit-il en portugais, je suis Montferra, votre ami de Lisbonne!"

Alors venant à Alexis Orloff:

"Général, dit-il en langue russe, sais-tu que Bestou-

jef, le ministre d'Elisabeth, a ici, à Paris, un autre agent que toi?"

Orloff tressaillit:

"Que veux-tu dire? demanda-t-il dans la même langue.

—Que Pierre Chouvaloff est arrivé!

—Mais qui donc es-tu?

—As-tu oublié Moscou et la nuit du 6 décembre 1741? cette nuit où Elisabeth, devant le regiment de Préobrajeuski, hésitait encore pour savoir si ele placerait sur ses épaules le manteau impérial. Qui donc s'est élancé près d'elle en criant: Vive l'impératrice!

—Solstow! dit le général, c'est toi?

—Moi-même, et la preuve c'est que j'ai encore la carte que Lestocq a envoyée à la princesse le 5 décembre.

Le général lui tendit la main et la pressa fortement.

"Présente-moi! dit le magicien.

—Messieurs, dit Orloff en français et en s'adressant aux gentilshommes, j'ai l'honneur de vous présenter le comte Alexandre Solstow, mon ami.

On écouta en ouvrant de grands yeux, mais personne ne répondit.

"Milord, reprit le bohémien, cette fois en anglais, quand vous avez servi dans le régiment du colonel Churchill, aux Indes, ne vous souvenez-vous pas d'avoir soupé à Bombay, après une chasse aux tigres, avec un voyageur.

—Qui avait tué un tigre devant moi, interrompit lord Hay, alors que ce tigre déchirait le ventre de mon cheval renversé... Ce hardi chasseur reçut même, au bras gauche, un coup de griffe de la terrible bête qui dut laisser une cicatrice."

Le bohémien releva la large manche qui recouvrait son bras gauche, et, sur l'avant-bras, il fit voir quatre cicatrices profondes. On sentait les griffes d'une patte

formidable qui avaient déchiré les chairs depuis les coudes jusqu'au poignet.

"C'est vous! s'écria lord Hay, vous qui avez si bravement risqué votre vie pour sauver la mienne. Vous êtes le chevalier Weldone!

—Oui, milord. Voulez-vous me présenter à ces messieurs.

—Le chevalier Weldone qui m'a sauvé la vie à Bombay," dit en français le noble lord.

Il y eut un nouveau silence. Le roi était dans l'enchantement.

Le magicien salui à la manière des Oirentaux le baron Aymar.

"Que la paix soit entre nous, lui dit-il en se servant de la langue arabe, et que les souvenirs s'éveillent dans ton âme. Nous avons mangé ensemble le pain et le sel sur la route de Damas, près de l'oasis du Serpent."

Le baron paraissait stupéfait.

"Il y a vingt-cinq ans de cela! dit-il en se servant aussi de l'arabe pour répondre.

—Oui! dit le magicien. C'était en 1720.

—Nous avons tiré des autruches.

—Vous trois et moi cinq.

—Vous êtes donc Sidi-la-Rouâh?

—Lui-même."

Et saluant de nouveau:

"Qu'Allah soit avec toi!" dit le magicien.

L'événement commençait à prendre une importance telle que les assistants oubliaient le bal pour ne penser qu'à celui qui était le but de tous les regards.

Un homme parlant damirablement six langues différentes et connu par six hommes du grand monde sous six noms différents, était une sorte de phénomène.

Il n'y avait plus qu'une pensée, qu'un désir dans toutes ces cervelles mises en ébullition par la curiosité, c'était de savoir quel pouvait être cet homme.

La magicien traversa le salon, se dirigeant vers le roi. Richelieu et Tavanne se rapprochèrent rapidement comme pour se placer entre le roi de France et le personnage masqué, mais le magicien s'était arrêté à distance respectueuse.

Il s'inclina profondément.

"Sire, dit-il en excellent français, il y a huit jours, lorsque j'ai tué le sanglier dans la forêt de Sénart, Votre Majesté a daigné me promettre de m'accorder une grâce.

—Quoi! dit Louis XV vivement. C'est vous qui m'avez ainsi sauvé la vie! Vive Dieu! Certes, je vous ai promis une grâce, et demandez ce que vous voudrez... Que voulez-vous?

—Que Votre Majesté me permettre de mettre à son profit ma science en pratique.

—Quelle est cette science?

—Celle de faire disparaître les taches des diamants.

—Vous avez ce secret?

—Oui, sire.

—Alors, votre fortune sera faite.

—Elle l'est.

—Vous êtes riche?

—Autant qu'un homme puisse désirer l'être. Mais la fortune n'est rien pour moi: La science est tout!"

Le roi avait à sa cravate un bouton de diamant très beau. Ce diamant, que le joaillier de la couronne avait vendu récemment, n'avait qu'un défaut: c'était une tache placée de côté.

Louis XV prit le bouton, et, le montrant au magicien:

"Vous pouvez faire disparaître cette tache alors? dit-il.

—Oui, sire! répondit le magicien.

—Le diamant doublera de valeur?

—Oui, sire.

—Combien faut-il de temps pour cela ?

—Cinquante jours.

—C'est peu. Enlevez cette tache, et rapportez-moi ce diamant, et si la tache ne peut disparaître, eh bien! gardez la pierre. Mais d'abord, enlevez votre masque. Je veux voir si vous êtes bien réellement celui que vous dites être."

Le magicien recula lentement jusqu'à ce qu'il se trouvât placé en plein sous la lumière du lustre. Tous l'entouraient avec une certaine anxiété.

On entendait la musique résonner avec entrain dans la salle voisine et les murmures des voix et le bruit des pas des danseurs et des danseuses.

Le magicien demeura un moment immobile: il tournait le dos à la salle de bal, près de l'entrée de laquelle il était, et il faisait face au roi. Tout à coup, avec un geste brusque, il enleva son masque et son visage apparut inondé de lumières.

L'instant fut court, car il avait remis presqu'aussitôt son masque, mais quatre exclamations avaient retenti à la fois.

"C'est lui!" avait dit le roi.

La comtesse de Gergy avait les mains jointes et un cri expirait sur ses lèvres.

Morin et la baronne de Lude poussaient aussi le même cri.

Le magicien s'était élancé: il avait disparu, s'enfonçant dans les flots pressés de la foule qui envahissait la salle de bal.

"Mon Dieu! dit Mme de Gergy, mais ce n'est pas possible.

—Quoi donc? demanda Louis XV. Connaissez-vous donc aussi cet homme, madame?

—Sire, c'est impossible.

—Que voulez-vous dire?

—Votre Majesté sait que j'ai près de quatre-vingts ans?

—Je le sais, madame, mais je ne le devine pas en vous voyant.

—L'homme qui vient de partir et dont j'ai vu le visage, n'a pas plus de trente à trente-cinq ans?

—Sans doute.

—Eh bien! Il y a soixante ans, à l'époque où j'allais épouser M. de Gergy, cet homme m'a fait la cour: il avait trente ans il s'est battu avec mon mari.

—Ce n'est pas possible, madame! Il aurait quatre-vingt-dix ans maintenant.

—Je l'ai reconnu!

—Votre mémoire fait défaut!

—Sire! je vous jure...

—C'est une ressemblance!

—Mais il a sous l'oeil gauche la trace de la cicatrice!

—Ce n'est pas possible, madame!

—Cependant, dit le comte Morin, il y a encore quelque chose qui me paraît être aussi impossible et qui est cependant.

—Quelle chose? demanda le roi.

—J'ai vu cette homme en Alsace, à Strasbourg, en 1710, il y a trente-cinq ans. J'étais jeune alors, mais son visage m'est resté gravé dans la mémoire. Il était exactement le même qu'à présent et il avait le même âge. Il se nommait Simon Wolff, et il passait pour être l'un des juifs les plus riches de tout le pays.

—Alors, il aurait soixante ans s'il avait, il y a trente ans, l'âge qu'il paraît avoir aujourd'hui?

—Oui, sire.

—C'est encore impossible."

Et, se tournant vers la jeune baronne de Lude:

"Et vous, madame, dit le roi, pourquoi avez-vous crié?

—Parce qu'en voyant cet homme, sire, j'ai cru avoir

l'oncle du grand-père de mon mari, celui qui était écuyer du roi François II. Le portrait est en médaillon dans ma chambre; je le regarde tous les matins, et j'ai les traits gravés dans l'esprit.

—Mais il ressemble donc à tout le monde?"

Et le roi se mit à rire.

" Pour une plaisanterie de bal masqué, reprit-il, c'est une plaisanterie spirituelle et aimable. Çà, messieurs, récapitulons!"

Louis XV disait rarement trois phrases de suite sans y intercaler l'adverbe *çà*, auquel il prêtait tous les sens, suivant l'intonation qu'il donnait.

" Çà, reprit le roi. Je commence, et procédons par ordre. Pour moi, ce magicien est un brave Français, un de mes sujets qui m'a sauvé, il y a huit jours, quand un sanglier allait se ruer sur moi, et il a trente ans.

—Pour moi, dit Mme de Gergy en obéissant à un signe du roi, c'est le vicomte de Rueilles qui a voulu me séduire, et il a quatre-vingt-dix ans.

—Pour moi, dit Mme de Lude, c'est mon grand-grand-grand-oncle, l'écuyer du gentil roi François, et il a deux cents ans au moins.

—Pour moi, reprit le comte Morin, c'est Simon Wolff, le juif, et il a soixante ans.

—Et vous, Pisani? demanda le roi.

—Pour moi, c'est le comte de Bellamare, dit Pisani, et il a cinquante ans.

—Ce dont je suis certain, dit le duc de Santarès, c'est que c'est le fils naturel de la veuve de Charles II d'Espagne et d'un riche banquier de Madrid. Il a été élevé secrètement à Bayonne, et on lui a acheté la terre de Montferra pour l'emmarquiser. Il a donc à peine 30 ans.

—Ce que je crois pouvoir affirmer, dit le baron Stosch, c'est que c'est simplement le fils de Rotenhem, le collecteur des tailles de Munich, lequel est mort fort

riche et avait acheté avant de mourir la baronnie de Schoening pour son descendant.

—Pour moi, dit Orloff, je ne puis douter. Cet homme a été le favori de l'impératrice, c'est le comte Solstow, aujourd'hui en disgrâce, mais qui a si puissamment contribué à l'avénement d'Elisabeth.

—C'est un voyageur, dit le baron Aymar, et, à mon compte, le plus jeune âge qu'il puisse avoir, c'est cinquante ans.

—Qu'il soit ce qu'il voudra, dit lord Hay, il m'a bravement sauvé la vie en tuant un tigre.

—Allons! dit le roi. Maurepas a raison: c'est un homme qui se moque agréablement de nous, mais nous verrons bien où le conduira l'affaire du diamant. Maintenant, mesdames, et vous messieurs, puisqu'un hasard vous a mis à même de savoir que j'étais ici, je vous prie de respecter mon incognito jusqu'à la fin du bal."

Et, adressant un geste gracieux à ceux qui l'entouraient, le roi, suivi de Richelieu et de Tavanne, rentra dans la salle du bal où l'animation était des plus vives.

XXXIV

LA NYMPHE

C'était dans la *grande salle* que l'on dansait, ainsi que je l'ai dit. Cette grande salle se nommait aussi la *Salle du Trône*. C'est celle qui existe encore aujourd'hui.

Dans cette Salle du Trône, il y avait et il y a toujours deux vastes cheminées ornées de persiques, cariatides bronzées et de figures allégoriques placées en regard aux deux extrémités.

Sur la cheminée de droite était un portrait en pied de Louis XV, offert à la ville neuf ans plus tôt, en 1736, par le roi.

Sur l'autre cheminée un autre grand tableau de Vanloo portant la date 1739 et représentant Louis XV assis sur le Trône, recevant les hommages du prévôt et des échevins de Paris, à l'occasion de la paix qui venait d'être signée.

En face étaient les fenêtres de la façade donnant sur la place de Grève. Entre ces fenêtres, était, parmi d'autres tableaux, celui de l'*Entrée de Henri IV à Paris*.

C'était au-dessous de ce tableau que l'actif et intelligent prévôt des marchands, pour faire une surprise au roi, avait fait dresser, tandis que Louis XV était dans le Salon des Fleurs, une estrade toute de velours, de soie et d'or.

Sur cette estrade on avait placé, démasquées, les cinquante plus jolies filles, jeunes femmes ou jeunes veuves que l'on avait pu trouver dans l'assemblée.

Dans cette fraîche corbeille de charmants visages, il n'y avait pas deux toilettes se ressemblant. C'était une diversité de costumes tout à fait pittoresque.

Au pied de l'estrade, on avait placé les musiciens.

Le prévôt des marchands, ayant l'oeil ouvert sur la sortie du petit Salon des Fleurs, attendait que le roi en franchît le seuil pour donner le signal de la musique.

Enfin Louis XV apparut, toujours masqué, et n'ayant pas quitté son costume d'if. Le charmant et attrayant coup d'oeil de l'estrade lui faisant oublier la scène du magicien, le ramena à d'autres idées. Louis XV commençait à être fin connaisseur en fait de beautés féminines.

Son regard caressant se promena lentement sur chaque degré de l'estrade, s'arrêtant sur chacun des piquants minois qui rougissait sous l'influence magnétique que Mesmer allait mettre à la mode.

Pendant ce temps la musique faisait entendre ses accords harmonieux et des tourbillons de danseurs et de danseuses agitaient l'air autour du roi.

Louis XV jouissait avec un redoublement de délices de ce spectacle tout neuf pour lui, quand tout à coup une apparition nouvelle vint en augmenter la saveur.

D'un groupe aux riches costumes de brocards d'or et d'argent, venait de s'élancer une compagne de la *Diane Chasseresse*, une nymphe à la chevelure blonde et flottante, à la taille élancée, le carquois sur l'épaule, montrant un bras rond et blanc, une jambe fine et une main de déesse, brandissant dans ses doigts mignons une flèche à la pointe d'or et garnie de plumes éclatantes.

La jolie nymphe était masquée, mais aux effluves sympathiques qu'elle répandait autour d'elle, le roi sentit battre son coeur.

Dominé, entraîné malgré lui, obéissant à un sentiment dont il ne pouvait se rendre compte, il s'approcha de la nymphe qui passait légèrement devant lui.

" Belle chasseresse! dit-il. Heureux ceux que vous percez de vos traits! Les blessures en sont-elles mortelles?

—Beau chevalier, répondit la chasseresse, si cela est j'en serai avare, car je ne veux procurer à personne le bonheur de mourir de leur atteinte."

Un pathos valait l'autre. Louis XV prit la main blanche de la chasseresse, et l'entraînant doucement vers le petit Salon des Fleurs:

" Quoi! dit-il. Auriez-vous donc peur d'être aimée?

—Diane a le coeur peu sensible, et cette fière déesse sourit des tourments de l'amour.

—Et vous êtes son élève?

—Oui!

—Il faut faire infidélité aux prescriptions de votre maîtresse, car il serait affligeant qu'à tant de charmes on joignît tant de cruautés...

—Oh! reprit la jolie nymphe en montrant dans un sourire ses dents de perle, toutes les belles qu'o nrencontre au fond des forêts n'ont pas fait voeu d'indifférence.

—En vérité? Et vous êtes de celles-là?

—Que vous importe?

—Beaucoup plus que vous ne croyez

—Pourquoi?

—Parce que vous êtes belle et charmante, et qu'à côté du charme et de la beauté l'indifférence est un poison dangereux.

—C'est un gage de bonheur!

—Ne dites pas cela?

—Faut-il mieux que je le pense et que je ne le dise pas ou que je ne le pense pas et que je le dise?

—Dites-moi, ma jolie nymphe, si c'est le plaisir meur-

trier de la chasse qui vous conduit, vous et vos semblables, dans le fond des forêts?

—Pas toujours... Ainsi parmi nous il en est une qui ne va dans les forêts que poussée par un sentiment bien opposé."

Tout en causant le roi et la jolie-chasseresse avaient atteint le seuil du petit Salon des Fleurs. Ils étaient entrés et tous deux venaient de s'asseoir sur le sopha.

Le roi tenait toujours dans les siennes la main qu'il avait prise.

"Celle dont vous parlez, reprit Louis XV, est peut-être une tendre Vénus cherchant, sous les frais ombrages, quelque nouvel Adonis.

—Je le crois."

Et la nymphe soupira légèrement:

"Un Adonis? répéta le roi.

—Oui... un Adonis... charmant!"

(Deuxième soupir, moins contenu que le premier.)

La belle nymphe secoua douloureusement la tête:

"Ah! quel dommage! dit-elle. Quel grand malheur?

—Comment? Pourquoi ce dommage? pourquoi ce malheur?

—Parce qu'entre la nymphe languissante et le bel Adonis il y a une distance trop grande...

—Une distance?

—Impossible à franchir!

(Troisième soupir, accentué).

—Rien n'est impossible! s'écria le roi avec feu. Toute distance s'efface quand l'amour passe dessus son aile!

—Hélas! l'amour va bien haut, dit la belle nymphe, mais il ne monte pas jusqu'au trône!

—Au trône! répéta le roi. Qu'entends-je?

—Taisez-vous! dit la nymphe avec une expression de grand embarras.

—Pourquoi me taire?

—Parce que personne ne doit savoir.

—Pas même moi?

—Laissez-moi!"

Et elle voulut se lever. Le roi la retint doucement. Ils étaient seuls alors dans le petit Salon des Fleurs.

"Dites-moi seulement dans quelle partie de la terre o npeut rencontrer cette nymphe charmante et sensible, demanda Louis XV.

—Oh! il n'est pas besoin d'appeler votre attention sur un autre hémisphère. Il est rare que le bel Adonis parcoure les bois qui avoisinent Paris sans que la nymphe sensible n'apparaisse près de lui... Mais elle a cependant un endroit de prédilection...

—Qui se nomme?

—La forêt de Sénart.

—La forêt de Sénart! répéta le i avec feu, oh! n'abusez pas de l'émotion que j'éprouve. C'est dans cette forêt que j'ai rencontré la plus attrayante des femmes, celle qui a fait battre mon coeur d'amour et de tendresse...

—Taisez-vous! taisez-vous!

—Oh! poursuivit le roi avec un redoublement d'animation, dites-moi si vous connaissez la charmante amazone de la forêt de Sénart, celle qui, à toutes les chasses, apparaît sous toutes les formes!

—Oui! je la connais!

—Beaucoup?

—Oh! beaucoup! je vous assure.

—Une grâce, dit le roi en baisant la main qu'il tenait, démasquez-vous!"

La jeune nymphe était debout, en face du roi, tournant le dos à la porte de la grande salle. Avec un geste rapide, elle détacha le masque qui lui couvrait le visage.

"Ah! fit le roi en contemplant les traits divins de son inconnue de la forêt de Sénart. C'était vrai..."

Et se levant à son tour, il détacha son masque:

"Le roi, dit la nymphe avec une expression de terreur charmante. Ah! il sait tout!..."

Et quittant brusquement le salon elle s'élança dans la grande salle. Le roi, rouge de surprise, de plaisir et d'émotion, s'élança sur ses traces, sans même remettre son masque.

La nymphe fugitive allait disparaître, dans la foule qui s'entr'ouvrait, quand sa main laissa tomber, sans qu'elle le ramassât, un mouchoir garni de dentelles.

Vingt mains s'abaissèrent à la fois, mais plus prompt qu'aucun de ses courtisans, Louis XV s'était élancé et il s'était emparé du tissu de fine batiste. Puis, ne pouvant atteindre avec le bras jusqu'à la jolie nymphe, il le lui jeta doucement avec précaution.

Dans ce geste d'une politesse toute française, la foule des courtisans vit une intention éminemment orientale.

"Le mouchoir est jeté, dit Richelieu.

—Le mouchoir est jeté!" répétèrent dix voix.

Et dix minutes après la salle entière disait: *le mouchoir est jeté,* et Mme de Rochechouart, qui avait compté allumer dans le coeur du roi une passion sincère, s'évanouissait de douleur d'avoir manqué le but.

D'autres fronts encore se couvrirent de sombres nuages, et bientôt un même nom fut dans toutes les bouches prononcé avec admiration par les uns, avec envie, rage et dédain par les autres.

Ce nom était celui de Mme Le Normand d'Etioles.

En quittant le roi, elle avait eu la coquetterie de quitter le bal.

XXXV

MERCURE

Le roi avait fait monter Richelieu dans son carrosse. Ils étaient seuls tous deux et le carrosse retournant à Versailles, la route était longue et la conversation avait le temps d'être détaillée.

"Mon cher duc, dit le monarque amoureux après avoir épuisé la série des récits et des descriptions, vous me voyez enchanté.

—J'en suis heureux, sire.

—Et je ne veux pas le nier! Je suis enivré, éperdu, épris. J'ai le coeur qui palpite... Enfin, je suis malade... très malade d'amour...

—Calmez-vous, sire! Nous aurons bientôt en notre pouvoir le remède qui convient au mal.

—Le pensez-vous, mon ami?

—J'en suis sûr!"

Le roi secoua la tête avec un air de doute.

"Cela me paraît difficile, bien difficile même, dit-il.

—Pourquoi? demanda Richelieu.

—Parce qu'on dit, on affirme que M. d'Etioles est fou de sa femme.

—Tant mieux!

—Comment?

—On le trompera plus facilement.

—S'il aime sa femme?

—S'il en est fou! Oui, sire, on voit trouble avec les yeux de la folie.

—N'importe! Je crains que, dans cette circonstance, ce gentilhomme ne fasse du bruit.

—Il y a un moyen pour ne pas l'entendre s'il veut parler.

—Quel moyen, mon ami?

—Celui qui consiste à lui prouver qu'il a absolument, mais absolument besoin de voyager pour sa santé!

—Y songez-vous? Un exil!

—Non, sire! Une simple promenade... une promenade agréable même... mais rendue nécessaire et limitée par ordonnance du médecin... Il doit être malade, le pauvre garçon; il faut qu'il se soigne!

—Vous êtes un grand roué, monsieur de Richelieu!" dit le roi avec admiration.

Le duc salua.

"Je suis, répondit-il, le serviteur dévoué de Votre Majesté.

—Ainsi, reprit le roi, vous croyez que Mme d'Etioles ne repoussera pas mes voeux.

—Moi, je la vois d'ici qui tremble de n'être pas assez vite attaquée.

—Richelieu!....

—C'est ma conviction!

—Vous ne doutez de rien, mon cher duc!

—Il faudrait que je fusse bien incrédule pour ne pas croire au succès de Votre Majesté.

—Taisez-vous, flatteur!

—Il faut cependant que je dise encore à Votre Majesté quelque chose.

—Quoi donc?

—Que si, demain soir, Mme d'Etioles venait à Versailles...

—A Versailles? s'écria le roi.

—Oui, sire... si elle venait... faudrait-il la faire entrer dans les petits appartements?

—Binet sera prévenu.

—Alors elle viendra!

—Richelieu! dit le roi en riant, vous êtes le diable!

—Soit! répondit le duc; mais avouez, sire, que tout diable que je puisse être, je tiens pour cette fois dans mes mains les clefs du paradis."

La voiture atteignait le Cours-la-Reine.

"Sire! dit Richelieu, Votre Majesté veut-elle me permettre de faire arrêter la voiture et de descendre.

—Pourquoi? demanda Louis XV.

—Service du roi !répondit Richelieu en riant.

—Je n'ai rien à dire; faites."

Richelieu tira le cordon: la voiture s'arrêta presque aussitôt.

—Quand vous reverrai-je? demanda le roi.

—Demain, sire, répondit Richelieu en homme sûr de son fait, demain je vous dirai l'heure précise."

Un valet ouvrit la portière; Richelieu descendit. La voiture repartit au galop des chevaux. Trois voitures de suite l'accompagnaient avec douze gardes à cheval de la maison du roi.

Deux autres voitures venaient après l'escorte: c'étaient les carrosses du duc de Richelieu. Ils s'étaient arrêtés et ils attendaient.

La portière de la première voiture ouverte, Richelieu monta lestement et s'assit au fond.

"Sango de mi! dit une voix éraillée, il était temps; j'allais dormir."

Cette voix éraillée était celle du chevalier de la Morlière.

"Tout marche à merveille! dit Richelieu.

—Mais je suppose, néanmoins, que vous avez toujours besoin de moi?

—Oui!

—Que faut-il faire?

—Que demain d'Etioles laisse sa femme libre.

—A partir de quelle heure?

—A partir de sept heures du soir.

—*Bueno!*

—Vous serez en mesure?

—Je le suis déjà.

—Comment?

—J'avais tout prévu. Vous savez bien comme je suis fort! Il n'y en a pas deux comme moi! Et dire que le roi ne me fera peut-être jamais de pension.

—Qu'avez-vous fait?

—Voilà la chose. Certain que le roi verrait ce soir au bal la jolie nymphe, j'étais plus certain encore qu'il voudrait la revoir demain. En conséquence, j'ai joué au brelan avec d'Etioles: je lui ai raflé son argent, selon mon habitude de gagner et la sienne de perdre, et, après lui avoir gagné son argent, je lui ai gagné un souper pour demain. Vous saisissez?

—Après?

—Donc demain nous soupons à sept heures. Nous avons des convives. La scène se passe au *Roi Salomon*. Je me place à côté de d'Etioles, je l'appelle mon ami, je lui jure de pourfendre et de perforer tous les gens qui regarderaient sa femme en face ou de travers. Mes sentiments, mes discours et les vins généreux l'animent. Au moment du champagne, je glisse dans son verre la pincée suffisante de cette poudre purgative qui ne me quitte jamais, et qui m'a rendu tant de services...

—Comment! dit Richelieu, vous allez employer de la poudre purgative?

—C'est le meilleur des moyens !Si vous saviez combien elle m'a valu de conquêtes!

—Ah! par exemple, j'aimerais à connaître ce nouveau procédé de plaire!

—Rien de plus simple. Quand je veux m'adjuger le

rendez-vous d'un ami, je soupe, dîne ou déjeune avec lui, suivant l'heure. La poudre fait son effet: l'amant infortuné, se sentant indisposé, est obligé d'écrire... pour s'excuser. Je me charge de la mission et de la commission: je vois la belle et je me laisse arracher une confidence d'infidélité que j'invente, ce qui la conduit droit à la vengeance. C'est facile.

—Le fait est, dit Richelieu, que c'est un moyen... ingénieux.

—En dosant fortement, continua la Morlière, je vous débarrasse de d'Etioles jusqu'au lendemain.

—Très bien.

—C'est dit?"

Et la Morlière tendit la main.

"Ce sera fait? demanda Richelieu.

—Oui."

Un son doré retentit. La Morlière arrondit le bras et enfouit sa main dans sa poche.

"C'est tout? demanda-t-il.

—Oui, dit Richelieu.

—Alors, *buena noche*, comme disent les Espagnols; *leben sie wohl*, comme ajoutent les Allemands."

La voiture s'était arrêtée. La Morlière sauta lestement sans attendre que le marchepied fût abaissé. Il passa à la seconde voiture qui était vide ;il monta dedans.

"Retournons à l'Hôtel de ville" dit-il avec un accent superbe.

Le valet referma la portière. La Morlière se drapa dans son manteau, et le carrosse suivit rapidement le quai, courant vers la Grève.

XXXVI

LES DEUX SOEURS

" Oh! comme ils sont beaux ces diamants, ma chère Nicette! Voyons! lève la main devant la lumière, que je voie mieux."

Nicette obéit: elle leva la main gauche, et laissa tomber sur l'annulaire les rayons des lampes et des bougies des lustres.

" Comme il brille!

—Et le tien, Sabine? Il est bien beau aussi. Fais-le briller!

Sabine fit jouer la pierre en balançant doucement sa main à demi fermée.

C'était dans le petit Salon des Fleurs que causaient les deux jeunes filles. Le roi venait de quitter le bal dont l'animation n'avait pas diminué. Tous les danseurs et les danseuses s'étaient promis de tenir ferme jusqu'à l'heure où la lumière du jour viendrait les contraindre à abandonner le champ de plaisir.

Dans la grande salle, il y avait un brouillard rougeâtre qui formait comme un nuage au-dessus des lustres et qui s'amassait sur le plafond.

Les musiciens redoublaient de courage et d'énergie.

Après le départ du roi, qui n'avait produit aucune sensation puisque son incognito avait été absolument respecté, Roland avait conduit sa soeur et sa fiancée dans

le peit salon pour qu'elles pussent respirer plus à l'aise, loin du bruit et de la foule.

Nicette et Sabine, démasquées toutes deux, étaient assises l'une à côté de l'autre, les mains dans les mains. Elles se regardaient, et il y avait dans l'expression du regard de Nicette un ravissement profond.

"Mon Dieu! dit-elle en se penchant pour embrasser Sabine, depuis que tu es guérie, depuis que tes forces te sont revenues si vite, je ne me lasse pas de te regarder. Il me semble toujours que tu es malade, étendue sur ton lit, et quand je te vois souriante et grande fille, bien alerte, bien vive, je me demande si c'est bien toi!

—Enfant, dit Sabine en rendant le baiser reçu, comme tu es bonne et gentille.

—Oh! je t'aime bien, va!

—Et moi aussi!

—Ah! dit naïvement Nicette, c'est vrai que nous nous aimons bien!

—De tout mon coeur.

—Quel bonheur, dit Nicette en se rapprochant, que nos deux frères nous aient aimées tous les deux.

—Ce n'est pas étonnant que Roland t'ait aimée. Tu es si jolie!

—Et toi donc, Sabine! Oh! tu es bien plus jolie que moi!

—Mais non!

—Mais si, et je comprends bien que Gilbert, mon frère, t'adore.

—Et lui et Roland qui s'aiment tant aussi!

—Oh! comme nous pourrons être heureux tous les quatre, Sabine!

—Et notre consentement! dit une voix d'homme. Vous ne me le demandez pas?"

Gilbert et Roland venaient d'entrer. Gilbert portait un costume de paysan napolitain.

En voyant les deux jeunes gens, Nicette et Sabine

s'étaient levées avec une expression d'embarras. Elles avaient été surprises dans leur conversation.

"Il est tard, dit Sabine, nous allons partir, n'est-ce pas?

—Si tu le veux, répondit Roland. Mon père est parti dans une voiture du roi pour Versailles, et il nous a laissé le fiacre qui nous avait amenés.

—Eh bien! donnez-moi votre main ma belle Sabine, et partons."

Sabine passa son bras sous celui de Gilbert, et elle s'appuya sur ce bras nerveux avec cette confiance de l'être faible qui a foi dans la puissance protectrice.

Roland marchait en avant avec Nicette.

"Et, dit Sabine en se penchant vers Gilbert, quelles nouvelles?

—Rien encore de certain, répondit Gilbert.

—Mais vous espérez?

—Je suis certain que nous découvrirons la vérité, et alors, vous serez vengée, Sabine!

—Que faut-il pour arriver au but?

—Quelque chose de difficile à avoir.

—Qu'est-ce donc?

—Des papiers enfermés dans l'armoire secrète du cabinet du lieutenant de police.

—Dans l'armoire secrète du lieutenant de police! mais il faut que le roi lui dise de les donner; mon père en parlera au roi.

—Cela ne se peut. Ne parlez pas de cela à votre père, Sabine!

—Pourquoi?

—Parce qu'alors au lieu de réussir, nous échouerions peut-être.

—Je ne comprends pas.

—Vous avez confiance en moi, Sabine?

—Oh! vous le savez bien, Gilbert.

—Alors, laissez-moi faire, et continuons à garder notre secret pour nous deux.

—Mais ces papiers, comment les aurez-vous?

—Je ne sais encore, mais je les aurai.

—Et vous croyez qu'avec ces papiers vous pourrez savoir quel est le misérable qui m'a voulu tuer?

—Oui, Sabine. Ma conviction sincère, profonde, c'est que le lieutenant de police sait qui vous a frappée. Il le sait, mais il étouffe l'affaire.

—Oh! mon Dieu! murmura Sabine. Mais quel est donc le coupable?

—Quelque grand seigneur, sans doute, quelqu'un que l'on n'ose punir ouvertement. Il y a un mois, le roi, la cour, le lieutenant de police s'occupaient de cette affaire. On mettait tout en oeuvre pour arriver à la vérité, on jurait de ne s'arrêter qu'après avoir trouvé le coupable... Eh bien! on n'a rien trouvé, Sabine, et depuis huit jours on a abandonné les recherches, on a cessé de s'occuper de l'affaire. Cela, j'en suis sûr. Pour agir ainsi, il faut que le lieutenant de police se soit trouvé face à face avec quelque redoutable puissance.

—Et ces papiers dont vous parlez peuvent vous éclairer?

—Sans doute. Comme le roi peut demander compte, quand il lui plaît, au lieutenant de police, celui-ci a, par devers lui, tous les documents nécessaires pour répondre. L'armoire secrète, l'armoire de fer contient tous les papiers relatifs aux affaires qui ne peuvent être publiques. Vous comprenez?

—Très bien; mais comment aurez-vous ces papiers?

—J'ai un ami tout puissant près de M. Feydeau qui pourra m'aider."

Sabine serra contre elle le bras de Gilbert.

"Faites tout pour découvrir la vérité, dit-elle. Il faut que je sache qui a voulu me tuer."

Il y avait une telle énergie dans l'expression de cette volonté, que Gilbert regarda Sabine avec admiration.

"Je le saurai!" dit-il.

On atteignait le bas de l'escalier. Gilbert et Roland avaient remis leurs masques avant de quitter le petit Salon des Fleurs. Nicette et Sabine avaient toujours la leur.

Au moment où les deux couples passaient sous le vestibule, deux voitures s'arrêtaient devant la grande porte. L'une était le fiacre que Roland avait fait appeler, l'autre une voiture élégante sans armoiries.

De celle-là descendit le chevalier de la Morlière.

La portière du fiacre était ouverte; Gilbert fit monter Sabine; puis, laissant Roland s'occuper de Nicette, il recula vivement et posa sa main droite sur l'épaule de la Morlière, qui, lui aussi, avait remis son masque avant de descendre de voiture.

La main imprima une certaine pression sur l'épaule, et l'index se releva et s'abaissa trois fois de suite à distance régulière.

"Corpo di Bacco!" dit la Morlière en s'arrêtant et en se retournant.

Gilbert le regarda fixement. Ses prunelles flamboyaient à travers les trous de son masque.

"D'où viens-tu? dit-il.

—De la Maison-Rouge, répondit le chevalier.

—Tu as vu le duc?

—Oui.

—Il était avec le roi?

—Oui.

—Tout est-il décidé?

—Exactement comme vous le pensiez. C'est pour demain soir. Le roi veut souper avec Mme d'Etioles, et Richelieu conduira la dame à Versailles.

—Le duc t'a-t-il chargé d'agir de ton côté.

—Oui, comme vous l'aviez encore dit.

—Et tu feras ce que j'ai dit de faire?

—De point en point. Quand j'ai eu communiqué l'idée au duc, il a ri, et il a trouvé le moyen merveilleusement gai.

—Bien! Va prendre ce soir d'Etioles à cinq heures et demie, chez lui, et ne le quitte pas plus que son ombre jusqu'au moment où je te ferai donner l'ordre de le laisser partir.

—Entendu et convenu! Avez-vous d'autres communications à me faire?

—Non! Tu peux rester ici et attendre, si [illegible] sera ble, que le soleil soit levé pour quitter le bal.

La Morlière fit entendre un grognement de satisfaction; puis il pirouetta sur lui-même et il se mit à gravir d'un pas rapide les marches de l'escalier.

Gilbert revint au fiacre: les deux jeunes filles et [illegible]land étaient montés et attendaient, assis sur la banquette.

"Rue St-Honoré, près de la rue St-Roch," dit Gilbert en s'élançant dans l'intérieur de la voiture et en prenant place sur le devant.

Les voitures alors n'étaient pas pourvues de lanternes, ce qui faisait ressembler leur intérieur à un antre noir dans lequel on ne distinguait rien.

La portière refermée, le cocher fouetta ses chevaux; mais les pauvres bêtes avaient sans doute la peau peu sensible et besoin d'un violent stimulant, car elles demeuraient immobiles. Le cocher redoubla d'ardeur: le fouet claqua comme la foudre qui éclate, les chevaux firent un effort, le fiacre s'ébranla et roula lentement sur le pavé.

XXVII

LE FEU DE PAILLE.

Bien que l'ordonnance de la Reynie, qui avait doté Paris de cinq mille lanternes, depuis 1667, fût en pleine vigueur d'application, l'éclairage était loin d'être suffisant. Quelques mois plus tard (en novembre 1745), on devait substituer les *réverbères* aux lanternes; mais en février l'innovation n'avait pas eu lieu; aussi, bien qu'il y eût grand fête à l'Hôtel de ville, la place de Grève et les rues adjacentes étaient-elles plongées dans une obscurité profonde.

En quittant la place de l'Hôtel-de-Ville, le fiacre s'était engagé dans la rue du Mouton, pour, de là, gagner la rue de la Poterie et la rue des Lombards.

La voiture continuait à rouler lentement, traînée péniblement par les deux chevaux d'apparence étique et marchant de cette allure bizarre qui n'est plus le pas, qui n'est pas le trot, mais qui a l'apparence du dernier en ayant la vitesse du premier.

Il était trois heures du matin.

Les deux jeunes filles étaient assises au fond de la voiture. Gilbert et Roland étaient placés, Gilbert en face de Sabine, Roland en face de Nicette.

On ne parlait pas, mais la conversation muette des doigts qui s'enlaçaient était bien plus expressive encore que les paroles.

Tout à coup, au milieu du silence et des ténèbres, retentirent des cris et jaillit une lumière vive.

La voiture venait de s'engager dans la rue des Lombards, et elle atteignait la rue Saint-Denis.

A la rencontre des deux rues, sur l'espace vide formé par le croisement des voies, un grand feu de paille sèche était allumé, et des jeunes gens s'amusaient à danser autour.

La flamme montait rougeâtre, chassant devant elle des tourbillons de fumée noire. Les jeunes gens s'amusaient à sauter par-dessus la paille et au travers des flammes.

Eux aussi portaient des costumes bizarres, eux aussi étaient masqués. Sans doute ils avaient voulu avoir leur fête, comme la riche bourgeoisie avait la sienne, et tandis qu'on s'illuminait à l'Hôtel de ville, ils s'illuminaient dans la rue.

On dansait en rond, on chantait, on criait, on sautait avec un vacarme à tenir éveillés tous les habitants des maisons voisines.

En voyant arriver le fiacre, qui débouchait par la rue des Lombards, les jeunes gens poussèrent des *hourras!* joyeux et moqueurs. Le feu de paille tenant tout le centre, il était presque impossible à la voiture de passer.

"Elle passera! crièrent des voix.

—Elle ne passera pas!" crièrent d'autres voix.

Les danseurs et les sauteurs recommencèrent de plus belle à chanter et à danser, entourant la voiture dans leur ronde avec des hurlements de bêtes féroces.

"Oh! dit Sabine, j'ai peur.

—Ce n'est rien! dit Gilbert. Des gamins qui jouent."

Et, se penchant en dehors de la voiture:

"Avancez donc! dit-il au cocher.

—Hue! cria l'automédon en faisant claquer son fouet. Gare donc!

—Saute par-dessus la paille! cria une voix.

—Il faut qu'il passe au milieu! dit une autre voix.

—Cela fera des étincelles!

—Ce sera amusant!

—S'il ne passe pas là, il ne passera pas! vociféra un grand garçon à la physionomie patibulaire.

—Non! non! il ne passera pas!

—Marche!

—Hue! hue!! hue!!!

—Gare, alors! cria le cocher.

—Oh! dit Nicette, j'ai bien peur aussi.

—Tournez! dit Roland au cocher, vous prendrez par l'autre rue.

—Marche! marche!" cria la foule.

Et les danses et les chants continuèrent. Le cocher voulut faire tourner ses chevaux, mais une barrière humaine s'opposa au mouvement de la voiture.

"Ah! dit Gilbert avec colère, il faut passer.

—Ne descends pas! cria Nicette.

—N'aie pas peur!"

Gilbert ouvrit la portière.

"Allons, mes amis, dit-il, laissez-nous passer.

—Danse avec nous avant! cria le grand garçon à la laide figure.

—Tiens! dit un autre, il y a des dames dans la voiture.

—Alors qu'elles dansent aussi.

—Oui! oui! en avant la danse!"

Un groupe s'approcha de la portière ouverte.

Gilbert était peu patient. Il saisit le grand garçon qui paraissait crier plus fort que les autres, et il l'écarta avec une violence telle, qu'il alla rouler sur le pavé en entraînant deux ou trois compagnons dans sa chute.

Des vociférations menaçantes répondirent à l'action de Gilbert. Quinze ou vingt bras se levèrent et huit ou dix hommes se ruèrent sur l'assaillant.

Gilbert les reçut sans reculer d'un pas, et deux autres

allèrent tomber près de ceux qui n'avaient pas eu le temps de se relever.

"Mon frère! dit Nicette d'une voix faible.

—Gilbert!" cria Sabine.

Roland s'était élancé hors de la voiture. D'un seul bond il fut près de Gilbert.

En ce moment, une éblouissante clarté illumina la petite place... Un jet de flammes formidables jaillissait d'une quantité de bottes de paille nouvelles lancées à la fois dans ce foyer... Des cris violents éclatèrent de toutes parts...

On voyait clair dans l'intérieur de la voiture comme en plein jour:

"Ah! fit Sabine avec un accent de terreur folle, c'est la voiture qui m'a apportée pour me mener tuer!"

Elle n'achevait pas que les portières ouvertes étaient brusquement refermées et que les chevaux, paraissant saisis de vertige, partaient au galop entraînant la voiture au milieu du foyer incandescent.

La paille enflammée, écartée violemment par les fers des chevaux et par les roues de la voiture, fit voltiger une véritable pluie d'étincelles.

Puis à la lumière si vive succéda aussitôt l'obscurité.

La voiture emportée par ses chevaux roulait dans la direction du cimetière des Innocents

Gilbert et Roland poussèrent un même cri et s'élancèrent, renversant tout ce qui s'opposait à leur passage.

Mais le galop des chevaux était rapide... On ne voyait plus la voiture, on n'entendait plus le roulement.

Gilbert et Roland avaient atteint le cimetière. Ils se regardaient avec une anxiété des plus vives.

"Les chevaux effrayés se sont emportés! dit Roland. Oh! s'ils brisaient la voiture!

—Cours! va! cria Gilbert en s'élançant vers la place qu'il venait de quitter.

—Où vas-tu? demanda Roland en l'arrêtant.

—Me saisir de l'un de ceux qui étaient là pour savoir où sont Sabine et Nicette...

—Tu crois donc à un nouvel attentat?

—Oui! Cours après le fiacre!"

Gilbert se précipita vers l'endroit où la rue des Lombards croise la rue Saint-Denis.

La paille, à demi consumée, à demi éteinte, gisait éparse sur le pavé. La petite place était déserte. Il n'y avait personne.

Gilbert regarda attentivement autour de lui... Il vit rien.

Il était seul: Roland s'était élancé dans la direction qu'avait dû prendre la voiture...

Un chant de coq retentit. Un éclair jaillit des yeux de Gilbert. Il se glissa dans la rue Trousse-Vache. Une ombre se dressa devant lui:

"Vous? murmura Gilbert avec étonnement. Vous étiez là?

—Oui, répondit la voix de l'homme qui se tenait appuyé contre la porte basse d'une maison. Je veillais!

—Eh bien!

—J'ai là, dans le poulailler, cinq de ceux qui dansaient tout à l'heure autour de la paille allumée.

—Tu les as pris?

—Oui.

—Ah! tu es plus que mon second, tu es mon frère!"

Et Gilbert étreignit vigoureusement les mains de l'homme qui lui parlait.

"Mais la voiture! reprit-il.

—Coq-Iago, Coq-d'Inde, Coq-Nègre sont sur sa piste.

—Oh! tout va bien!

—Mieux encore que vous ne le croyez, maître! Cette nuit, au bas de la volle, Coq-Nain a reconnu les trois hommes qui, la nuit du 30 janvier dernier, avaient passé dans la rue de Paradis et avaient disparu dans la rue des Francs-Bourgeois. Il les a suivis... Il a fait

embusquer ses poules, et, à cette heure, ces trois hommes doivent être à votre disposition.

—Mon cher C, dit Gilbert avec effusion, quand vous me demanderez la moitié de ma vie, je vous la donnerai! L'autre est à Sabine.

—La mienne tout entière est à vous, maître, vous le savez, et, quoique je fasse pour vous, je ne payerai jamais ma dette.

—Maintenant, reprit Gilbert, ce qu'il nous faut, ce sont les papiers enfermés chez le lieutenant de police.

—Comment les avoir?

—Je les aurai.

—Quand les aurez-vous?

—Avant trois jours.

—Vous en êtes sûr?

—Absolument sûr, mon cher C.

—Oh! maître! Vous êtes le meilleur et le plus grand des hommes

—Et vous le plus intelligent et le plus dévoué ami qui soit au monde."

Un chant de coq retentit dans la direction du cloître Saint-Méry.

Coq-d'Inde! dit C.

—Il y a des nouvelles de la voiture?

—Sans doute. Venez!"

Les deux hommes disparurent dans les ténèbres.

XXXVIII

LE RAPPORT

M. Feydeau de Marville, le lieutenant de police, était assis, dans son cabinet, en face de Berryer le secrétaire général. Une table les séparait et naturellement cette table était couverte de papiers manuscrits. Il y avait là tous les rapports des principaux agents que le lieutenant de police et le secrétaire général étaient en train de compulser.

Feydeau tenait dans ses mains plusieurs cahiers qu'il passa sur la table devant Berryer. Celui-ci prit les cahiers et les parcourut rapidement.

Quand il eut achevé, il regarda le lieutenant de police qui le regardait déjà; puis il hocha la tête en même temps avec un mouvement d'incertitude:

"Cela durera-t-il ou cela ne durera-t-il pas? dit Berryer.

—Là est la question! répondit Feydeau.

—La situation est embarrassante.

—Hélas! oui.

—Que dit le roi?

—Rien encore.

—Que dit le duc de Richelieu?

—Il est dans le doute."

Feydeau se leva:

"Se déclarer ouvertement pour elle aujourd'hui, dit-

il, prendre son parti, l'aider à se débarrasser de son mari, ce serait parfait, et je ne saurais mieux faire si j'étais certain de son succès... mais si c'est une intrigue passagère...

—Ce ne serait pas la première, fit observer le secrétaire général.

—Depuis la mort de Mme de Châteauroux le roi n'a aimé personne... sérieusement.

—Oui, le trône de roses de la belle duchesse est toujours inoccupé!

—Avons-nous une reine de la main gauche, cette fois?

—Ah! si on en était sûr!

—Je serais dans une heure près d'elle et son mari resterait à Lyon."

M. Feydeau parcourut la pièce à pas lents. Berryer le suivait des yeux. Feydeau revint s'asseoir en face du secrétaire:

"Relisons ces notes!" dit-il.

Berryer reprit les papiers:

"Hier matin, lut-il, le duc de Richelieu a envoyé St-Jean, son valet de confiance, son courtaud d'amour, auprès de Mme d'Etioles.

Saint-Jean a été reçu mystérieusement. Il avait demandé Eulalie, la femme de chambre de madame. C'est dans la chambre d'Eulalie que Saint-Jean a vu Mme d'Etioles.

Il a demandé à madamede vouloir bien assigner un rendez-vous à son maître, dans la journée même, ajoutant que le duc avait à l'entretenir d'une affaire des plus graves.

Mme d'Etioles fit répondre au duc de Richelieu qu'elle ne pouvait le recevoir chez elle, mais que le jour même elle irait se promener dans le jardin des Tuileries et qu'à deux heures ell serait dans la grande allée.

Le duc de Richelieu se rendit au rendez-vous. Il y trouva Mme d'Etiolès.

Une conversation plus précise que longue a eu lieu entre eux, et la conclusion de cette conversation a été un traité d'alliance. Aucun des promeneurs qui les regardaient en passant ne pouvait certes supposer qu'il était question, entre ces deux personnages, de décerner la couronne des plaisirs royaux.

A cinq heures et demie le chevalier de la Morlière est venu chercher M. le Normand d'Etioles. Celui-ci a voulu voir sa femme avant de sortir, mais Mme d'Etioles était fortement indisposée depuis deux heures et si bien verrouillée dans ses appartements particuliers, que le mari dut partir sans saluer sa femme, afin de lui laisser prendre un repos nécessaire.

A sept heures, Mme d'Etioles précédée par Eulalie qui avait tout préparé, descendit par l'escalier de service et gagna le jardin. Elle était développée dans une mante brune.

Il faisait nuit. Eulalie, se laissant courtiser par le jardinier, avait une double clef de la petite porte du jardin. Cette petite porte donne sur la rue des Moineaux.

(Monseigneur n'ignore pas que Mme d'Etioles habite l'hôtel de son oncle, le fermier général Tournehem, et que cet hôtel est situé rue Neuve-des-Petits-Champs en face de l'hôtel Mazarin).

Mme d'Etioles est sortie à pied avec sa femme de chambre.

Le duc de Richelieu l'attendait près de là dans un carrosse. Elle y monta et la voiture partit pour Versailles.

A neuf heures du soir, le duc de Richelieu entrait dans les petits appartements, donnant la main à Mme d'Etioles qui, en jetant la mantille de dentelle qui la voilait, découvrit la toilette la plus riche et la plus élégante.

Binet, le valet de chambre du roi, vint prier Mme

d'Etioles de passer dans la salle à manger. MM. de Luxembourg et de Richelieu étaient invités.

Le souper fut fort gai."

—Ici, dit Berryer en s'arrêtant et en souriant, il y a une réflexion qui dénote que nos agents supérieurs sont réellement des hommes d'une intelligence hors ligne. Après cette phrase: *le souper fut fort gai*, il y a des points, puis:

"Je crois de mon devoir de sortir à cette heure des petits appartements et de tirer sur mon rapport le rideau du mystère."

Feydeau sourit.

"Deslandes est loin d'être un sot! dit-il.

—Je continue, reprit Berryer en reportant les yeux sur le manuscrit:

"Le jour allait poindre quand M. le duc demanda la voiture. Le roi parut fort impatienté de la nécessité de ce départ et il exprima son impatience en des termes qui ont porté la joie dans le coeur de Mme d'Etioles et qui ont amené la rougeur sur son front.

Le roi a fait promettre qu'une nouvelle entrevue aurait lieu bientôt.

Le duc et Mme d'Etioles sont montés en carrosse au moment où la pâle aurore de l'hiver commençait à blanchir la cîme des arbres de l'allée de Paris.

Si le souper avait été gai, le retour devait l'être moins: monseigneur le comprend.

Saint-Jean, mon beau frère, le valet de confiance de M. le duc, examinait ce qui se passait dans l'intérieur du carrosse, à l'aide de la légère fente qu'il a pratiquée dans le plafond et qui lui rend d'éminents services.

Au départ, on ne se dit mot. Le duc était excusable; un homme à bonnes fortunes trouve peu de chose à dire à une femme quand une barrière infranchissable est entre eux.

Aussi, en dpit de sa galanterie, le duc posa sa tête

sur un des oreillers de la voiture et il s'endormit paisiblement.

Mme d'Etioles s'installa dans l'autre coin et en fit autant.

Le retour s'opéra ainsi.

Le sommeil était si profond qu'à l'arrivée Saint-Jean du respectueusement y mettre un terme. Après avoir toussé, après avoir parlé, il lui fallut agiter violemment le parement de la manche de l'habit de M. le duc.

Eulalie, la femme de chambre, attendait à la porte du jardin. Mme d'Etioles rentra chez elle sans avoir éveillé le moindre soupçon.

A midi, M. d'Etioles a demandé à voir sa femme; on l'a fait entrer.

" Comment avez-vous passé la nuit? " a-t-il demandé.

(Que monseigneur ne m'accuse pas d'avoir enjolivé la situation: je rapporte textuellement les paroles entendues par Eulalie.)

" Bien! a répondu Mme d'Etioles; depuis hier soir, je me trouve mieux.

—Vous paraissez cependant un peu pâle.

—C'est la suite de la crise.

—Ces crises sont peut-être bien fortes: il faudrait vous efforcer de les prévenir.

—Je prendrai mes précautions pour l'avenir.

—Quant à moi, a dit M. d'Etioles, tel que vous me voyez, j'ai été aussi douloureusement indisposé une grande partie de la nuit.

—Comment? x x x x x

—Hier soir j'ai soupé avec quelques amis... J'étais très bien, j'avais fort bon appétit, mais ce diable de la Morlière m'a fait trop boire.

—Ah! fi! monsieur, dit Mme d'Etioles en se retournant avec dédain.

—Ma chère amie, ce n'est pas ce que vous pensez.... ce sont des maux d'estomac... qui m'ont pris tout à

coup... des tiraillements... J'ai cru que j'avais une inflammation d'entrailles.

—Mais il faut vous soigner.

—Et vous aussi, ma chère.

—Oh! moi, a dit Mme d'Etioles, je n'en ai pas pour longtemps. En gardant la chambre huit jours sans recevoir personne...

—Huit jours! s'est écrié M. d'Etioles, c'est bien long!

—Il faut savoir souffrir. J'ai besoin d'un repos absolu, et je vous préviens que ma porte sera souvent fermée.

—Hélas! ma chère Antoinette, j'en serai désolé, mais soignez-vous avant tout. Je vais, moi-même, me reposer toute la journée, car ce soir je soupe encore avec ce diable incarné de la Morlière qui viendra me reprendre, et qui m'a promis meilleure chair qu'hier. Vous comprenez? il faut que je prenne ma revanche.

—Alors, reposez-vous!"

M. d'Etioles a pris congé de sa femme. Ce soir Mme d'Etioles doit retourner à Versailles avec le duc."

—Ce rapport est précis et fort intelligemment fait, dit le lieutenant de police.

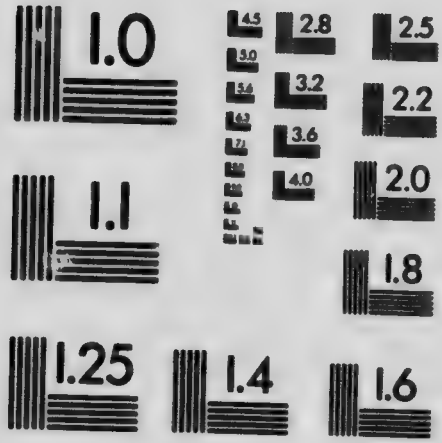
—Voici maintenant celui de Ledoux, continua M. Berryer. M. de Tournehem, pour éviter un scandale et empêcher les cris de son neveu qui serait capable de promener sa désolation dans les rues de Paris, a fait partir M. d'Etioles pour Lyon, sous prétexte d'une affaire de la plus haute importance.

Le Normand d'Etioles, dit le rapport, s'est mis en route à trois heures de l'après-midi. Des relais ayant été établis sur toute la route, il arrivera vite à Lyon. Il va chez M. le marquis de la Vallette, le contrôleur en chef de la province.

Le chevalier de la Morlière a voulu accompagner M. d'Etioles jusqu'à Mâcon, afin, a-t-il dit, de lui faire ap-

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

précier durant le cours de son voyage, la finesse des vins de Bourgogne.

—Il est entre bonnes mains! dit en souriant le lieutenant de police.

—Voici le troisième rapport, celui d'Armand. Il constate que hier soir Mme d'Etioles, rendue plus libre par le départ de son mari, est partie pour Versailles avec le duc de Richelieu, et...

—Et?... demanda M. Feydeau en voyant Berryer s'arrêter et fermer le rapport.

—Et elle y est encore," ajouta le secrétaire général.

Il y eut un silence.

"Et que pensez-vous de cela, Berryer?" demanda le lieutenant de police.

Le secrétaire se rapprocha de son chef et le regarda bien en face:

"Vous voulez que je sois franc? dit-il.

—Oui, répondit Feydeau.

—Quelle que soit la situation, il y a un moyen ingénieux de s'en tirer.

—Lequel?

—C'est de jouer coup double: on sera sûr de gagner.

—Comment?

—De deux choses l'une: ou Mme d'Etioles deviendra favorite, remplacera Mme de Châteauroux et sera toute puissante; ou l'amour inspiré par elle sera passager.

—Evidemment ce sera l'un ou l'autre.

—Dans le premier cas, vous ne sauriez agir trop vite pour vous attacher sa reconnaissance; dans le second, une démarche serait au contraire fort dangereuse.

—C'eet ce qus je disais. Quel moyen proposez-vous pour éviter ce danger?

—Un moyen bien simple. Laissez-moi agir auprès de Mme d'Etioles, en mon nom. Il est évident que si son avenir est brillant, elle me récompensera plus tard, car je puis, dès aujourd'hui, lui rendre les plus impor-

tants services, en la tenant au courant de tout ce qu'on peut dire à la ville et à la cour, et en la préservant des embûches tendues sous ses pas. Elle a besoin d'une main ferme pour la conduire au but, car elle est ambitieuse, c'est visible, et elle rêve la toute-puissance. Que je l'aide, qu'elle arrive : elle sera ma créature, et je passerai pour être la sienne. En cas de disgrâce pour vous et de réussite pour moi, je vous promets fidélité d'affection et je m'engage à mettre tout en oeuvre pour vous faire donner une position plus brillante. Si, au contraire, j'échoue, vous vous engagerez à me donner la même protection. Voulez-vous?

— Parlons plus clairement encore, dit Feydeau de Marville. Si Mme d'Etiolcs est favorite, vous espérez, dans un temps donné, la lieutenance générale de la police!

—Oui, je l'avoue.

—Quelle compensation aurai-je?

—Laquelle voudriez-vous?

—Je ne rendrais mon portefeuille que contre une *intendance générale.*

—Celle du Languedoc, votre patrie, par exemple?

—Celle-là me conviendrait plus qu'une autre, mais à défaut du Languedoc j'accepterais la Provence, car ma femme est d'origine et de famille noble de Marseille.

—Si je réussis, je m'engage à tout mettre en oeuvre pour satisfaire votre désir, dit Berryer, et je vous donne ma parole que je n'accepterai votre portefeuille qu'après votre nomination.

—C'est entendu, mon cher Berryer. J'ai en vous la confiance que vous pouvez avoir en moi. Maintenant, dans le cas où vous échoueriez, que voudriez-vous que je fasse?

—Me faire obtenir une *ferme générale.* Je veux me lancer dans la finance. Tournehem sera enchanté de

ma protection présente, il me devra la sienne, et je lui ferai payer sa dette en cas de besoin.

—Eh bien! je prends le même engagement que vous, mais ma conviction est que vous réussirez.

—Alors, voyez Mme d'Etioles vous-même.

—Non pas.

—Si vous croyez à son succès?...

—Je crois à mon peu de chances de succès dans la gérance de la police. Depuis un an, tout semble s'acharner pour tourner contre moi. Cette affaire de Poulailler, qui prend des proportions étranges et dont je ne puis avoir le dernier mot, m'a fait le plus grand tort auprès du roi... et je comprends le mécontentement de Sa Majesté...

—Cela est vrai, dit Berryer. Cette affaire devient incompréhensible. Qu'est-ce que c'est encore que cette disparition de ces deux jeunes filles?

—La fille de Dagé et la fiancée de son fils. Deux jeunes filles auxquelles s'intéresse le roi, auxquelles il donne à chacune un cadeau de noce et qui, la même nuit, sont enlevées sans qu'on puisse savoir ce qu'elles sont devenues! D'honneur! c'est à devenir fou!"

La porte du cabinet s'entr'ouvrit.

"Monseigneur d'Argenson! dit un huissier.

—Le ministre!" dit vivement Feydeau en se levant. Puis, se tournant vers Berryer:

"Tout ce que nous avons dit est arrêté et convenu? demanda-t-il.

—Oui, si vous le voulez, répondit le secrétaire général.

—Je le veux.

—Alors, quoi qu'il arrive, agissons. Je vous laisse et je me rends auprès de Mme d'Etioles.

—Allez, et faites pour le mieux."

Le ministre entrait: Berryer salua profondément et sortit.

XXXIX

LE ROI N'EST PAS CONTENT

Les portes refermées, M. d'Argenson regarda fixement le lieutenant de police :

" Mon cher Feydeau, dit le ministre, j'ai le regret de vous annoncer que je vous apporte une mauvaise nouvelle.

—Je m'y attendais, dit Feydeau.

—Le roi m'a chargé de vous exprimer son mécontentement. L'évêque de Mirepoix est venu ce matin prier le roi de rendre la liberté au faux Poulailler que vous détenez, et le roi m'a transmis l'ordre de faire sortir de prison le chanoine des Rosniers de Saint-Ange.

—Mais, s'écria Feydeau, rendre la liberté à cet homme, dont l'identité d'ailleurs n'a pas été suffisamment constatée, c'est encourir le blâme public et jeter la honte et l'aveu de l'impuissance sur l'administration de la police.

—Le roi l'exige.

—Quoi ! j'avouerai que je n'ai pas pris Poulailler quand la nouvelle en a été répandue partout et que la tranquillité renaît à Paris !

—Prenez Poulailler !

—Le moyen ?

—Si je le connaissais, il y a longtemps que je vous l'eusse donné.

—Morbleu! dit Feydeau avec une expression de rage sourde.

—Avez-vous des nouvelles de l'enlèvement des deux jeunes filles?

—Aucune.

—Cet événement a eu lieu avant-hier, dans la nuit, pendant le bal?

—Précisément. Toutes les recherches ont été vaines, et cependant j'ai fait toutes celles qu'il m'était loisible de faire.

—Sabine Dagé, la fille du coiffeur du roi, frappée presque mortellement il y a un mois à peine et enlevée il y a deux nuits, et cela sans que vous, lieutenant de police, vous puissiez avoir un indice!... C'est inadmissible.

—Cependant cela est.

—Le roi ne l'admet pas.

—M'accuse-t-on donc de négligence ou d'incapacité?

—Non, mais le roi veut savoir... Et cet agent disparu, jugé et condamné par Poulailler. Avez-vous de ses nouvelles?

—Aucune.

—La proclamation de la récompense promise à celui qui avait mis la lettre à la poste?

—Elle est restée sans résultat.

—Il n'est venu personne?

—Absolument personne.

—Décidément c'est étrange!

—C'est à en perdre la tête!

—Et l'incendie de l'hôtel Charolais?

—L'auteur n'est pas découvert.

—Et la comtesse Potoka disparue dans la forêt de Bondy?

—Aucune nouvelle d'elle: rien! aucun indice! et la forêt a été battue, explorée dans tous ses sens, dans toutes ses allées."

Le marquis d'Argenson était demeuré debout, sans vouloir prendre un siège:

"Mon cher Feydeau, dit-il, remettez en liberté, sur l'heure, le chanoine du chapitre noble de Bruxelles et expliquez-lui comme quoi vous avez été trompé. Maintenant, un dernier conseil... c'est le dernier, mon cher M. de Marville!

—J'écoute! dit Feydeau.

—A quelque prix que ce soit, emparez-vous de Poulailler!"

Et saluant légèrement, le ministre sortit. Le lieutenant de police le reconduisit dans les règles prescrites par l'étiquette sans faire plus et sans faire moins.

Le ministre remonté en voiture, Feydeau rentra dans son cabinet.

Il paraissait en proie à un accès de colère sourde qui le faisait d'autant plus souffrir qu'il ne pouvait éclater. Déchiquetant les feuilles des rapports et des registres, arrachant les franges des rideaux, frappant du pied avec impatience, fermant les mains avec assez de violence pour s'enfoncer les ongles dans la chair, il allait, venait, s'asseyait et se relevait en homme qui n'espère se calmer que par la fatigue du mouvement.

On gratta doucement à la porte.

"Entrez!" dit-il.

Un huissier entra, apportant une lettre sur un plat d'argent.

"De quelle part? demanda Feydeau. è

—Je l'ignore, monseigneur. On m'a remis cette lettre avec recommandation de la faire parvenir sur l'heure à son adresse. Le porteur attend la réponse."

Feydeau de Marville avait décacheté. Il parcourut l'épître. Sa physionomie assombrie s'éclaira soudainement.

"Ah! se dit-il à lui-même. Voilà qui serait trop heureux."

Et, s'adressant à l'huissier, qui attendait les ordres: "Faites entrer, dit-il, la personne qui vous a remis cette lettre et qui attend la réponse."

L'huissier s'inclina, sortit et rentra presque aussitôt.

XI.

LE VIEILLARD

" Entrez ! " dit l'huissier en s'effaçant.

Un moment d'attente s'écoula, puis un homme apparut sur le seuil. Cet homme était un vieillard de soixante à soixande-dix ans, au dos voûté, aux cheveux blancs, à la démarche inquiète.

Paraissant très embarrassé dans sa contenance, il n'osait ni avancer, ni reculer, ne sachant ce qu'il devait faire.

" Entrez ! " répéta l'huissier.

Il entra et la porte se referma sur lui. Il releva lentement la tête, regardant autour de lui avec un redoublement d'inquiétude. Une expression de timidité, de frayeur se peignait sur sa physionomie.

" Approchez-vous ! " dit M. Feydeau d'un ton presque aimable.

L'homme s'avança en s'inclinant profondément et en saluant plusieurs fois de suite.

" Votre nom ? " demanda le lieutenant de police.

Au lieu de répondre, le vieillard regarda autour de lui :

" On ne peut pas nous entendre ? dit-il d'une voix tremblante.

—Non ! répondit Feydeau.

—Il n'y a personne qui écoute ?

—Personne.

—On ne peut pas nous surprendre?

—Non.

—Je vous en supplie, monseigneur, verrouillez les portes!

—Parlez! parlez!

—Je ne pourrais pas sans cela! Je n'en aurais pas la force!... Je suis un pauvre vieillard qui vient donner sa vie pour servir monsieur le lieutenant de police...

—N'ayez aucune crainte!

—C'est qu'on dit qu'ici tout est percé, tout est à jours: les plafonds, les murs, tout..."

Feydeau sourit et alla pousser les verrous des portes.

"Maintenant, dit-il, vous pouvez être tranquille!

—Oui! dit le vieillard avec un soupir de satisfaction.

—Comment vous nommez-vous?

—Jules-Alexis Loiseau.

—C'est vous qui m'avez écrit cette lettre?

—Oui, monseigneur.

—C'est donc vous qui avez trouvé l'autre lettre, à mon adresse, que vous avez mise à la poste?

—Oui, monseigneur.

—Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt?

—Je n'ai pas osé, j'avais peur...

—Où avez-vous trouvé cette lettre?

—Oh! loin d'ici... dans la rue St-Etienne-des-Grès.

—Comment l'avez-vous trouvée?

—C'était le matin, en passant, j'ai vu un papier sur le pavé, je l'ai ramassé pour le remettre à son propriétaire.

—Rue St-Etienne-des-Grès?

—Oui, monseigneur.

—A quel endroit de la rue?

—Tout contre Ste-Geneviève.

—Avez-vous d'autres renseignements à me donner à l'égard de cette lettre?

—Aucun autre, monseigneur."

Feydeau réfléchit.

"Vous savez, dit-il, qu'il y a promesse de récompense pour celui qui m'aura envoyé cette lettre!

—Je le sais bien, monseigneur, et j'espère que comme je suis celui-là...

—Vous toucherez sans aucun doute. Seulement...

—Quoi donc? demanda le vieillard avec inquiétude.

—Il faut que j'aie la preuve certaine que c'est bien vous qui avez trouvé cette lettre, car tout le monde pourrait venir m'en dire autant."

L'inquiétude du vieillard parut redoubler.

"C'est vrai! c'est vrai! dit-il.

—Avez-vous des preuves?

—Hélas! non.

—Personne ne vous a vu ramasser cette lettre?

—Personne... J'étais seul.

—Vous conduirez un agent sur les lieux mêmes et vous lui montrerez la place où vous avez trouvé cette lettre.

—Oui, monseigneur.

—Vous n'avez pas autre chose à me dire?"

Le vieillard paraissait en proie à une émotion très vive.

"Je... ne... puis... balbutia-t-il. Et cependant.... je voudrais....

—Quoi? qu'avez-vous? que voulez-vous dire? demanda Feydeau.

—Monseigneur, ce que j'ai à vous dire, je n'ose pas le dire!...

—Parlez! ne craignez rien!"

Le vieillard se redressa en faisant un effort et regarda le lieutenant de police.

"Il s'agit de Poulailler! dit-il.

—De Poulailler! répéta Feydeau.

—Oui, monseigneur.

—Vous l'avez vu?

—Oui... Souvent.

—Comment?

—C'est mon locataire.

—Poulailler est votre locataire! s'écria le lieutenant de police avec étonnement.

—Oui... mais il n'habite pas régulièrement son logement. Il vient, comme cela, de temps en temps.

—Où cela?

—Monseigneur, laissez-moi vous demander d'abord combien vous avez dit que vous donneriez à celui qui livrerait Poulailler, le vrai Poulailler, pas un autre.

—Je donnerai deux cents louis d'or et le revenu d'une place de deux mille livres.

—C'est bien joli, dit le vieillard, mais ce n'est peut-être pas assez!

—Comment! Deux cents louis d'or et une pension de deux mille livres!

—Pour moi, monseigneur changerait bien les conditions.

—Mais, M. Loiseau, savez-vous bien que nous avons tout l'air de faire un marché.

—Mais nous en faisons un aussi. Je vous vends Poulailler... et je vous fais mon prix.

—Quel est ce prix?

—Je suis vieux j'ai peu d'années à vivre, je n'ai pas besoin d'une pension, mais j'aime à obliger à faire du bien, à rendre heureux autour de moi, et j'ai toujours besoin d'argent comptant. Remplacez les deux mille livres de pension par mille pistoles et tout sera dit.

—Mille pistoles!" dit M. Feydeau.

Puis changeant de ton:

"Vous oubliez avec qui vous êtes, reprit-il, la discussion n'est pas possible. Vous savez où est Poulailler, vous aller me le dire, car c'est au nom du roi que je dois savoir la vérité. Je veux bien vous récompenser,

mais ne vous montrez pas exigeant sinon vous seriez coupable.

—Coupable!

—Un homme qui sait où se réfugie un bandit, un voleur, un chef d'assassins, et qui ne sert pas la société en l'aidant à écraser le monstre, est coupable envers le roi, envers le peuple, envers la loi, car il s'est fait ainsi le complice de ce misérable.

—Monseigneur vous me faites trembler!

—Parlez!

—Je suis prêt. Interrogez, je vous répondrai! Mais avant tout, les portes sont-elles bien fermées? car je risque ma vie, tout simplement, et cela pour vous être agréable.

—Personne ne peut entrer sans mon ordre.

—Alors, j'attends!

—Avant de me répondre, réfléchissez! Si vous me dites la vérité, si vous ne cherchez pas à me tromper, je vous récompenserai largement... très largement, même; mais si vous me trompez...

—Monseigneur a ma vie entre ses mains! Il fera ce qu'il voudra.

—Vous seriez cruellement puni.

—Je ne crains rien!"

Il y eut un moment de silence.

M. Feydeau était assis dans un fauteuil, près de la cheminée. Le vieillard était debout devant lui:

"Vous savez où est Poulailler demanda Feydeau.

—Oui, monseigneur, répondit le vieillard.

—Où est-il?

—Tout près d'ici.

—Près d'ici, dites-vous?

—Encore plus près que vous ne pouvez le penser, monseigneur.

—Où est-il?

—Je ne puis le dire, mais si monseigneur le désire je le mettrai en présence de Poulailler.

—Vous?

—Je m'y engage sur ma tête.

—Quand cela?

—Quand vous voudrez!

—Aujourd'hui?

—A l'heure même.

—Vous allez me livrer Poulailler?

—Je vais vous placer en face de lui.

—Faites donc, monsieur!

—C'est fait!"

M. Feydeau se renversa dans son fauteuil. Deux canons de pistolets étaient à la hauteur de sa poitrine, béants et menaçants.

Le vieillard s'était transformé: l'oeil en feu, le sourire railleur sur les lèvres, l'expression menaçante sur la physionomie, les deux mains armées étendues:

"Vous avez voulu voir Poulailler, dit-il, regardez-le, monsieur le lieutenant de police, le voilà devant vous!"

Feydeau ne répondit pas.

"Un mot, un geste, et vous êtes mort! Je vous ai dit mon nom, je n'ai pas besoin de faire d'autre menace."

En parlant ainsi, Poulailler posa ses pistolets sur la table; puis prenant d'une main, dans sa poche, un petit poignard à lame courte, il le plaça entre ses dents. De l'autre main il avait pris des cordelettes fines et solides: il s'approcha du lieutenant de police:

"Laissez-vous attacher, dit-il, ou je vous tue! Ce poignard est empoisonné. Je n'ai qu'à le laisser tomber sur vous, la mort sera instantanée."

Son poignard menaçant dans les dents, la pointe à la hauteur du visage du lieutenant de police, il saisit les deux mains de Feydeau de Marville et il les attacha solidement.

Ensuite il lui lia les jambes, puis il fit passer ses cordes autour du fauteuil.

M. de Marville était dans l'impossibilité de faire un mouvement.

Poulailler le bâillonna.

" Vous allez me répondre par un signe de tête ! " dit Poulailler.

Il fouilla dans les poches du lieutenant de police et il en tira un trousseau de clefs :

" Laquelle est la clef de l'armoire de fer ? dit-il. Je vais vous les montrer successivement : vous me désignerez celle que je veux avoir. "

La clef indiquée, et M. de Marville comprenait qu'il ne devait pas hésiter, car il connaissait celui en présence duquel il était, Poulailler alla ouvrir l'armoire de fer.

Sans dire un mot, il fouilla parmi les papiers, il fit une liasse de ceux qu'il voulait prendre, puis il ouvrit le double fond de l'armoire. C'était là qu'était la caisse du lieutenant de police.

Poulailler prit les rouleaux d'or et les billets de caisse.

Quand il eut achevé, il referma l'armoire secrète, il remit tout en ordre, et replaça les clefs dans la poche du lieutenant de police.

Ensuite il s'assit devant le bureau et il se mit à écrire ; quand il eut achevé il se leva :

" Voici une lettre que j'adresse à M. Berryer, dit Poulailler. Je lui raconte ce qui vient d'avoir lieu, en le priant de venir au plus vite vous débarrasser de ces cordes et de ce bâillon. Je vais la lui faire remettre par votre huissier de service. "

M. de Marville étouffait de rage et de colère, mais il ne pouvait rien.

Poulailler salua profondément, il mit la liasse de

papiers sous son bras, son or et ses billets de caisse dans ses poches, et il poussa doucement les verrous :

"Je vous laisse mes pistolets, dit-il, c'est un souvenir."

Il salua encore, il ouvrit la porte, et il sortit...

XLI

KORIKOKO!

Ce soir là, et longtemps après que les premières heures de nuit étaient sonnées, un *korikoko* sonore retentit près du cloître Saint-Méry.

Deux hommes vêtus de noir, masqués de noir, se dressèrent subitement en face l'un de l'autre, à l'angle du cloître.

—Eh bien? dit l'un.

—Je ne sais rien! répondit l'autre.

—Je saurai moi, ce qu'est devenue Nicette! Je saurai quel est celui qui l'a enlevée, quel est celui qui a voulu assassiner Sabine. Je saurai enfin quel est cet ennemi caché qu'il faut que j'écrase. Vous serez deux mois sans me voir!

—Deux mois, maître!

—Il le faut!

—Quand vous reverrai-je?

—La nuit du 30 avril, à Choisy.

—Chez le roi?

—Oui, et cette nuit là, le roi m'accordera toute confiance ou me fera trancher la tête.

—Alors le 30 avril, à Choisy?

—Le 30 avril, à Choisy!"

Un *korikoko* retentit encore : les deux hommes se séparèrent et ils disparurent aussitôt dans les ténèbres.

. . . . . .

Cette nuit là du 30 avril 1745, devait être celle durant laquelle le comte de Saint-Germain fut présenté pour la première fois à Louis XV.

Pourquoi l'homme masqué avait-il indiqué cette nuit-là deux mois d'avance ?

Demandez-le, lecteur, au célèbre adepte, et interrogez le Comte de Saint-Germain.

FIN

Prochain volume à paraitre:

COTILLON II

par E. CAPENDU

et faisant suite au présent volume.